Chapitre 1 : L'esprit de la Communion

Agrandissez vos désirs, et je les remplirai. PSALM. LXXX, 11.

L'amour de JÉSUS-CHRIST trouvant sa dernière perfection, et produisant les grâces les plus abondantes dans l'union ineffable qu'il contracte avec le communiant, nous devons tendre à la Communion, à la Communion fréquente et même quotidienne, par tout ce que la piété, les vertus et l'amour peuvent nous inspirer de bon, de saint et de parfait.

La sainte Communion étant la grâce, le modèle et l'exercice de toutes les vertus, qui trouvent toutes leur exercice en cette action divine, nous profiterons plus par la Communion que par tous les autres moyens de sanctification.

Mais pour cela, il faut que la sainte Communion devienne la pensée dominante de l'esprit et du cœur, la fin de toute étude, de la piété, des vertus : la réception de Jésus doit être la fin de la vie comme sa loi. Toutes les œuvres doivent converger vers la Communion comme vers leur fin, en découler comme de leur principe.

Vivons de telle sorte, que nous puissions être admis fructueusement à la Communion fréquente et même quotidienne : en un mot, perfectionnons-nous pour bien communier, et vivons pour communier toujours.

Mais peut-être que la grandeur de Dieu écrase votre néant ? Non, elle n'existe pas dans la Communion, cette grandeur céleste et divine qui règne aux cieux ; ne voyez-vous pas que JÉSUS s'est voilé pour ne pas vous effrayer, et pour que vous osiez le regarder et vous approcher de lui ?

Votre indignité vous presse peut-être de rester loin de ce Dieu de toute sainteté ? Il est vrai que le plus grand saint, le plus pur des Chérubins n'est pas digne de recevoir le Dieu-Hostie... Mais ne voyez-vous pas que JÉSUS cache ses vertus, sa sainteté même, pour ne vous montrer que sa bonté ? N'entendez-vous pas cette douce voix qui vous dit : Venez vers moi ? Ne sentez-vous pas le voisinage de cet amour divin qui vous attire ? Ce ne sont donc pas vos mérites qui font vos droits, vos vertus qui vous ouvrent la porte du cénacle, c'est l'amour de Jésus.

Mais j'ai si peu de piété, si peu d'amour ; comment recevoir Notre-Seigneur dans une âme si tiède, si repoussante à cause de cela, et si digne de son mépris ?

Vous êtes tiède ? C'est une raison de plus de vous replonger dans cette fournaise ardente...

Repoussante ? Oh ! Jamais pour ce bon Pasteur, pour ce tendre Père, plus père que tous les pères, plus mère que toutes les mères : plus vous êtes malade et faible, plus vous avez besoin de son secours : le pain est la vie des faibles et des forts.

Mais j'ai peut-être des péchés sur la conscience ? ...Si, après examen, vous n'avez la certitude morale, si vous n'avez la conscience positive d'aucun péché mortel, vous pouvez aller à la sainte Communion ; si vous pardonnez à ceux qui vous ont offensé, vous avez déjà le pardon de vos fautes ; et pour vos négligences journalières, vos distractions dans la prière, vos premiers mouvements d'impatience, de vanité, d'amour-propre ; quant à votre paresse à secouer aussitôt le feu des tentations, liez tous ces

petits arbrisseaux d'Adam, et jetez-les au feu de l'amour divin : ce que l'amour pardonne est bien pardonné.

Ah ! Ne vous laissez pas détourner de la table sainte par de vains prétextes ; mais plutôt, communiez pour JÉSUS-CHRIST, Si vous ne voulez pas communier pour vous. Communier pour JÉSUS-CHRIST, c'est le consoler de l'abandon dans lequel l'oublie la plupart des hommes ; c'est lui dire qu'il ne s'est pas trompé en instituant ce sacrement de réfection spirituelle. C'est faire fructifier les trésors de grâce que JÉSUS-CHRIST n'a renfermés dans l'Eucharistie que pour les donner aux hommes ; c'est plus encore : c'est donner à son amour sacramentel une vie d'épanchement qu'il désire, à sa bonté le bonheur de faire du bien, à sa royauté la gloire de répandre ses largesses. En communiant donc, vous accomplissez la fin de gloire de l'Eucharistie : et sans les communiants, ce fleuve coulerait en vain ; cette fournaise d'amour n'embraserait pas les cœurs ; ce roi serait sur son trône sans sujets.

La sainte Communion ne donne pas seulement à Jésus sacramentel l'occasion de satisfaire son amour ; elle lui rend une vie nouvelle, qu'il consacrera à la gloire de son Père. Il ne peut plus, dans son état glorieux, l'honorer d'un amour libre et méritant : mais par la Communion, il viendra en l'homme, il fera société avec l'homme, s'unira à lui. Par cette union admirable, le chrétien rendra des membres, des facultés sensibles et vivantes à Jésus glorieux ; il lui donnera la liberté nécessaire au mérite des vertus : ainsi par la Communion le chrétien se transformera en JÉSUS lui-même, Jésus vivra en lui.

Il se passera alors dans le communiant quelque chose de divin : l'homme travaillera, et Jésus donnera la grâce du travail ; l'homme gardera le mérite, à Jésus sera la gloire ; Jésus pourra dire à son Père : Je vous aime, je vous adore, je souffre encore, je vis de nouveau en mon membre.

Voilà ce qui donne à la Communion sa plus haute puissance : elle est une seconde et perpétuelle Incarnation de JÉSUS-CHRIST : elle fait entre JÉSUS-CHRIST et l'homme une société de vie et d'amour : en un mot, elle est pour JÉSUS-CHRIST une seconde vie

Chapitre 2 : Directoire pour la préparation

C'est une œuvre importante : car ce n'est pas à l'homme, mais à Dieu, que vous préparez une demeure.

I Par. XXIX, 1.

La sainte Communion, c'est Jésus reçu substantiellement en nous, en notre âme et en notre corps, sous forme de nourriture, afin de nous changer en lui-même, en nous communiquant sa sainteté d'abord, puis son bonheur et sa gloire.

C'est par la sainte Communion que Jésus-Christ naît, grandit et se perfectionne en nous. Tout son désir est que nous la recevions et la recevions souvent ; c'est aussi le conseil et le désir de la sainte Église, qui met à notre service tous ses moyens de sanctification, pour nous disposer à la bien recevoir, comme tout son culte consiste à nous la préparer et à nous la donner.

Si nous connaissions les dons et les vertus que nous apporte la Communion, nous soupirerions continuellement après elle. Une Communion peut faire un saint en un instant, puisque c'est Jésus-Christ lui-même, auteur de toute sainteté, qui vient en nous.

Mais il faut bien communier. Or il faut, pour une bonne Communion, une préparation .et une action de grâces convenables.

I

Il y a deux sortes de préparations : celle du corps et celle de l'âme.

Celle du corps exige un jeûne complet depuis minuit, et demande que l'on ait un extérieur convenable de propreté et de décence dans ses vêtements. La Communion, ce sont les noces royales du chrétien ; c'est la visite de son divin Roi, c'est la Fête-Dieu du communiant. Tous ces titres demandent que nous n'admettions aucune négligence dans notre tenue extérieure.

La préparation de l'âme veut d'abord la pureté de conscience de tout péché mortel, et, autant que possible, de tout péché véniel volontaire. La propreté est le premier ornement d'une maison où l'on reçoit quelqu'un. Si l'âme du communiant est ornée de peu de vertus, qu'elle ait au moins cette blancheur qui les prépare.

En outre, la convenance demande en notre âme de la dévotion, du recueillement, la ferveur de la prière. L'amour divin devrait nous rendre, toujours prêts à communier : l'amour désire, soupire, languit après le bien-aimé de son cœur ; le pauvre est toujours prêt à recevoir l'aumône.

Excitez du moins votre amour par les quatre fins du sacrifice.

II

Adorez, par le sentiment d'une foi vive, Jésus présent au Très Saint-Sacrement, en la divine Hostie que vous allez recevoir : adorez-le extérieurement par un grand respect du corps, une profonde modestie des sens, et intérieurement par une profonde humilité, par l'hommage de toutes les facultés de votre âme, lui disant avec saint Thomas, dans l'élan de votre foi : Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu !

Rendez grâces pour un si grand don de l'amour de Jésus, pour cette invitation à sa Table eucharistique, qu'il vous adresse, à vous, préférablement à tant d'autres, meilleurs et plus dignes que vous de le recevoir.

Louez sa sagesse d'avoir inventé et institué pour vous ce grand Sacrement ; d'avoir conduit jusqu'à vous ce fleuve de vie, qui serpente à travers toutes les générations pendant dix-huit siècles pour arriver jusqu'à vous, aussi pur qu'à sa source.

Bénissez sa toute-puissante bonté d'avoir su triompher de tant d'obstacles, de n'avoir reculé devant aucun sacrifice, devant aucune humiliation, pour se donner tout à vous.

Exaltez l'amour immense qui le réduit à être dans ce Sacrement la victime perpétuelle de votre salut, l'aliment divin de votre vie, et l'ami si tendre et si constant de votre exil : que les anges s'unissent à vous ; invitez-les à louer avec vous leur Dieu, leur Roi.

Propitiation.

Après avoir regardé le donateur, son don si excellent, jetez un instant les yeux sur vous ; voyez votre pauvreté, vos imperfections, vos dettes ; humiliez-vous à la vue de votre bassesse et des péchés que vous avez commis ; pleurez-les encore ; reconnaissez qu'ils vous rendent indigne, demandez-en grâce et miséricorde. Dites à Notre-Seigneur : Mais, Seigneur, oubliez-vous donc ce que j'ai été, un grand pécheur ; ce que je suis encore, la plus misérable de vos créatures ; ce que je serai, hélas ! Peut-être encore, la plus ingrate et la plus infidèle ?... Non, non, je ne suis pas digne de vous recevoir : une parole de pardon, c'est assez pour moi... Éloignez-vous de moi, parce que je suis un pécheur indigne de votre amour... Détestez alors vos péchés, désirez, demandez la pureté des anges, la sainteté de la très sainte Vierge. Priez les Anges et les Saints de s'intéresser à vous ; donnez-vous à Marie, afin qu'elle vous prépare elle-même à la Communion.

Puis figurez-vous entendre cette douce parole du Sauveur : C'est parce que vous êtes pauvre que je viens à vous ; c'est parce que vous êtes malade que je viens vous guérir ; c'est pour vous donner ma vie, vous faire participer à ma sainteté, que je me suis fait Sacrement : venez avec confiance, donnez-moi votre cœur, c'est tout ce que je veux de vous.

Alors suppliez Notre-Seigneur de lever tous les obstacles et de venir en vous. Désirez, soupirez après ce moment de vie et de bonheur ; soyez disposé à tout sacrifier, à vous dévouer à tout, pour une Communion ! Puis volez, courez vers cette Table céleste : les Anges envient votre bonheur, le ciel vous contemple avec admiration. JÉSUS vous attend ; allez, allez au festin de l'Agneau.

III

Le moment de communier étant arrivé, ne vous occupez plus de vos péchés : ce serait une dangereuse tentation : cela vous jetterait dans la tristesse et dans le trouble, ennemis de la dévotion.

Ne vous occupez même plus à faire des prières vocales : mais vous tenant dans le calme de la conscience, dans le doux sentiment de la confiance en la bonté de JÉSUS qui vous appelle et vous attend, allez recevoir votre Dieu d'amour.

Allez à la sainte Table les mains jointes, les yeux baissés ; marchez gravement et modestement. Mettez-vous à genoux, sous l'impression de la joie et du bonheur du cœur.

En communiant, tenez la tête droite et fixe, les yeux baissés ; ouvrez modestement la bouche ; avancez la langue sur la lèvre inférieure, et tenez-la immobile jusqu'à ce que le prêtre y ait déposé la sainte Hostie. Puis laissez, si vous le voulez, un moment l'Hostie sur votre langue, afin que JÉSUS, sainteté et vérité, la sanctifie et la purifie ; puis introduisez-la dans votre poitrine, sur le trône de votre cœur. — Adorez-le en silence, et commencez l'action de grâces.

Chapitre 3 : L'état de grâce pour la Communion

Que l'homme s'éprouve donc avant de manger ce Pain et de boire ce Vin. I COR., xi, 28.

L'Eucharistie est un pain de délices : la première condition pour y participer, c'est d'être vivant, c'est-à-dire en état de grâce. C'est là la première condition et la seule essentielle : être exempt de tout péché mortel.

La convenance demande sans doute de plus que nous soyons purs de péchés véniels, elle nous demande de la piété et des vertus ; mais tout cela est relatif, et il est plus demandé à un religieux qu'à un laïque, plus à une personne qui vit seule et retirée qu'à celle qui est chargée des soins d'une famille. Donc, la loi générale, indispensable, et qui regarde tout le monde, c'est d'être pur de péché mortel.

N'ayons donc pas de craintes exagérées, ni de futiles frayeurs, à propos des conditions de la Communion. Êtes-vous en état de grâce ? Voulez-vous vous rapprocher de Jésus, vous unir à lui ? Venez donc ! Si vous avez des vertus, vous glorifierez Dieu davantage, et vos dispositions en seront plus parfaites. Mais qui pourra jamais, même dans ce cas, se croire parfaitement digne ? La vraie vertu est celle qui croit ne rien avoir. Croyez-vous avoir le droit de peser vos vertus et vos qualités, pour voir si vous méritez la Communion ? Mettez-vous bien bas, et désirez ardemment, voilà la vraie disposition.

Mais j'appuie bien sur ce point : ayez la pureté de conscience. Sans cela, le pain de vie vous deviendrait un pain de mort. L'Eucharistie n'est cependant pas faite pour donner la mort : mais vous étiez déjà mort avant de la recevoir ; vous l'êtes doublement après l'avoir reçue.

C'est l'état de grâce que saint Paul demande en disant : « Que l'homme s'éprouve avant de manger ce Pain divin. » Et parce que quelques-uns communiaient avec une conscience coupable, il leur dit qu'ils ont mangé leur propre condamnation. Ils ont crucifié Jésus dans leur cœur, Jésus leur propre juge.

L'Eucharistie est le pain des vivants, Notre-Seigneur l'indique en annonçant ce mystère « Je suis le pain vivant : celui qui me mange vivra en moi et par moi. » Voilà bien deux vies : la vie divine de Jésus en l'âme, et la vie de l'âme en Jésus.

Mais si la Communion est l'union de l'âme avec Jésus, il faut qu'il y ait entre ces deux termes une unité, une parité qui sera le fondement de l'union : car les contraires ne s'unissent pas. La lumière ne saurait se mêler aux ténèbres, la mort à la vie. Puisque Jésus, qui vient à nous, est vivant, nous devons l'être aussi : sans cela, il n'y aura pas d'union. Tout au plus clouerez-vous le Seigneur dans votre cœur pour quelques instants ; mais il n'y restera pas, et vous n'aurez commis à son égard qu'une violence sacrilège.

Rappelons-nous donc toujours cette condition essentielle de la pureté de conscience. L'Église nous l'inculque fortement par la voix du concile de Trente, et nous défend expressément de communier, si notre conscience nous reproche une faute mortelle, sans nous être confessés auparavant, quel que puisse être d'ailleurs notre repentir.

II

Quand même cette pureté ne nous serait pas si expressément demandée, la simple honnêteté nous en ferait un devoir. La Communion est un banquet, le festin nuptial de l'Agneau. JÉSUS- CHRIST nous reçoit à sa table et nous nourrit de sa propre chair : il est le convive et le festin : Gibus et conviva. Pourrions-nous y porter une tenue déshonorante ? Qui oserait se présenter à une invitation avec des vêtements malpropres ? Personne.

Faisons donc pour Notre-Seigneur ce que nous ferions pour le premier venu. C'est un festin royal. Les Anges y entourent leur Roi. Malgré leur pureté, ils ne peuvent s'asseoir au banquet. Que si vous n'avez pas leur éclatante blancheur, ayez au moins la pureté de conscience que JÉSUS- CHRIST vous demande comme condition d'admission à sa table.

III

Du reste, tout nous invite à la pureté dans l'Eucharistie. N'avez-vous jamais vu les premières Communions ? Qu'ils sont beaux et purs ces enfants qui se suivent en longues files !...

Le pain de l'autel, quelle pureté ! C'est du pur froment. On l'a dépouillé de toutes ses écorces ; il a été converti en farine, et quoi de plus pur que la blanche farine ? Il est pétri sans le levain qui donne au pain un germe de corruption. Le Seigneur aurait pu choisir une autre matière, d'une couleur différente : nous n'y aurions pas trouvé toutes ces leçons de pureté...

La pureté est tellement naturelle quand il s'agit de la Communion, que si je vous disais de communier en état de péché mortel, vous reculerez d'horreur, vous préféreriez mourir !

Lors même que vous vous trouvez un péché véniel volontaire sur la conscience, vous n'osez approcher. Vous le pourriez cependant : le péché véniel n'est pas un obstacle radical à la Communion. Et vous n'osez pas ; vous ne vous sentez pas assez honorables ; vos vêtements n'ont pas

tout l'éclat que vous voudriez ; et vous venez demander pardon. C'est bien, cela témoigne de votre délicatesse ; mais cela vous montre combien la pureté est inséparable de la Communion.

Voyez Notre-Seigneur avant la Cène. Vous êtes purs, dit-il à ses Apôtres, mais la poussière vous souille encore les pieds ; je vais vous l'enlever et vous purifier parfaitement. » Et Notre-Seigneur leur lave les pieds. Grande leçon d'humilité, sans doute ; leçon bien plus éclatante de pureté !

Ayez donc l'âme vivante. On dit que le supplice le plus atroce pour les martyrs était de se voir liés tout vivants avec un cadavre. Ils eussent cent fois préféré la mort à cette torture. C'est, en effet, une peine épouvantable que cette alliance forcée de la mort avec la vie ! Pourquoi, alors, coller JÉSUS-CHRIST à un cadavre ? Quoi, vous voulez ensevelir Jésus ? Ah ! Qu'au moins, de grâce, le sépulcre soit neuf et pur !...

IV

Mais pour des âmes vraiment chrétiennes, voici la raison qui sera la plus capable de les porter à être pures : c'est que JÉSUS entre dans l'âme plus ou moins intimement, selon le degré de sa pureté.

Si vous êtes pur de péché mortel seulement, Jésus viendra en vous ; vous vivrez par sa grâce : mais, semblable à Lazare, qui, tout vivant qu'il était, ne pouvait agir, à cause des bandelettes qui lui liaient les membres, vous ne ferez pas grand profit de votre Communion. Purifiez-vous encore, revenez souvent prendre des forces, et vous finirez par vous vaincre entièrement et par produire les fruits de grâce et de bonnes œuvres que Jésus attend de vous.

Quand le communiant est pur, même de péchés véniels volontaires, Jésus agit en lui fortement et sans obstacle : il enflamme le cœur, excite la volonté, illumine l'esprit et entre dans l'intimité de son cœur. Il entre dans la chambre de l'amitié ; il n'y est pas rebuté par les toiles d'araignée, il savoure le parfum de ses bons désirs, il y reste longtemps. Il se passe alors entre l'âme et Jésus des choses ineffables. L'âme acquiert une délicatesse inouïe ; elle ne se compte plus, ne fait plus qu'un avec JÉSUS, et lui dit : Prenez tout, réglez sur tout, et aimons-nous toujours : je serai votre servante pour l'éternité. »

Grande consolation, que JÉSUS vienne en nous suivant notre pureté ! S'il y entrait en raison de nos bonnes œuvres et de nos vertus, ce serait effrayant ! Que sont nos petites vertus devant la sainteté du Dieu des vertus ? Mais vous êtes pur, vous travaillez à l'être de plus en plus ; cela suffit, JÉSUS viendra en vous avec bonheur !

Nous conserver purs, nous débarrasser de tout ce qui pourrait être un germe de corruption, nous rendre transparents et brillants, voilà le travail que nous avons à faire sur notre âme ; mais voilà aussi le fruit de la Communion, voilà comment l'union de notre âme avec Jésus devient continuelle ici-bas, et commence l'union éternelle qui nous attend dans la gloire.

Chapitre 4 : Le désir de la Communion

Il a comblé de biens ceux qui avaient faim. Luc. t, 53.

L'État de grâce est la condition nécessaire et essentielle de la Communion. Les vertus et la piété ne sont que de convenance. La bonne volonté et le désir ardent en tiennent lieu. Malheureusement on communie assez souvent avec une demi-volonté et une intelligence très faible de ce que l'on reçoit. Examinons donc, pour nous préserver de ce défaut, les conditions de convenance de la Communion.

La première et la plus importante pour retirer du fruit de la Communion, c'est le désir.

I

Pour être conduits à manger, il faut que nous ayons faim, que nous sentions la nécessité de nous nourrir, si nous ne voulons pas tomber d'inanition : car manger est pénible et grossier, et digérer est souvent fatigant et douloureux. Le bon Dieu nous a donc donné l'appétit, qui nous fait désirer la nourriture, et il a donné aux aliments leur saveur qui nous les rend agréables. Ainsi il y a une faim de la Communion, une faim de JÉSUS-CHRIST, elle a ses degrés divers ; mais plus elle est grande, plus profitable est la Communion. Un estomac sain a faim et digère la nourriture, tandis que l'estomac malade ne peut rien supporter.

Il est nécessaire que Dieu mette en nous cette faim de la Communion, sans cela nous ne demanderions jamais à communier. Il y a une si grande distance entre Dieu et nous, que nous n'oserions jamais de nous-mêmes nous ingérer à la table sainte, si la grâce n'excitait en nous une faim qu'il faut satisfaire, une faim qui nous fait oublier la dignité infinie de JÉSUS-CHRIST et ne nous laisse penser qu'à notre besoin. Dieu absorbe notre esprit par sa grâce, afin que nous ne voyions pas notre misère, mais sa bonté ; que nous oublions qui nous sommes, et qui il est.

L'homme vit de désirs, et ne cherche rien, n'entreprend rien de grand qu'il ne l'ait désiré longtemps. Eh bien ! Un désir divin nous pousse à la Communion, au point de nous donner le courage d'aborder le Juge du ciel et de la terre sans mourir de frayeur. La faim de Dieu excuse notre témérité. Certes, le malheureux qui prend du pain pour échapper à la mort, n'est pas un voleur son besoin l'excuse.

Mais, dites-vous peut-être, je ne ressens pas ce désir. Si vous ne communiez pas, c'est possible ; mais si vous communiez, je réponds que Dieu a allumé en vous ce désir. Si vous ne le possédiez pas à un degré quelconque vous n'oseriez pas communier.

Dites-moi, quel pauvre, même sur le point de mourir de faim, oserait aller s'inviter à la table d'un roi pour dîner avec lui ? Jamais cela ne se verra. Mais dans la Communion la distance qui nous sépare de Dieu est bien plus grande : comment osons-nous en approcher ? Oui, il faut que JÉSUS-CHRIST, dans son infinie bonté, nous mette un voile sur les yeux. Alors nous faisons à son égard ce que nous ne ferions pas à l'égard d'un grand de la terre : nous nous invitons à son banquet divin !

Le grand motif de faire la Communion, c'est donc la faim que l'on en ressent. Si elle est plus aiguë, plus pressante, communiquez plus souvent. Grandissez-vous spirituellement ? Vous fortifiez-vous ? Non. Vous ne mangez pas assez, ou bien vous mangez sans appétit. Excitez-vous, sentez au moins votre besoin, si vous ne pouvez avoir la faim de l'amour.

II

Car il y a une faim de la Communion que nous pouvons toujours ressentir, un désir que nous pouvons toujours avoir.

C'est le désir du malade qui attend son médecin, parce qu'il souffre ; qui demande à boire, parce que la fièvre le dévore. Eh bien ! Pauvres enfants d'Adam, si profondément blessés, nous. Nous présentons à Notre-Seigneur, et lui disons : « Seigneur, nous n'avons que la misère et la souffrance en partage, venez à notre secours ; que la pauvreté de notre grabat ne vous rebute pas. Je veux vous recevoir, parce que j'ai besoin d'un peu de forces. Ayez pitié de ma misère ! » C'est le langage de presque tous les communiants. Voyez ce pénitent, cet impie converti : il vient à peine de se confesser, il se traîne difficilement ; on l'envoie à la table sainte, et on a raison : « Donnez-moi du pain, dit-il à Notre-Seigneur, je meurs de faim ! Comment pourrai-je entrer dans le rude et étroit sentier de la vie chrétienne, moi qui sors de la voie si large et si fleurie du mal ? » Voilà une bonne faim, qui plaît à Notre-Seigneur, qui l'exalte et nous fait descendre à notre place. Je vous souhaite de l'avoir souvent, cette faim du pauvre, de pouvoir toujours faire valoir ce droit à la Communion : le besoin que vous en avez.

Ce besoin, avec la pureté de conscience, suffit pour faire une bonne et fructueuse Communion. Nous en avons une preuve touchante dans l'Évangile.

Un roi avait préparé un festin splendide ; les invités, avertis de s'y rendre, ne voulurent pas venir. Les interprètes disent que c'était à cause des présents à faire aux époux. A cette nouvelle, le roi envoya chercher les pauvres sur les places et les carrefours : on y ramassa les mendiants et les estropiés. JÉSUS les préfère aux riches orgueilleux... Mais remarquez que chacun, en entrant, se revêtit de la robe nuptiale offerte par les serviteurs, à la porte de la salle. Le roi entra et se réjouit du bonheur peint sur tous ces visages, si tristes d'ordinaire. Cependant il aperçut un des convives qui avait gardé ses vêtements communs. Le roi y vit une marque de mépris pour lui : il le fit jeter dehors. Cet homme le méritait bien : on ne lui demandait pas d'apporter des présents aux époux, mais d'être convenable seulement. Les autres, portant leur manteau blanc, restèrent, quoique pauvres et estropiés : leur misère était même leur droit d'entrée au banquet.

Eh bien ! Nous sommes pauvres ; nous souffrons : que nos désirs en soient plus violents. Le Seigneur est si heureux de guérir celui qui lui montre ses plaies ! Durant sa vie, nous ne le voyons guère hanter les maisons des riches et des puissants. A peine accepta-t-il l'invitation de deux ou trois pharisiens : encore espérait-il guérir leur esprit de son orgueil et de ses erreurs. C'étaient encore des malades, bien que d'un autre genre. Mais chez les pauvres, Jésus y allait avec plaisir ; rien ne le rebutait.

Venez donc, venez demander des forces, un peu de courage ! « Seigneur, je n'en peux plus ; je me jette à vos pieds ! » Encore une fois, venez ! Non pas parce que vous croyez le mériter, mais parce que vous en avez besoin.

Dites avec confiance : « Seigneur, donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Nous sommes de pauvres mendiants qui ne nous appuyons pas sur un droit, mais sur votre invitation. » Et le Seigneur vous recevra bien. Puisqu'il Vous a invités, il ne veut pas vous repousser, mais, au contraire, vous accueillir sur son sein et vous enrichir des trésors de sa grâce et de sa bonté.

Chapitre 5 : La préparation de l'Esprit-Saint

L'Esprit-Saint descendra en vous, et la puissance du Très-Haut vous couvrira de son ombre. Luc., i, 35

Par la sainte Communion se renouvelle en quelque sorte l'auguste mystère de l'Incarnation. Quand Marie eut répondu par son Fiat à la voix de l'Ange, le Fils de Dieu s'incarna dans son sein. Mais le Verbe ne s'est pas contenté de s'unir à la plus pure des vierges, et, en elle, à l'humanité tout entière ; il veut s'unir à chaque chrétien. Or, le Saint Esprit fut le divin opérateur de l'Incarnation. Il avait préparé Marie à devenir la Mère de Dieu. C'est lui qui la préserva dans sa Conception immaculée ; qui répandit dans son âme, dès ce premier moment, et cultiva dans la suite, les plus belles vertus : et lorsque vint le temps de former et d'animer le corps de JÉSUS, ce fut le Saint-Esprit qui féconda le sein de Marie. Il continua d'habiter en elle après l'accomplissement de ce mystère, et la couvrit de son ombre pour tempérer les ardeurs du soleil divin qu'elle portait dans ses flancs. Apprenons à nous préparer à la Communion en union au Saint-Esprit.

I

Le Saint-Esprit sanctifia donc Marie pour la rendre digne de devenir Mère de Dieu. Bien que toute la sainte Trinité concoure à la sanctification des âmes, cette opération s'attribue spécialement à la troisième Personne, qui est le Don par excellence, le lien du Père et du Fils, et qui, en venant en nos âmes, nous relie à Dieu. L'Esprit-Saint orna Marie de toutes les vertus ; et lorsque Marie hésitait à accepter la dignité de Mère du Verbe, qu'elle croyait incompatible avec son vœu de virginité, l'ange la rassura et lui dit que son enfantement serait l'œuvre du Saint-Esprit, qui descendrait en elle pour l'opérer. Remarquez que le Saint-Esprit était déjà en Marie, puisqu'elle était pleine de grâce. Que veut dire alors cette parole : « Le Saint-Esprit viendra en vous ? » Ah ! Il viendra pour vous fortifier,

pour vous préparer, vous, faible créature, à ce mystère de toute-puissance. Si faible que vous soyez, pourrez-vous encore trembler, si Dieu est lui-même en vous, par une présence toute spéciale, pour y recevoir Dieu ? Car ce fut le Saint-Esprit qui reçut en Marie le Verbe et lui donna sa nature humaine.

Or, l'Eucharistie, par la Communion, nous associe à la gloire de Marie et aux joies de sa maternité.

Mais qui recevra .en moi le Verbe de Dieu ? Ce ne peut être moi, si pauvre et si misérable. L'état de grâce que je crois avoir, eh ! Mon Dieu, n'est peut- être pas sans tache ; et, fût-il immaculé, qu'est-ce que cela devant Celui qui est saint par essence ? Mes petites vertus ?... Mais Dieu les possède toutes au suprême degré... La réception sera donc bien indigne si je suis seul pour recevoir Jésus. Mais par votre état de grâce le Saint-Esprit habite en vous, et c'est lui qui doit y recevoir JÉSUS. Unissez-vous donc à ce divin Esprit quand vous allez communier.

Rappelons-nous seulement que la disposition qu'il aime surtout à voir en nous, c'est celle de Marie disant : « Je suis la servante du Seigneur. »

Vous m'invitez, Seigneur, vous connaissez ma pauvreté, ma misère ; mon ignorance : mais votre divin Esprit vous recevra ; il vous parlera pour moi, et la réception sera alors digne de vous.

On ne s'unit pas assez au Saint-Esprit, on ne cherche pas assez à le connaître ; cependant nous sommes ses temples, et il habite en nous. A beaucoup de chrétiens on pourrait dire : « Savez- vous ce que c'est que le Saint Esprit? Et ils répondraient qu'on ne leur en a jamais parlé...

Ah ! C'est que, pour connaître l'Esprit-Saint, il faut être intérieur. Ses opérations sont toutes intérieures. Et ceux qui demeurent toujours au-dehors peuvent bien connaître ses dons, ils ne sauront Jamais comprendre son langage d'amour et de suavité ; c'est le partage des âmes silencieuses et recueillies. Priez donc souvent ce divin Esprit ; unissez-vous à lui ; qu'il vous prépare à communier, qu'il parle pour vous et remercie Jésus ; que Jésus règne en vous par lui.

II

Qu'est-ce à dire ? Dieu est un feu consumant. Quand Dieu vient en nous, il y vient avec sa nature divine ; et si le Saint-Esprit ne nous couvrait pas comme une douce nuée, nous serions à l'instant consumés. Que sommes-nous, plongés dans la Divinité, sinon comme une paille au milieu d'un grand feu ? Le Saint-Esprit tempère ces ardeurs divines ; il n'en laisse transpirer qu'autant qu'il faut pour nous réchauffer et nous vivifier. Il nous est nécessaire comme il le fut à Marie, qu'il couvrit, dit saint Bernard, de son ombre pour protéger son corps virginal à l'approche de la Divinité : Ipse est qui Virgini obumbravit, ut et virgineo corpori temperaret Deitatis accessum.

L'archange ne dit pas seulement à Marie : Le Saint-Esprit descendra en vous » ; il ajoute : Et il vous couvrira de son ombre. »

III

Non seulement le Saint-Esprit est en Marie pour recevoir le Verbe divin, mais il y crée encore son âme humaine, et y forme son corps si pur du sang de la Vierge. Ce sera aussi son rôle en nous dans

nos Communions. C'est lui qui doit faire de nous d'autres JÉSUS-CHRIST : c'est là son œuvre propre. Il veut nous changer spirituellement en JÉSUS, faire de lui et de nous un seul être. Il nous fait participer à l'état de Jésus quant au corps, en formant en nous le germe de gloire qui rendra nos corps semblables à celui de Jésus glorieux ; et l'Esprit du Verbe, qui a fait sortir JÉSUS du tombeau, ressuscitera nos corps pour la même gloire.

Dans nos âmes, il forme l'union de sentiments ; et par cette opération, quand Jésus a cessé de vivre en nous sacramentellement, il y vit encore spirituellement. Le Saint-Esprit prolonge ainsi notre Communion : il continue en nous la vie divine de JÉSUS.

De même que les aliments, après qu'ils ont été digérés, laissent dans l'estomac leur suc nourrissant, lequel, se répandant dans les membres, les fortifie et les fait vivre, ainsi, quand les saintes espèces sont consumées, et que l'humanité sacrée de JÉSUS n'est plus en nous, la Divinité reçue en même temps que son Corps, et en qualité de nourriture, demeure en nous : elle y demeure non seulement comme dans son temple, mais comme le suc nourricier dans l'estomac, fortifiant toutes les puissances de notre âme, la nourrissant de saintes inspirations, des mouvements du saint amour, nous changeant en ce qu'il est lui-même, nous rendant spirituels et divins, réalisant cette parole magnifique : Qui adheret Domino, unus Spiritus est : Celui qui est uni au Seigneur ne fait qu'un même esprit avec lui !

Quel bonheur, vraiment, que de naître dans le temps de l'Eucharistie ! Les Justes de l'ancienne Loi, ces grands saints de la Loi de crainte, soupiraient sans cesse après un Messie qu'ils ne devaient pas voir ; aujourd'hui, le dernier des chrétiens est plus favorisé que tous ces saints Patriarches !

Que devons-nous donc faire pratiquement ? Laisser le Saint-Esprit travailler en notre âme et y former Notre-Seigneur. Laissons-nous pétrir par ses mains divines, comme une cire molle qui reçoit toutes les empreintes : et quand nous communierons, nous nous préparerons en union avec lui : nous prierons, nous ferons notre action de grâces par lui. Vouloir se passer de ce secours, c'est orgueil et présomption : car nous ne savons guère prier. Mais l'Esprit vient au secours de notre infirmité, et prie en nous par des gémissements inénarrables.

Si nous l'appelons à notre aide, nous plairons au Père céleste, qui pourra lors, avec une véritable satisfaction, nous donner son divin Fils, sans craindre de le voir mal reçu. Nous causerons un plus grand bonheur à Notre-Seigneur, qui ne cherche sans doute qu'à se donner, mais qui aime à trouver un cénacle grand et richement orné. Nous plairons, enfin, au Saint-Esprit, qui met sa gloire à féconder les âmes par son amour.

Chapitre 6 : Le Saint Sacrifice

Faites ceci en mémoire de moi. Luc., XXII, 19.

I

Assistez tous les jours à la sainte Messe : cela porte bonheur à la journée. Tous vos devoirs en seront mieux remplis, et votre âme plus forte pour porter la croix quotidienne du chrétien. La Messe est l'acte de la religion le plus saint ; vous ne pouvez rien faire de plus glorieux à Dieu, ni de plus avantageux à votre âme, que de l'entendre pieusement et souvent. C'est la dévotion privilégiée des saints.

Elle contient, en effet, toute la valeur du sacrifice de la croix, qu'elle nous applique personnellement : c'est le même sacrifice, la même victime, le même prêtre, JÉSUS-CHRIST immolé, quoique d'une immolation non sanglante, mais réelle et efficace. Ah ! Si vous pouviez voir en lui-même le mystère de l'autel après la consécration, vous verriez JÉSUS-CHRIST en croix, offrant à son Père ses plaies, son sang, sa mort, pour le salut de votre âme et du monde. Vous verriez les Anges prosternés autour de l'autel, étonnés, presque épouvantés de tant d'amour pour des créatures indifférentes ou ingrates. Vous entendriez le Père céleste; dans la contemplation de son divin Fils, vous dire comme au Thabor : C'est ici mon Fils bien-aimé, l'objet de toutes mes complaisances, adorez-le, aimez-le, servez-le de tout votre cœur. »

II

Pour comprendre la valeur de la sainte Messe, il faut se rappeler que cet acte auguste a en lui-même une valeur plus grande que toutes les bonnes œuvres, que toutes les vertus, que tous les mérites de tous les saints réunis ensemble, y compris l'auguste Vierge Marie, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin ; parce qu'une Messe c'est le sacrifice de l'Homme-Dieu, mourant en tant qu'homme, élevant sa mort à la dignité d'action divine en tant que Dieu, et lui donnant par conséquent un prix infini.

On se sent saisi de respect quand on entend le saint Concile de Trente exposer cette vérité. Quelle majesté, quelle grandeur dans chacune de ses paroles ! Parce que dans le divin sacrifice qui s'accomplit à la Messe, le même JÉSUS-CHRIST qui s'immola d'une manière sanglante une seule fois sur la croix, est contenu et immolé d'une manière non sanglante, ce saint Synode enseigne que ce sacrifice est vraiment expiatoire, et que par son moyen, si nous y approchons de Dieu avec un cœur sincère et une foi droite, avec crainte et respect, contrits et pénitents, nous obtiendrons miséricorde, grâce et secours, au moment opportun.

Le Seigneur, en effet, apaisé par l'oblation de ce sacrifice, en nous y accordant la grâce et le don du repentir, nous pardonne nos crimes et nos péchés, même les plus énormes ; car c'est une seule et même hostie, c'est le même qui offre aujourd'hui par le ministère des prêtres, qui s'est offert autrefois sur la croix, le mode d'oblation seul différant. Par ce sacrifice, nous recevons très

abondamment les fruits de l'oblation sanglante ; bien loin, comme disent les protestants, qu'il en soit un amoindrissement. C'est pourquoi, d'après la tradition des Apôtres, on l'offre à bon droit, non seulement pour les péchés, les peines, les satisfactions et les autres nécessités des fidèles vivants, mais aussi pour les fidèles trépassés dans l'amour de JÉSUS-CHRIST, et qui ne sont pas encore pleinement purifiés. » Quel langage !

Mais JÉSUS-CHRIST ne meurt plus, ne souffre plus : où donc est le sacrifice ? Percez avec la foi le voile du mystère, vous verrez JÉSUS triomphant, dans un état d'immolation ; Jésus plein de majesté, dans un état d'humiliation ; Jésus tout-puissant, dans les chaînes ; Jésus impassible, dans un état de patient : en un mot Jésus qui ne Peut plus mourir actuellement, prenant l'état de mort pour continuer son sacrifice.

III

Mais dans quel but ? Afin de glorifier perpétuellement son Père par son état de victime ; afin que, les yeux du Père se reposant sur lui, il bénisse et aime la terre ; afin de continuer sa vie de Rédempteur, de nous associer à ses vertus de Sauveur, de nous appliquer directement les fruits de sa mort en nous unissant à son offrande, en nous apprenant à nous sacrifier avec lui ; afin, encore, de nous donner le moyen, comme à Marie et à Jean, d'assister à son sacrifice et à sa mort

IV

Mais comme Jésus a remplacé tous les sacrifices de l'ancienne Loi par le seul sacrifice de la Messe, il y a renfermé aussi toutes leurs intentions et tous leurs fruits.

D'après l'ordre de Dieu, les Juifs offraient des sacrifices pour quatre fins, à savoir : pour reconnaître son suprême domaine sur toute créature ; pour le remercier de ses dons ; pour le supplier de les continuer, et pour apaiser sa colère irritée contre leurs péchés. Or JÉSUS-CHRIST fait tout cela, et d'une manière d'autant plus parfaite, qu'au lieu de taureaux et de béliers, il s'offre lui-même, lui, le Fils de Dieu, Dieu comme son Père.

Il y adore donc son Père ; au nom de tous les hommes, dont il est le premier-né, il reconnaît que toute vie, tout bien vient de lui ; que lui seul mérite de vivre, et que tout n'est que par lui ; et il offre sa propre vie pour reconnaître que venant de Dieu, Dieu en a la libre et absolue disposition.

Hostie de louanges, il remercie son Père des grâces qu'il lui a accordées, et, par lui, à tous les hommes ; il se fait notre action de grâces perpétuelle.

Il y est victime de propitiation, demandant sans cesse pardon pour les péchés qui se renouvellent sans cesse ; désirant associer l'homme à sa réparation, en se l'unissant dans son offrande.

Et c'est enfin notre avocat, qui intercède avec des larmes et des cris perçants, et dont le sang crie miséricorde.

V

Assister à la Messe, s'unir à JÉSUS-CHRIST, c'est donc pour nous l'acte le plus salutaire. Là nous recevons les grâces du repentir, de la justification ; là nous recevons des secours pour éviter les rechutes.

Nous y trouvons le moyen souverain d'exercer la charité envers les autres, leur appliquant non point nos faibles mérites, mais les mérites infinis, les richesses immenses de JÉSUS-CHRIST, qu'il met à notre disposition.

Nous y plaidons efficacement la cause des âmes du purgatoire.

Nous y obtenons la conversion des pécheurs.

Le ciel tout entier y trouve un motif de joie, et les saints une augmentation de gloire extérieure.

VI

Le meilleur moyen d'assister à la Messe est de nous unir à l'auguste Victime. Faites ce qu'elle fait ; offrez-vous comme elle, dans la même intention : votre offrande sera ennoblie, purifiée, digne des regards de Dieu, si elle est unie à l'offrande de JÉSUS-CHRIST. Suivez JÉSUS-CHRIST au Calvaire, méditant les circonstances de sa Passion et de sa mort.

Mais surtout unissez-vous au sacrifice, en mangeant votre part de la Victime avec le prêtre. C'est alors que la Messe a toute son efficacité, alors qu'elle répond pleinement au dessein de Notre-Seigneur.

Ah ! si les âmes du purgatoire pouvaient revenir en ce monde, que ne feraient-elles pas pour assister à une messe ! Si vous pouviez vous-même en comprendre l'excellence, les avantages, le fruit, vous ne voudriez pas passer un seul jour sans y assister.

Chapitre 7 : Méthode pour entendre la sainte Messe par la méditation de la Passion

Toutes les fois que vous participerez aux saints mystères, vous manifesterez la mort du Seigneur. I COR. XI, 26.

Pour bien entendre la sainte Messe, méditez les circonstances de la Passion du Sauveur, qui s'y renouvelle d'une manière si admirable.

Préparation.

Regardez le saint Temple comme le lieu le plus saint et le plus respectable du monde, comme un nouveau Calvaire. L'autel est de pierre, muni d'ossements de martyrs. Les cierges qui brûlent et se consomment sont le symbole de la foi, de l'espérance et de la charité. Les linges qui recouvrent l'autel

représentent les linceuls dont on enveloppa le corps de JÉSUS-CHRIST : le crucifix nous le montre mourant pour nous.

Regardez JÉSUS-CHRIST dans son prêtre, revêtu de tous les vêtements de sa passion. L'amict représente le lambeau d'étoffe dont les bourreaux voilèrent la face du Sauveur ;

L'aube, la robe blanche de dérision dont le revêtit ;

Le cordon, les liens avec lesquels les Juifs attachèrent Jésus au Jardin des Oliviers pour l'emmener devant les tribunaux ;

Le manipule, les chaînes dont il fut lié à la colonne de la flagellation ;

L'étole, les cordes avec lesquelles on tirait Jésus portant sa croix dans les rues de Jérusalem ;

La chasuble, le manteau de pourpre qu'on lui jeta sur les épaules au prétoire, ou la croix dont on le chargea.

En un mot, le prêtre, en habits sacerdotaux, nous apparaît comme JÉSUS-CHRIST lui-même marchant au supplice du Calvaire. Mais, de plus, il nous enseigne quelles dispositions nous devons apporter au saint Sacrifice.

La modestie et le recueillement sont exprimés par l'amict, qui se place sur la tête d'abord, puis sur les épaules ; la pureté, par l'aube blanche et le cordon ; la contrition, par le manipule ; la robe d'innocence, par l'étole ; l'amour de la croix et du joug du Sauveur, par la chasuble.

Entrée du prêtre. Le prêtre va à l'autel portant le calice. Voyez Jésus allant au Jardin de Gethsémani pour y commencer sa passion d'amour ; accompagnez-le avec les Apôtres, mais veillez et priez avec lui. Renoncez à toute distraction, à toute pensée étrangère au redoutable mystère

Le prêtre, au pied de l'autel, prie, s'incline et s'humilie profondément à la vue de ses propres péchés. Jésus, dans le Jardin, se met à genoux la face contre terre ; il s'humilie pour les pécheurs ; une sueur de sang, fruit de son immense douleur, couvre son corps, ensanglante ses vêtements et la terre. Il prend sur lui tous nos péchés avec leur amertume. Confessez avec le prêtre tous vos péchés ; demandez-en humblement pardon, recevez- en l'absolution, afin que vous puissiez assister purs au saint Sacrifice.

Il est certain que cette seule considération pourrait suffire à vous occuper tout le temps du saint sacrifice. Si vous entrez dans les intentions de Jésus, dans son agonie, si vous vous sentez fixé à côté de lui par la grâce, restez-y. Autrement, suivez les autres circonstances de sa Passion.

Le prêtre monte à l'autel et le baise. Judas se rend au Jardin des Oliviers. Il donne à JÉSUS un baiser perfide. Ah ! Que de baisers perfides a reçus Jésus de la part de ses enfants et de ses ministres infidèles !

Hélas ! Ne l'ai-je pas trahi ?... Ne l'ai-je jamais livré à ses ennemis, à mes passions ?... Et cependant il m'a tant aimé !

Ou bien considérez Jésus enchaîné qui remonte à Jérusalem, pour y être traduit devant ses ennemis. Il se laisse conduire avec douceur de l'agneau. Demandez-lui la patience et la douceur dans les épreuves qui vous viennent du prochain.

Le prêtre commence l'Introït en se signant.

JÉSUS est conduit devant le grand-prêtre Caïphe. Là Pierre le renie. Que de fois n'ai-je pas renié mon Maître, sa vérité, sa loi, mes promesses ! Je suis plus coupable que Pierre, car ce n'est ni par crainte ni par surprise que j'ai renié mon Sauveur. Hélas ! Les larmes de Pierre suivirent aussitôt sa faute, et il la pleura toute sa vie, et moi j'ai encore le cœur dur et insensible !

Le prêtre dit le Kyrie.

JÉSUS crie vers son Père et le prie pour nous : acceptez comme lui tous les sacrifices que Dieu vous demande.

Le prêtre dit les Oraisons et l'Épître.

Jésus est devant Caïphe, confessant sa divinité malgré la sentence de mort qui devait punir cette déclaration. Mon Dieu, fortifiez, augmentez en moi la foi en votre divinité, afin que je l'adore, que je l'aime et que je la confesse au péril de ma vie, trop heureux si je pouvais donner mon sang pour la défendre !

Le prêtre lit l'Évangile.

Jésus rend témoignage à sa royauté devant Pilate. O Jésus, soyez toujours le roi de mon esprit par votre vérité, le roi de mon cœur par votre amour, le roi de mon corps. Par votre pureté, le roi de toute ma vie par le désir de la consacrer à votre plus grande gloire.

Récitez ensuite avec foi et piété le Credo, vous souvenant que le Sauveur a été mis à mort pour la défense de la vérité.

Le prêtre offre le pain et le vin du sacrifice, l'hostie à Dieu le Père.

Pilate présente JÉSUS au peuple en disant : Ecce homo, voilà l'homme ! Il est dans l'état le plus attendrissant : il vient d'être flagellé jusqu'au sang ; une couronne d'épines ensanglante son visage ; un vieux manteau de pourpre, un roseau qu'il tient à la main, font de lui un roi de théâtre. Pilate propose au peuple de lui faire grâce. Le peuple ne veut pas, et répond : Qu'il soit crucifié : Crucifigatur ! En ce moment, JÉSUS s'offrait à son Père pour le salut du monde et de son peuple en particulier, et le Père acceptait son offrande.

Je vous offre avec le prêtre, ô Père saint, l'hostie pure et immaculée de mon salut et du salut de tous les hommes ; je vous présente en union avec cette oblation divine mon âme, mon corps et ma vie ; je veux continuer et faire revivre en moi la sainteté, les vertus et la pénitence de votre divin Fils. O Domine, regna super nos.

Le prêtre se lave les mains.

Pilate aussi lava ses mains en protestant de l'innocence de Jésus. Ah ! Mon Sauveur, lavez-moi dans votre sang très pur, et purifiez-moi de tant de péchés et d'imperfections qui souillent ma vie.

Le prêtre la Préface, invite les fidèles à louer Dieu

Jésus, l'homme de douleurs, naguère acclamé par ce même peuple, aujourd'hui couronné d'épines, attaché à un poteau, reçoit les hommages et sacrilèges de ses bourreaux; on l'accable d'outrages révoltants ; on lui crache au visage, on le bafoue. Hélas ! Tels sont les hommages que notre orgueil, que notre sensualité, notre respect humain rendent à JÉSUS- CHRIST.

Au Canon, le prêtre s'incline, prie et sanctifie les offrandes. Par de nombreux signes de croix.

Jésus courbe ses épaules sous le fardeau de la croix : il la prend avec amour, cette chère croix ; il la baise, la porte avec affection et s'achemine vers le Calvaire, courbé sous ce fardeau d'amour. Il porte mes péchés pour les expier, mes croix pour les sanctifier. Suivons JÉSUS-CHRIST portant sa croix et gravissant péniblement la montagne du Calvaire. Accompagnons-le avec Marie, les saintes femmes et Simon le Cyrénéen.

Le prêtre impose les mains sur le calice et l'hostie. —

Les bourreaux prennent JÉSUS-CHRIST, le dépouillent violemment et l'étendent sur la croix, où ils le crucifient.

Consécration et élévation.

Le prêtre consacre le pain et le vin au Corps, au Sang, à l'Ame et à la Divinité de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, adore à genoux cet adorable Sauveur, ce Dieu véritablement et réellement présent entre ses mains. Il l'élève ensuite et le présente à l'adoration du peuple. Représentez-vous Jésus élevé en croix entre le ciel et la terre, comme victime et médiateur entre Dieu irrité et les pauvres pécheurs.

Adorez, offrez cette divine victime pour l'expiation de vos péchés et de ceux de vos parents, de vos amis, de tous les hommes. Prosterné à ses pieds, dites-lui du fond de votre cœur : Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu !

Considérez JÉSUS étendu sur l'autel, comme autrefois sur la croix, adorant son Père dans le profond anéantissement de sa propre gloire, lui rendant grâces pour tous les biens qu'il accorde aux hommes, ses frères et ses frères rachetés ; lui montrant ses plaies encore ouvertes qui crient grâce et miséricorde pour les pécheurs ; priant pour nous d'une prière que le Père ne saurait refuser d'écouter, venant de son Fils, et de son Fils immolé à sa gloire par amour.

Rendez à Jésus lui-même les adorations qu'il offre à son Père. Je vous adore, ô mon. Sauveur, ici réellement présent sur l'autel pour renouveler en ma faveur le sacrifice du Calvaire. A vous, qui êtes l'Agneau encore et chaque jour immolé, bénédiction, gloire et puissance dans les siècles des siècles

Je vous rends et je ne cesserai de vous rendre d'éternelles actions de grâces de ce que vous m'avez tant aimé.

Le prêtre invoque, prosterné, la clémence divine pour lui et pour tous.

Entendez JÉSUS dire à son Père : Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Adorez cette bonté qui excuse encore les coupables, qui ne leur donne même pas le nom d'ennemis ni de bourreaux.

Pardonnez-moi, ô mon Sauveur ; je suis plus coupable qu'eux : je savais que vous êtes le Messie, mon Sauveur et mon Dieu, et je vous ai offensé !

Pardonnez-moi ; votre miséricorde n'en sera que plus grande et plus digne de votre Cœur : si je suis un prodigue, je suis aussi votre enfant, et me voici repentant à vos pieds.

Le prêtre prie pour les morts.

Jésus en croix prie pour les morts spirituels, pour les pécheurs. Sa prière convertit un des deux scélérats qui avaient commencé par l'insulter et par blasphémer contre lui. Souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume, dit le bon larron.

Jésus lui répond. « Aujourd'hui même, vous serez avec moi en paradis. »

O mon Dieu, puissé-je, à l'heure de ma mort, vous faire la même prière et entendre la même promesse ! Souvenez-vous de moi en ce moment terrible, comme vous vous êtes souvenu du larron pénitent.

Au Pater, le prêtre invoque le Père céleste.

Jésus en croix recommande son âme à son Père. Demandez la grâce de la persévérance finale. Au Libera nos, le prêtre demande d'être délivré des maux de cette vie. Jésus, dans son amour pour nous, a soif de nouvelles souffrances, et il boit le fiel mêlé de vinaigre pour expier nos gourmandises.

Le prêtre divise la sainte Hostie.

JÉSUS incline la tête pour nous donner encore un regard d'amour, et il expire en disant : Tout est consommé. Adore, ô mon âme, Jésus mourant ; son âme s'est séparée de son corps : vois comme il est mort pour toi, et sache vivre et mourir pour lui. Demandez la grâce d'une bonne et sainte mort entre les bras de Jésus, de Marie et de Joseph.

A l'Agnus Dei, le prêtre se frappe trois fois la poitrine.

A la vue de Jésus expirant, du soleil qui s'éclipse de douleur, de la terre qui frémit d'horreur, des tombeaux qui s'ouvrent, les bourreaux et les spectateurs se frappent la poitrine, font amende honorable à JÉSUS en croix, le proclament le Fils de Dieu et s'en vont repentants et pardonnés. Unissez-vous à leurs regrets, et vous mériterez comme eux votre pardon.

Le prêtre se frappe la poitrine et communique.

Jésus est descendu de la croix et remis entre les bras de sa douloureuse Mère. On l'embaume, on l'enveloppe d'un linceul blanc et on le place dans un sépulcre neuf. O Jésus, quand vous venez dans mon corps et mon âme, mon cœur devrait être non un tombeau, mais un temple orné de toutes vos vertus, blanc et pur, et où vous soyez seul à régner.

Je vous offre mon âme pour demeure : habitez-la seul, soyez-y le maître. Que jamais je ne sois pour vous un tombeau de mort, mais bien un tabernacle vivant. Oh ! Oui, venez en moi ! Je me meurs sans vous ! Suivez l'âme de Jésus descendant aux limbes et annonçant aux âmes des justes leur délivrance. Unissez-vous à leur joie et à leur reconnaissance, et attachez-vous pour toujours à votre Sauveur et à votre Dieu.

Le prêtre purifie le calice et le couvre du voile.

JÉSUS sort du tombeau glorieux et triomphant, mais voilant l'éclat de sa gloire par amour pour les hommes. Oraison d'action de grâces. JÉSUS invite les siens à se réjouir de son triomphe sur la mort et sur l'enfer. Unissez-vous au bonheur des disciples et des saintes femmes, quand Jésus leur apparut.

Le prêtre bénit le peuple.

Jésus bénit ses disciples avant de monter au ciel ; inclinez-vous sous sa main et attendez tout d'une pareille bénédiction qui produit ce qu'elle promet.

Le prêtre lit le dernier Évangile.

C'est presque toujours l'Évangile de saint Jean où est décrite la génération éternelle, temporelle et spirituelle du Verbe incarné.

Adorez Jésus qui est monté au ciel pour vous y préparer une place ; contemplez-le régnant sur un trône de gloire et envoyant à ses Apôtres son Esprit de vérité et d'amour.

Demandez que cet Esprit divin habite en vous ; qu'il vous dirige dans tout ce que vous allez entreprendre aujourd'hui : que la grâce du saint sacrifice sanctifie votre journée tout entière et la rende féconde en œuvres de grâce et de salut.

Chapitre 8 : Méthode pour entendre la sainte Messe en s'unissant à l'esprit du saint Sacrifice

La sainte Messe peut se distinguer en trois parties : la première dure depuis le commencement jusqu'à l'Offertoire ; la seconde, depuis l'Offertoire jusqu'à la Communion ; la troisième, depuis la Communion jusqu'à la fin.

1

Lorsque le prêtre prie au bas de l'autel et s'humilie de ses fautes, confessez vos péchés, adorez dans l'humilité, afin d'assister dignement au saint Sacrifice. Pendant l'Introït, souvenez-vous des désirs des

Patriarches et des Prophètes avant la venue du Messie, unissez-vous à eux pour désirer la venue et le règne de JÉSUS-CHRIST en vous.

Au Gloria, joignez-vous en esprit aux Anges, pour louer Dieu et le remercier du mystère de l'Incarnation.

Aux Oraisons, joignez vos intentions et vos demandes à celles de l'Église ; adorez le Dieu de toute bonté, de qui vient tout don.

L'Épître, écoutez-la comme si vous entendiez prêcher un Prophète ou un Apôtre ; adorez la sainteté de Dieu. A l'Évangile, écoutez JÉSUS-CHRIST lui-même vous parlant, et adorez la vérité de Dieu.

Dites le Credo avec le sentiment d'une foi vive ; renouvelez votre foi en l'unissant à celle de l'Église, et protestez que vous êtes prêt à mourir pour soutenir toutes les vérités du Symbole.

II

Dans cette seconde partie de la Messe, unissez vos intentions à celles du prêtre, et offrez ce Sacrifice selon ces quatre fins :

1° Comme hommage de souveraine adoration : en offrant au Père Éternel les adorations de son Fils incarné, et joignant les vôtres aux siennes et à celles de toute l'Église ; offrez-vous vous-même avec JÉSUS-CHRIST, pour l'aimer et le servir ;

2° Comme hommage d'action de grâces : en l'offrant au Père pour le remercier des mérites, des grâces et de la gloire de JÉSUS-CHRIST ; pour le remercier des mérites et de la gloire de la sainte Vierge et de tous les saints, ainsi que de tous les bienfaits que vous avez reçus et que vous recevrez par les mérites de son Fils ;

3° Comme hostie satisfactoire : l'offrant pour la satisfaction de tous vos péchés, pour l'expiation de tant de crimes qui se commettent dans le monde ; rappelez au Père Éternel qu'il ne saurait rien nous refuser, puisqu'il nous a donné son Fils, et qu'il est devant lui en cet état de sacrifice et de victime pour être la victime de nos péchés et des péchés de tous les hommes ;

4° Comme sacrifice impétoire, ou hostie de prière : en l'offrant au Père comme le gage qu'il nous a donné de son amour, afin que nous puissions attendre de lui avec confiance tous les biens spirituels et temporels ; exposez-lui vos besoins en particulier, et demandez-lui surtout la grâce de vous corriger de votre défaut dominant ;

Au Lavabo, purifiez-vous par la contrition, afin de devenir une vraie hostie de louanges, agréable à Dieu et attirant ses regards de complaisance.

A la Préface, unissez-vous au concert de la Cour céleste, pour louer, bénir et glorifier le Dieu trois fois saint de tous ses dons de grâce et de gloire, de ce qu'il nous a rachetés par Jésus-Christ

Au Canon, associez-vous à la piété, à l'amour de tous les saints de la nouvelle Loi, pour célébrer dignement cette nouvelle incarnation et cette nouvelle immolation qui vont s'opérer à la parole du prêtre.

Priez le Père céleste de bénir ce Sacrifice, de l'avoir pour agréable, et de bénir en celui-ci de tous les autres sacrifices de vertus, de sainteté que vous lui offrirez. Pendant que le prêtre, environné d'une foule d'anges, s'incline profondément par respect pour l'action divine, qu'il va faire pendant que, opérant et parlant divinement en la personne de JÉSUS-CHRIST, il consacre le pain et le vin au Corps, au Sang, à l'Aine et à la Divinité de l'Homme-Dieu, et renouvelle le mystère de la Cène, admirez ce pouvoir inouï donné au prêtre en votre faveur.

Ensuite, quand Jésus est descendu sur l'autel à la parole du prêtre, adorez l'Hostie sainte, le calice du sang de JÉSUS-CHRIST qui crie miséricorde pour vous ; recevez, comme Madeleine au pied de la croix, le sang qui s'échappe des plaies de Jésus. Offrez la divine Victime à la justice de Dieu pour vous et le monde entier ; afin d'attendrir le cœur de Dieu sur vos propres misères, afin d'ouvrir la source de l'infinie bonté de Dieu sur vous, offrez-la à sa miséricorde divine et infinie.

Offrez-la encore à la bonté de Dieu, pour qu'il en applique les fruits de lumière et de paix aux âmes souffrantes du purgatoire, et que ce sang éteigne leurs flammes et les rende dignes du paradis en achevant de les purifier. Le Pater, dites-le avec JÉSUS-CHRIST en croix, pardonnant à ses ennemis ; pardonnez aussi à tous ceux qui vous ont offensé, du fond du cœur et sincèrement.

Au Libera nos, demandez par Marie et tous les saints d'être délivré des péchés et des maux passés, présents et à venir, ainsi que des occasions mauvaises. A l'Agnus Dei, frappez-vous la poitrine avec les bourreaux convertis sur le Calvaire ; recueillez-vous dans un acte de foi, d'humilité et de confiance, d'amour et de désir, pour recevoir Jésus-Christ.

III

Si vous ne communiez pas réellement, communiez spirituellement en produisant les actes suivants :

Concevez un vrai désir d'être uni à JÉSUS-CHRIST, en reconnaissant le besoin que vous avez de vivre de sa vie ; Faites un acte de contrition parfaite, basée sur la bonté et la sainteté de Dieu, de tous vos péchés passés et présents ;

Recevez en esprit JÉSUS-CHRIST dans le fond de votre âme, lui demandant de vivre uniquement lui, puisque vous ne pouvez vivre que par lui.

Imitez Zachée dans ses bons propos ; et remerciez Notre-Seigneur de ce que vous avez pu assister à la sainte Messe et faire la communion spirituelle. Offrez en action de grâces un hommage particulier, un sacrifice, un acte de vertu, et demandez à JÉSUS-CHRIST sa bénédiction pour vous et pour tous vos parents et vos amis.

Chapitre 9 : Méthode pour entendre la Messe par la méditation des sept paroles de JÉSUS-CHRIST sur la croix

A L'INTROÏBO.

JÉSUS prie pour ses bourreaux : Pater, ignosce illis ; non enim sciunt quid faciunt : Père pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. Demandez à JÉSUS-CHRIST pardon de vos péchés, vous plus coupable que ses bourreaux, puisque vous l'avez crucifié le connaissant mieux.

Aux ORAISONS.

Le bon larron dit à JÉSUS : Memento mei cum veneris in regnum tuum. Et Jésus lui répond : Hodie mecum eris in paradiso : Aujourd'hui même vous serez avec moi dans le paradis. — Le larron est reconnaissant : il unit sa souffrance à celle du Sauveur. Faites la même prière pour le jour de votre mort et pour le jour présent.

A L'OFFERTOIRE.

JÉSUS donne à Marie saint Jean pour fils. Mulier, ecce filius tuus : Femme, voici votre fils. Il lui succédera dans son titre de fils, avec lui, tous les hommes reçoivent Marie pour mère. Remerciez Notre-Seigneur de vous avoir donné Marie: dites à cette bonne Mère de bien vous aimer et de vous diriger en tout au service de Jésus

A LA PRÉFACE. -

Fili, ecce Mater tua : Fils, voilà votre Mère. Vous êtes donné pour fils à Marie. Remerciez ce bon Sauveur de ce beau titre d'enfant de Marie, qui vous donne droit sur son cœur de mère et sur tous ses biens.

A L'ÉLEVATION.

Sitio : J'ai soif ! Adorez JÉSUS de nouveau crucifié sur l'autel, demandant à son Père de souffrir encore pour l'amour des hommes et lui disant : « J'ai soif ! J'ai soif des cœurs, soif de votre gloire ! » Étanchez cette soif ardente de Jésus pour la souffrance, pour le salut du monde et la réparation de la majesté de Dieu si offensée, en souffrant et réparant avec lui.

Au PATER.

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ? Adorez les saints et ineffables abandons du Sauveur, qu'il a soufferts pour expier vos abandons coupables de Dieu et de sa sainte loi ; protestez à Dieu que vous ne l'abandonnez plus jamais.

A LA COMMUNION.

JÉSUS meurt en disant : Pater, in manus tuas commendo spiritum meum. Consummatum est ! Père, je remets mon âme entre vos mains. Tout est consommé! Adorez Jésus remettant, dans la

Communion, entre les mains de tous les hommes, son Corps son Sang, son Ame et sa Divinité, tout ce qu'il est. Unissez-vous au prêtre, et adorez JÉSUS descendu de la croix et remis dans les bras de sa sainte Mère. Prenez-le aussi, et le serrez sur votre cœur qu'il n'en sorte jamais.

Chapitre 10 : Directoire pour l'action de grâces

Grâces soient rendues à Dieu pour son don ineffable. II Cor., ix, 15.

Le moment le plus solennel de la vie, c'est celui de l'action de grâces. Vous avez alors à votre disposition le Roi du ciel et de la terre, votre Sauveur et votre Juge, tout disposé à vous accorder tout ce que vous lui demanderez.

Consacrez, si vous le pouvez, une demi-heure à l'action de grâces, ou au moins, en toute rigueur, un quart d'heure. Il vaudrait mieux, dans la nécessité, diminuer le temps de la préparation au profit de l'action de grâces. Car pourrez-vous trouver un moment plus saint, plus salubre pour vous, que celui où vous possédez Jésus en corps et en âme ?

C'est une tentation ordinaire que celle d'abrégier son action de grâces. Le démon en sait le prix ; et l'amour-propre, la nature, en redoutent les effets. Fixez-vous donc le temps de votre action de grâces, et n'en retranchez jamais une minute sans une raison pressante.

L'action de grâces est absolument nécessaire si l'on ne veut pas que la Communion, cette action si sainte, dégénère en une simple habitude pieuse.

Soyez convaincus, disait Saint Jean-Baptiste de la Salle à ses religieux, qu'il n'y a point de meilleur temps dans toute la vie que le temps de la communion et le temps qui la suit, pendant lequel vous avez le bonheur de traiter bouche à bouche et cœur à cœur avec Jésus. »

Le temps de l'action de grâces, c'est donc le moment pour notre âme de jouir de Celui qu'elle a reçu et qu'elle possède, de lui rendre hommage pour son amour, et, en même temps, de goûter les douceurs réconfortantes de cette heureuse possession. Ce n'est pas là, comprenez-le bien, une recherche d'égoïsme spirituel, ni une satisfaction de sensualité plus ou moins mystique ; c'est l'accomplissement d'un double devoir, et envers l'Hôte divin de la Communion qui mérite certes qu'on l'apprécie et qu'on se complaise en Lui, et pour l'âme qui se doit à elle-même de se réconforter, de jouir et de se réjouir saintement des délices qui lui sont offertes à cette table si richement servie par le Roi des Cieux.

Vous n'avez pas de cœur, vous n'appréciez nullement ce que vous faites en communiant, si, après avoir reçu Notre-Seigneur, vous ne sentez rien et n'avez rien à lui dire pour le remercier. Mais, direz-vous, je ne suis pas contemplatif, je suis incapable de converser intérieurement. Il faut s'entendre. La conversation intérieure après la Communion ne demande pas un état de vie spirituelle bien relevé. Avez-vous de la bonne volonté ? Jésus vous parlera et vous comprendrez son langage, c'est le langage du cœur que tous entendent.

Soyez donc très fidèles, scrupuleux même sur le chapitre de l'action de grâces.

Voici quelques conseils pour tirer le meilleur parti de ce temps si précieux.

I

Or, lorsque vous avez introduit JÉSUS dans votre poitrine, sur le trône de votre cœur, restez un moment tranquille, sans prières vocales ; adorez dans le silence ; prosternez-vous en esprit, comme Zachée, comme Madeleine, avec la très sainte Vierge, aux pieds de Jésus : regardez-le, saisi d'admiration pour son amour.

Proclamez-le roi de votre cœur, époux de votre âme, et écoutez-le... Dites-lui : Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute... »

Mettez votre cœur aux pieds du divin Roi... Offrez votre volonté à exécuter ses ordres, consacrez tous vos sens à son divin service.

Enchaînez votre esprit à son trône, afin qu'il ne s'égaré plus ; ou plutôt mettez-le sous ses pieds, afin que Jésus le presse et en fasse sortir l'orgueil et la légèreté. Tant que vous sentirez votre âme recueillie ou «dans le calme de la présence de Notre-Seigneur, laissez-l'y. C'est le doux sommeil de l'âme sur le sein de JÉSUS : elle profite bien plus en cette grâce, qui la nourrit, qui l'unit si suavement à son Bien-Aimé, que par tout autre exercice

II

Ce premier état passé, il faut en venir aux actes de l'action de grâces. Vous vous servirez avec fruit des quatre fins du Sacrifice.

Adorez Jésus sur le trône de votre cœur ; baisez avec respect ses pieds divins, ses mains augustes ; appuyez-vous sur son cœur brûlant d'amour ; exaltez sa puissance ; offrez-lui, en hommage d'adoration et de soumission absolue, les clefs de votre demeure ; déclarez-le votre maître, et vous son heureux serviteur, prêt à tout pour lui plaire.

Remerciez-le de vous avoir tant honoré, tant aimé ; de vous avoir tant donné en cette Communion ! Louez sa bonté, son amour pour vous, si pauvre, si imparfait, si infidèle. Invitez les anges, les saints, sa divine Mère, à louer, à bénir, à remercier JÉSUS pour vous. Remerciez ce bon Sauveur par les actions de grâces de la très sainte Vierge, si aimantes, si parfaites !

Pleurez encore vos péchés à ses pieds, comme la Madeleine : l'amour pénitent a toujours besoin de pleurer, et ne se croit jamais quitte de ses dettes de reconnaissance. Protestez-lui de votre fidélité, de votre amour ; faites-lui le sacrifice de vos affections dérégées, de votre lâcheté, de votre paresse à entreprendre ce qui vous coûte.

Demandez-lui la grâce de ne plus l'offenser, et protestez que vous préférez cent fois la mort au péché.

Demande: tout ce que vous voudrez, c'est le moment des grâces : Jésus est prêt à vous donner son royaume même. C'est lui faire plaisir que de lui donner l'occasion de répandre ses bienfaits.

Demandez le règne de sa sainteté en vous, en vos frères ; demandez que sa charité soit en tous les cœurs.

Priez pour vos besoins de la journée. Priez pour les vôtres, pour vos pasteurs, pour le Saint-Père, pour toute l'Église. Demandez le triomphe de la foi, L'exaltation de l'Église romaine, La paix sur la terre. Demandez de saints prêtres pour les peuples. De fervents religieux dans l'Église. De bons adorateurs de Notre-Seigneur Eucharistie

Demandez l'extension du règne eucharistique de Jésus. Priez pour la conversion des pécheurs, et spécialement pour tous ceux qui intéressent d'avantage votre charité ; pour tous ceux qui se sont recommandés à vos prières.

Enfin, demandez que Jésus soit connu, aimé et servi de tous les hommes.

Avant de vous retirer, offrez un bouquet d'amour, c'est-à-dire quelque sacrifice que vous ferez dans la journée.

Enfin, dites quelques prières selon les intentions du Souverain Pontife, pour gagner les indulgences de la journée qui peuvent exiger la Communion comme condition ; appliquez-les de bon cœur aux âmes du purgatoire, surtout à celles que Jésus aime Je plus.

Dans la journée, soyez comme un vase qui aurait reçu un parfum précieux, comme un saint qui aurait passé une heure dans le ciel : n'oubliez pas la visite royale de Jésus...

III

Marie recevant le Verbe dans son sein est le meilleur modèle d'action de grâces. Adorer JÉSUS présent dans notre cœur en s'unissant à Marie, c'est le meilleur moyen de lui faire une réception qui lui soit agréable, et bonne et riche en grâces pour nous.

L'adoration de Marie, en ce moment solennel; commença sans doute par un acte d'humilité, d'anéantissement de tout son être, devant la souveraine majesté du Verbe, à la vue du choix qu'il avait voulu faire de son humble servante, sous le poids de tant de bonté et d'amour pour elle et pour tous les hommes.

Tel doit être le premier acte, le premier sentiment de mon adoration après la sainte Communion. Tel fut le sentiment d'Élisabeth recevant la Mère de Dieu, qui lui portait le Sauveur caché encore dans son sein : Unde hoc mihi ? D'où peut me venir ce bonheur, que je mérite si peu ?

Le second acte de Marie dut être un acte de joyeuse reconnaissance envers son ineffable et infinie bonté pour les hommes ; un acte d'humble reconnaissance de ce qu'il avait choisi son indigne mais trop heureuse servante pour lui faire cette grâce insigne. La reconnaissance de Marie s'exhale en actes d'amour, de louanges, de bénédictions : elle exalte la divine bonté. Car la reconnaissance est tout cela ; elle est l'expansion en la personne bienfaitrice ; expansion grande, aimante. C'est le cœur de l'amour que la reconnaissance.

Le troisième acte de la sainte Vierge dut être un acte de dévouement ; l'offrande, le don d'elle-même, de toute sa vie au service de Dieu : Ecce ancilla Domini ; un acte de regret d'être si peu, d'avoir manière digne de lui

Elle s'offre à le servir tout comme il le voudra, par tous les sacrifices qu'il lui plaira d'exiger : trop heureuse de lui plaire à ce prix et de correspondre ainsi à son amour pour les hommes en son Incarnation.

Le dernier acte de Marie fut sans doute un acte de compassion pour les pauvres pécheurs, Pour le salut desquels le Verbe s'incarnait. Elle sut intéresser son infinie miséricorde en leur faveur ; elle s'offrit à réparer à leur place, à faire pénitence pour eux, afin d'obtenir leur pardon, leur retour à Dieu.

Oh ! Que je voudrais adorer le Seigneur comme l'adorait cette bonne Mère ! Comme elle, je le possède à la Communion. — O mon Dieu ! Donnez-moi cette bonne adoratrice pour ma vraie mère ; faites-moi part de sa grâce, de cet état d'adoration continuelle envers le Dieu qu'elle avait reçu dans son sein si pur, vrai ciel des vertus et de l'amour.

Je veux passer ma journée en union avec Marie, et, comme elle, ne vivre que pour Jésus présent en mon cœur.

Chapitre 11 : L'extension de l'Incarnation

Le Verbe s'est fait chair. Jean., I, 14.

1

L'Incarnation du Verbe dans le sein de Marie nous annonce l'Eucharistie. Ce beau soleil des âmes, qui doit les vivifier et les régénérer, se lève à Nazareth : il atteindra son plein midi dans l'Eucharistie, qui sera le terme de l'amour de Dieu ici-bas. Le grain de froment divin est semé aujourd'hui dans les chastes entrailles de Marie. Il germera, il mûrira : on le broiera pour en faire le pain eucharistique. L'Incarnation est tellement liée dans le plan divin à l'Eucharistie, que la parole de saint Jean se peut traduire ainsi : Le Verbe s'est fait pain : Verbum caro, Verbum papis. Toutes les circonstances du mystère de l'Incarnation furent glorieuses pour Marie : tout est glorieux pour nous dans la Communion ; elle nous fait participant de la gloire et de l'honneur de la très sainte Vierge.

Le prologue du mystère de l'Incarnation se passe entre l'Ange et la sainte Vierge. L'Ange annonce le mystère et appelle le consentement de Marie.

L'Ange qui nous appelle à la Communion, c'est le prêtre, c'est l'Église par son organe : quel honneur pour nous ! L'Église est reine, les Anges la servent ; elle est l'Épouse : aussi, non seulement elle nous annonce le Verbe-Eucharistie, mais elle le porte, elle nous le donne. Marie ne crut à la parole de l'Ange, que sur le prodige qu'il lui annonça. Pour nous, nous pouvons croire l'Église sur sa parole. Elle est notre mère, nous sommes ses enfants, et l'on ne dit pas à une mère : Ce pain est-il un vrai pain ? Ne me donnez-vous pas une pierre pour du pain ? L'Église parle : nous la croyons sur sa parole. Du reste, elle peut donner comme l'Ange des preuves de sa mission.

L'annonce de la Communion est donc glorieuse pour nous, comme celle de l'Incarnation le fut pour Marie.

II

La condition de l'Incarnation a été la virginité de Marie. Dieu ne voulait qu'une Mère vierge, et il attendit quatre mille ans que ce pur tabernacle lui fût préparé. Voilà donc que le Saint Esprit descend en Marie. Il préserve sa virginité tout en la rendant féconde : le mystère s'opère. Dieu veut tellement la virginité dans ce plan divin, que la première prédiction qui en fut faite s'adressait à Ève encore vierge.

A nous, Dieu nous demande la pureté de cœur : la pureté, qui est la vie de l'âme. Il veut de plus, puisque nous, n'avons pas de vertus dignes de lui, au moins un respect profond, une humilité sincère. Seigneur, je ne suis pas digne de vous recevoir : éloignez-vous plutôt de moi, qui suis un pauvre pécheur. Ce sentiment remplace tout ce qui nous manque ; Notre-Seigneur s'en contente : ce que nous n'avons pas, il nous le donnera en venant en nous ; ayons foi seulement, humilité et confiance. Notre-Seigneur fera le reste.

L'Ange pour prouver sa mission, avait annoncé à Marie le prodige de la fécondité d'Élisabeth : Car toutes choses sont possibles à Dieu, avait-il ajouté. Et l'âme, qui était stérile comme Elisabeth, deviendra féconde comme elle. Seulement croyez et recevez cette nourriture qui donne la fécondité : en un jour l'Eucharistie vous fera plus produire pour la gloire de Dieu que toute une vie sans elle. Mais, au milieu de toutes les grandeurs dont l'Ange lui déroule le tableau, Marie ne voit que sa faiblesse, son néant. Voilà notre modèle : nous que de pauvres créatures, d'indignes serviteurs, indignes du regard de Dieu... Mais puisqu'il daigne nous appeler, nous choisir, disons avec Marie. Fiai ! Qu'il me soit fait selon votre Parole.

Et le mystère qui s'opéra en Marie, s'opère alors en nous : au moment de la Communion, l'Eucharistie devient vraiment l'extension de l'Incarnation, la dilatation de cet incendie d'amour, dont le foyer est en la très sainte Trinité ; qui embrase la nature humaine, en général, dans le sein de Marie, mais n'a toute sa puissance d'extension qu'en s'unissant à chacun des enfants de l'humanité : en Marie, le Verbe s'unit à la nature humaine, par l'Eucharistie, il s'unit à tous les hommes.

Il suffisait au Verbe, pour nous racheter, de ne s'unir numériquement qu'une seule créature humaine : il voulait être seul à souffrir, à expier en son corps et en son âme, et à mourir, au nom de tous, sous l'excès des tourments.

Mais quand cette humanité eut été broyée, qu'elle fut devenue la source de toute justification, JÉSUS-CHRIST l'a changée en son Sacrement, qu'il offre à tous pour que tous puissent participer aux mérites et à la gloire du corps qu'il avait pris en Marie. Et maintenant il nous suffit de le recevoir, et en le recevant, nous avons plus que Marie : nous avons le corps glorieux et ressuscité du Sauveur, marqué encore de ses stigmates d'amour, signe de sa victoire sur les puissances de ce monde.

O merveille ! Nous recevons en communiant plus que Marie ne reçut en l'Incarnation ! Marie ne portait dans son sein que le corps passible du Verbe ; nous recevons son corps impassible et céleste. Marie portait l'homme de douleurs ; nous possédons le Fils de Dieu couronné de gloire. Et nous le recevons d'une manière plus consolante : Marie voyait chaque jour s'écouler et diminuer le temps de le posséder dans ses chastes flancs. Au bout de neuf mois, elle fut séparée de ce fardeau divin : tandis que nous pouvons renouveler notre bonheur tous les jours, et jusqu'à la fin de notre vie recevoir et porter le Verbe-Eucharistie.

En formant en Marie l'humanité sainte du Verbe, le Saint-Esprit dota son auguste Épouse des dons les plus précieux : le Verbe lui apporta sa gloire et toutes les vertus réunies, à un degré inouï jusqu'alors. Et si Marie eût vu s'opérer en elle plusieurs fois ce mystère, elle eût reçu chaque fois une nouvelle dotation aussi magnifique.

C'est ce qui arrive pour nous. Chaque fois Notre-Seigneur revient avec toutes ses grâces, tous ses dons ; nous enrichit sans cesse et ne se lasse pas : semblable au soleil qui renaît chaque jour avec un éclat aussi beau, il revient chaque jour en nous aussi beau, aussi glorieux que s'il n'eût dû y venir qu'une fois.

Verbum caro factum est : Le Verbe s'est fait chair, voilà la gloire de Marie. Le Verbe s'est fait le pain de l'homme, voilà notre gloire. Notre-Seigneur s'est donné une fois pour satisfaire son amour ; il se donne sans cesse pour rassasier ses ardeurs nouvelles et infinies. Une aumône de grâces, c'est trop peu pour son Cœur ! Il se fait don, il se fait pain, et l'Église nous le distribue. Pouvait-il faire plus, aller plus loin ? Pouvait-il nous rapprocher davantage de sa Mère, non pas en dignité, non pas en vertus, mais dans l'effusion de son amour, plus grand, ce semble, dans le don qu'il nous fait, que dans celui qu'il fit à Marie ? Mais la sainte Vierge sut reconnaître les grâces de Dieu ; participant à l'honneur de Marie, oh ! Aimons comme elle.

Chapitre 12 : Le Pain de Vie

Je suis le pain de vie. Jean, VI, 35.

C'est Jésus lui-même qui s'est donné ce nom de Pain de vie. — Quel nom ! Lui seul pouvait se l'imposer. Un ange chargé de nommer Notre-Seigneur, lui aurait donné un nom conforme à ses attributs : Verbe, Seigneur, etc. ; mais Pain, il n'eût jamais osé appeler ainsi son Dieu. Oh ! Pain de vie, voilà le vrai nom de JÉSUS : en ce nom est tout JÉSUS-CHRIST, dans sa vie, dans sa mort et après

sa résurrection ; sur la croix il sera broyé, bluté comme la farine ; après sa résurrection, il aura pour nos âmes les mêmes propriétés qu'a le pain matériel pour nos corps : il sera vraiment notre pain de vie.

I

Or le pain matériel alimente et soutient la vie. Sous peine de défaillir, nous devons nous soutenir Par l'alimentation : et le pain en fait la base. Le Pain est plus substantiel à notre corps que tous les autres aliments, il suffit à la vie. L'âme, physiquement parlant, a reçu de Dieu une vie qui ne peut s'éteindre : elle est immortelle. Mais la vie de la grâce, reçue au baptême, reprise et réparée dans la pénitence, la vie de la sainteté, mille fois plus noble que la vie naturelle, ne se soutiendra pas sans nourriture ; et son aliment principal, c'est Jésus dans l'Eucharistie. La vie retrouvée dans la pénitence se complétera en quelque sorte par l'Eucharistie qui nous purifiera des affections au péché, effacera nos fautes journalières, nous donnera des forces pour être fidèles à nos bonnes résolutions, et éloignera de nous les occasions de chute.

Le Seigneur l'a dit : « Celui qui mange ma chair a la vie. » — Quelle vie ? La propre vie de Jésus : « Comme le Père qui est vivant m'a envoyé et que moi je vis par mon Père, ainsi, celui qui mange ma chair vivra par moi. » L'aliment communique, en effet, à celui qui s'en nourrit, sa propre substance. JÉSUS ne se changera pas en nous : il nous changera en un autre lui-même.

Notre corps même recevra dans la Communion un gage de résurrection ; et dès cette vie il sera plus tempérant, plus soumis à l'âme. Il ne fera que reposer dans la tombe, conservant le germe eucharistique, source pour lui d'une gloire plus éclatante au jour des récompenses

II

Mais on ne mange pas seulement pour soutenir sa vie : on mange pour prendre des forces autant qu'en exigent les travaux de la vie ; manger pour ne pas mourir c'est à peine de la prudence, et c'est insuffisant. Le corps doit travailler, et dans son travail il devra dépenser non de sa substance, ce qui l'anéantirait bientôt, mais de son superflu qu'il trouvera dans la nourriture ; c'est une loi, qu'on ne donne pas ce que l'on n'a pas : et l'homme condamné à un travail pénible qui ne trouve le soir qu'une nourriture insuffisante, tombe bientôt sans vigueur.

Or plus nous voulons nous approcher de Dieu et pratiquer la vertu, plus nous devons nous attendre aux combats ; par conséquent aussi devons-nous prendre plus de forces pour n'être point vaincus. Eh bien ! Pour toutes ces luttes de la vie chrétienne, l'Eucharistie seule vous donnera des forces suffisantes. La prière, la piété, languissent bientôt sans l'Eucharistie. La vie pieuse n'est qu'un crucifiement continu de notre nature, et, prise en elle-même, elle n'a rien d'attrayant : on ne va pas au-devant de la croix si l'on ne sent doucement soutenu. — Règle générale : la piété sans la Communion est une piété morte.

Du reste, consultez-vous. — Quand vous avez abandonné vos communions, comment avez-vous rempli vos autres devoirs ? Ni le Baptême, qui donne la vie ; ni la Confirmation, qui l'augmente ; ni la

Pénitence, qui la répare, ne suffisent tous ces sacrements ne sont qu'une préparation à l'Eucharistie, qui les complète et les couronne.

Jésus a dit : Suivez-moi. — Mais c'est difficile, cela demande des efforts : cela exige la pratique des vertus chrétiennes ; or celui-là seul qui demeure en Notre-Seigneur porte beaucoup de fruits ; et comment demeure-t-on en Notre-Seigneur, si ce n'est en mangeant sa Chair et en buvant son Sang ? Qui manducat meam Carnem et bibit meum Sanguinem, in me manet, et ego in ego Quand nous avons Jésus en nous, nous sommes deux, et le fardeau ainsi partagé est léger. Aussi saint Paul disait : Je puis tout en Celui qui me fortifie ; et Celui qui le fortifie ainsi, est Celui qui vit en lui comme en nous, le CHRIST-JÉSUS.

III

De plus, et quoi qu'il en paraisse, le pain renferme certaines délices. La preuve, c'est qu'on ne s'en fatigue jamais. Qui s'est jamais dégoûté du pain, alors même que toute nourriture lui paraissait insipide ? Eh bien, où se trouve la douceur substantielle, sinon dans ce rayon de miel qui s'appelle l'Eucharistie ? Aussi ces piétés qui ne se nourrissent pas fréquemment de l'Eucharistie ne sont-elles pas suaves ; elles ne sont pas transparentes de l'amour de JÉSUS-CHRIST. Elles sont dures, austères, sauvages, on ne les aime pas, elles n'attirent pas ; elles ne sont pas semées en l'amour de JÉSUS. Elles ne veulent aller à Dieu que par le sacrifice. C'est une bonne voie : mais qu'il est à craindre que cet arc trop tendu ne se brise dans le découragement ! Ceux qui vont par cette voie ont sans doute bien du mérite ; mais ils n'ont pas le cœur, les tendresses de la sainteté, qui ne se trouvent qu'en JÉSUS.

Vous voulez marcher sans la communion ? Mais, mon pauvre frère, la tradition chrétienne vous condamne ! Ne dites plus le Pater, puisque vous demandez dans cette prière votre pain de chaque jour, dont vous voulez vous passer !

Non, sans la Communion on est toujours dans le pénible du combat ; on ne connaît les vertus que par ce qu'elles coûtent à acquérir ; on ignore le côté le plus attrayant des vertus à savoir : la joie de travailler non seulement pour soi, mais pour la pure gloire de Dieu, par amour pour lui, par amitié, comme des enfants, sans y être poussé uniquement par l'espoir de la récompense.

Celui qui communie comprend facilement que, recevant beaucoup, il doit rendre beaucoup : c'est la piété intelligente, la piété filiale et aimante.

Aussi la Communion rend heureux dans les plus grandes épreuves, heureux d'un bonheur aimable et doux. — C'est le comble de la perfection, de se maintenir uni à Dieu au milieu des tentations intérieures les plus violentes : et c'est quand vous êtes le plus tenté, que Dieu vous aime le plus ; seulement, pour que ces tempêtes ne vous brisent point, sachez revenir souvent à la source de l'amour prendre de nouvelles forces, et vous purifier davantage dans ce torrent de grâce et d'amour.

Communiez donc ; mangez le pain de vie, si vous voulez avoir une vie saine, des forces suffisantes pour le combat chrétien du bonheur au sein même de l'adversité.

L'Eucharistie est le pain des faibles et des forts : elle est nécessaire à ceux qui sont faibles, c'est évident ; et à ceux qui sont forts, parce qu'ils portent leur trésor dans des vases d'argile, entourés de toutes parts d'ennemis acharnés.

Assurons-nous donc une garde, une escorte sûre, un viatique fortifiant : ce sera Jésus, notre Pain de vie.

Chapitre 13 : La Communion, manne des Elus

Vous nous avez donné, ô mon Dieu, un pain céleste qui renferme toute saveur. SAP., XVI, 20.

La manne que Dieu faisait descendre chaque matin dans le camp des Israélites avait toutes sortes de goûts et de vertus : elle réparait les forces défaillantes, donnait de la vigueur au corps, et c'était un pain de suavité.

L'Eucharistie, qu'elle figurait, contient aussi toute vertu : elle est un remède pour nos infirmités spirituelles; une force pour nos défaillances journalières ; une source de paix, de joie et de bonheur.

I

L'Eucharistie, selon le concile de Trente, est un antidote divin qui nous délivre des fautes quotidiennes et nous préserve des mortelles : c'est un feu qui consume en un instant la paille de nos infirmités spirituelles.

La sainte Communion, c'est le combat de Dieu en nous contre notre concupiscence ; contre le démon que nos passions mauvaises appellent sans cesse, et qui possède une partie de nous-mêmes par la connivence qu'il a avec nos appétits dérégés. Jésus n'a-t-il pas dit : Vous tous qui géissez sous le poids de l'esclavage de vos anciens péchés, venez à moi, et je vous soulagerai, et je vous délivrerai ?
»

La Pénitence nous lave de la tache de la faute ; mais, tout purifiés que nous soyons, il nous reste des marques de nos chaînes, une pente à retomber : le démon, chassé, conserve des intelligences dans la place. Jésus vient en nous pour détruire les restes de nos péchés, contrebalancer notre pente mauvaise, et empêcher le démon de nous réduire de nouveau en sa puissance.

II

La sainte Communion est plus qu'un remède ; elle est une force : elle nous aide puissamment à devenir bons, vertueux et saints.

Certes, il est difficile d'acquérir une vertu chrétienne. Une vertu est une qualité de Jésus dont nous devons nous revêtir ; c'est une éducation divine, ce sont les mœurs de Jésus en nous. Or dans la sainte Communion, Jésus se forme lui-même en nous : il devient notre propre Maître. Il éveille par les inspirations de son amour la reconnaissance que nous lui devons comme à notre bienfaiteur, le désir de lui ressembler, le pressentiment du bonheur qu'il y a à l'imiter et à vivre de sa propre vie. Que la vertu a de charmes à l'école de la Communion ! Comme l'humilité est facile quand on a communié, qu'on a vu le Dieu de gloire s'humilier jusqu'à venir dans un cœur si pauvre, dans un esprit si ignorant, dans un corps si misérable !

Comme la douceur est facile sous l'action de la bonté si tendre de JÉSUS se donnant à nous dans la douceur de son Cœur !

Comme le cher prochain est beau quand on le voit nourri du même pain de vie, assis à la même Table divine, aimé avec tant d'effusion par Jésus-Christ

Comme la pénitence, la mortification, le sacrifice perdent leur amertume quand on a reçu Jésus crucifié!

Comme le communiant sent en lui l'impérieux besoin d'embrasser la vie de Celui qui l'a sauvé, qui lui a donné l'Eucharistie !

Le chrétien est bien plus vite formé au cénacle qu'en toute autre école. — C'est que dans la Communion toutes les grâces agissent à la fois ; toutes les vertus du Sauveur se réfléchissent en notre âme sous l'action, puissante de ce Soleil divin qui est en nous, qui nous pénètre de sa lumière et de ses feux.

C'est que la Communion est le moule de Jésus en nos âmes et en nos corps. Entendez, en effet, cette parole de Jésus : Celui qui mange mon Corps et mon Sang demeure en moi, et je demeure en lui. » C'est donc une cohabitation de Jésus dans le communiant, du communiant en Jésus ; une société de deux vies, une union ineffable d'amour, une même vie en deux personnes.

III

La sainte Communion est encore le bonheur. Qu'est-ce que le bonheur, sinon la possession d'un bien infini, la possession réelle et permanente de Dieu ? Or, voilà le fruit divin de la sainte Communion.

Elle est encore la paix. JÉSUS est le Dieu de la paix. « Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix, dit-il à ses Apôtres après les avoir communiés ; non pas comme le monde la donne, avec des troubles et des tempêtes, mais la paix de Dieu, si suave qu'elle dépasse tout sentiment. » D'un mot Jésus apaise les tempêtes, d'un regard il dissipe et terrasse nos ennemis.

Elle est encore la douceur, la Communion. C'est la vraie manne qui satisfait tous nos désirs, parce qu'elle contient toute suavité ; c'est le parfum céleste du beau lis de la vallée, qui nous ravit en Dieu.

L'âme humble et recueillie sent en son âme un certain tressaillement causé par la présence de JÉSUS-CHRIST ; elle se sent dilatée sous l'action de ce Soleil d'amour ; elle éprouve un bien-être, une agilité, une suavité, une force d'union, d'adhésion à Dieu qui ne vient pas d'elle-même ; elle sent Jésus en

tout son être ; elle se voit comme un paradis habité par Dieu, dont elle veut être la cour, répétant toutes les louanges, les actions de grâces, les bénédictions que les Anges et les Saints chantent à Dieu dans la gloire.

Heureux moment de la Communion, qui nous fait oublier l'exil et ses misères

O doux repos de l'âme sur le Cœur même de Jésus !

Il le savait bien, ce bon Maître, que nous avons besoin de temps en temps de goûter la douceur de l'amour !

On ne peut pas toujours être sur le Calvaire de la douleur, ni dans la mêlée du champ de bataille. L'enfant a besoin du sein de sa mère ; le chrétien, du sein de JÉSUS.

La vertu donc, sans la Communion, est comme la force du lion : elle est le résultat du combat, de la violence ; elle est dure. Pour qu'elle ait la douceur de l'agneau, il faut boire le Sang de l'Agneau sans tache, manger ce miel du désert.

Après tout, le bonheur fait l'amour : on n'aime que ce qui rend heureux. — Ne cherchez donc pas ailleurs. Le Sauveur n'a pas mis ce bonheur divin dans les vertus, ni dans ses autres mystères ; Il ne l'a mis qu'en lui-même : il faut le manger lui-même pour goûter pleinement son bonheur. — « Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux, » a dit le prophète. Et Notre-Seigneur a dit aussi :

Celui qui mange ma Chair et boit mon Sang à la vie éternelle. » Mais la vie éternelle, c'est le ciel, la sainteté béatifiée en JÉSUS-CHRIST.

Les vertus du Sauveur ne sont donc que le chemin ; les divers mystères de sa vie, de sa Passion même, ne sont que les voies diverses qui doivent aboutir au Cénacle eucharistique ; c'est là seulement que Jésus a établi sa demeure permanente ici-bas ; c'est là qu'il faut demeurer, vivre et mourir.

Chapitre 14 : La Communion, joie de l'esprit

Mon esprit s'est réjoui en Dieu mon Sauveur. Luc, I, 47

I

Dieu a voulu nourrir notre esprit, et il lui a donné son pain. C'est l'Eucharistie annoncée par les Saintes Lettres: Je les nourrirai du pain de vie et de l'intelligence.

Or il n'y a pas sur terre de plus grandes joies que les joies de l'esprit. Le contentement du cœur dure moins, parce qu'il s'appuie sur le sentiment, qui est sujet à changer facilement. La vraie joie est celle de l'esprit consiste dans la connaissance paisible de la vérité.

Les âmes grossières, les esprits légers, ne se réjouissent spirituellement de rien. Les âmes pieuses qui ne se recueillent pas n'éprouveront jamais de vraies jouissances spirituelles ; et la légèreté d'esprit est le plus grand obstacle au règne de Dieu dans une âme. Si vous voulez goûter Dieu et jouir de sa présence, il faut vous recueillir et faire oraison. Mais toutes vos méditations, si elles ne prennent pour base la Communion, seront encore sans vrai bonheur, et vous n'en sentirez que les perpétuels sacrifices. JÉSUS-CHRIST s'est réservé de nous faire goûter par lui-même les vraies joies. L'âme qui ne communique que rarement ne donne pas à Dieu le moyen de demeurer dans son cœur d'une manière assez efficace ; celle, au contraire, qui le reçoit souvent, se trouve plus souvent et plus longtemps en sa présence : elle le voit, le contemple à loisir ; elle finit par le bien connaître, et dès lors elle jouit de lui.

Dans la Communion, nous jouissons de Notre-Seigneur en Notre-Seigneur lui-même : c'est là que nous avons avec lui les rapports les plus intimes, rapports qui produisent la connaissance vraie et profonde de ce qu'il est ; c'est là que JÉSUS se manifeste le plus complètement à nous. La foi est une lumière : la Communion est une lumière et un sentiment

II

Cette manifestation de Jésus par la Communion ouvre notre esprit et lui donne une aptitude particulière à connaître toujours davantage les choses de Dieu. De même que les élus reçoivent la puissance de contempler l'essence et la majesté de Dieu sans en être éblouis ; de même JÉSUS, dans la Communion, augmente notre puissance de connaître : au point que, dans une même personne, la différence est immense, selon que vous la considérez avant ou après la Communion. Voyez l'enfant avant sa première Communion : il comprend le mot à mot, le sens littéral des paroles de son catéchisme. Après la Communion, son esprit est comme transformé : il comprend et il sent : il est avide d'une plus grande connaissance de JÉSUS-CHRIST. Dites-lui toutes les vérités, il est fortifié et disposé à les entendre.

Pourriez-vous expliquer ce phénomène ? Avant la Communion, vous entendez parler de JÉSUS-CHRIST, vous le connaissez : on vous parle de sa croix, de ses douleurs; cela vous émeut sans doute; vous vous attendrissez même. Mais qu'on vous expose ces mêmes vérités après que vous avez communié, oh ! Combien votre âme est plus émue ! Elle ne peut se rassasier, elle comprend bien plus parfaitement. Avant la Communion, vous contempriez Jésus hors de vous ; maintenant, vous le contemplez en vous, avec ses propres yeux !

C'est le mystère d'Emmaüs renouvelé. Jésus-Christ instruisait les deux disciples en chemin ; il leur expliquait les Écritures. Leur foi demeurait chancelante, bien qu'ils sentissent en eux quelque secrète émotion. Mais ils participent à la Fraction du pain : aussitôt leurs yeux s'ouvrent, leur cœur se dilate. La voix de JÉSUS n'avait pas suffi à leur manifester sa présence : il fallait qu'ils sentissent son Cœur, qu'ils se nourrissent du vrai Pain de l'intelligence!

III

En second lieu, cette joie de l'esprit, cette manifestation que Jésus nous fait de lui-même par la Communion, produit en nous le goût de Dieu. Ce goût de Dieu est un sentiment qui nous introduit dans les douceurs de son Cœur, dans le sanctuaire de son Esprit ; ce goût nous le fait connaître plus par impression que par raisonnement. Il nous donne un attrait puissant pour l'Eucharistie et pour toutes les choses qui regardent le saint Sacrement ; il nous fait pénétrer sans peine en Jésus-Christ. C'est presque un mystère que cette facilité, que cet attrait ; c'est la grâce spéciale de la Communion. C'est l'esprit de famille avec Dieu. D'où vient, dans une famille, l'unité de sentiments, de mœurs, de manières d'agir ? De l'esprit de famille, de cet amour de la famille qui porte tous ses membres à s'aimer les uns les autres. C'est là le lien de la famille naturelle.

Dans la Communion, nous entrons dans l'amour, dans le Cœur de Notre-Seigneur : nous prenons l'esprit de son amour, son propre sens, son propre jugement. La première grâce de la Communion n'est-elle pas, en effet, une grâce de recueillement qui nous fait pénétrer en Jésus-Christ et communiquer avec lui d'une manière intime ? Celui qui ne communie pas, ne connaît par la foi que le vêtement, que l'extérieur de Notre-Seigneur. On ne connaît bien Jésus-Christ qu'en le prenant, comme on ne sent bien la douceur du miel qu'en le goûtant. Alors on peut dire avec un grand saint : Je connais davantage la vérité de JÉSUS-CHRIST, son existence, ses perfections, par une seule Communion, que par tous les raisonnements possibles. »

Sachez bien ceci : la vie est si courte, que si nous ne devons arriver à la connaissance de la vérité en général, et à celle de Dieu en particulier, que par les démonstrations de la raison, nous ne connaîtrions jamais que quelques vérités. Mais Dieu a voulu que nous connussions beaucoup par impression : il a mis en nous un instinct non raisonné qui nous fait distinguer le bien du mal, le vrai du faux ; il a mis en nous la sympathie et l'antipathie. Or, dans le travail de la connaissance de Notre-Seigneur, nous sentons d'abord sa bonté ; et de là, nous allons à ses autres qualités, plus par contemplation, par vue, par instinct, que par raisonnement.

Et c'est un défaut de beaucoup de personnes de vouloir toujours raisonner dans l'action de grâces, qui est l'oraison par excellence : en parlant trop, elles paralysent l'effet de leur Communion.

Écoutez donc un peu Notre-Seigneur après la Communion. Ce n'est pas le moment de chercher, mais de goûter. C'est le moment où Dieu s'enseigne par lui-même. Et erunt docibiles Dei-

Comment une mère enseigne-t-elle à son petit enfant l'amour et la bonté sans limites qu'elle de lui ? Elle se contente, par son dévouement, de lui montrer qu'elle l'aime. Ainsi fait Dieu dans la Communion. Rappelez-vous bien que celui qui ne communie pas ne connaîtra jamais le Cœur de Notre-Seigneur, ni l'étendue de son amour. Le cœur ne se fait connaître que par lui-même : il faut le sentir, sentir ses battements.

Quelquefois vous n'éprouvez aucun sentiment de joie spirituelle à la Communion. Attendez. Le Soleil se cache, mais il est en vous ; vous le sentirez quand il faudra, soyez-en sûr. — Que dis-je ? Vous le sentez déjà ! N'avez-vous pas la paix, un désir de glorifier Dieu davantage ? Et qu'est-ce, sinon le battement du Cœur de Notre-Seigneur en vous ?

Enfin, la manifestation de Notre-Seigneur dans la Communion laisse à l'âme le besoin de sa présence et de ses entretiens. L'âme qui a connu Notre-Seigneur, qui a joui de lui, ne se réjouit plus de rien ; et les créatures la laissent froide et indifférente, par la comparaison qu'elle en fait avec JÉSUS. Dieu a déposé en elle un besoin que personne, que rien de créé ne pourra satisfaire.

Elle éprouve, en outre, un désir continuel de Jésus et de sa gloire. Marcher toujours, sans s'arrêter pour jouir du repos ici-bas, telle est sa devise. Elle ne soupire qu'après Jésus, qui la mène de clarté en clarté. JÉSUS est inépuisable, et celui qui le mange ne saurait être rassasié ni l'épuiser il veut pénétrer toujours plus avant dans les abîmes de son amour.

A donc jouir souvent de Notre-Seigneur dans la Communion, si vous voulez le comprendre véritablement !

Craignez l'abus, dira-t-on. — Est-ce que les élus abusent, en jouissant de Dieu ? Non, non, ils ne jouissent jamais trop ! — Gustate ! Goûtez le Seigneur, et vous verrez ; après avoir communiqué, vous comprendrez !

Quel malheur que nous ne soyons pas cru ! On veut juger Dieu par la foi seulement. Mais goûtez donc, vous jugerez après ! Et si les incrédules voulaient se mettre dans la disposition de bien recevoir JÉSUS-CHRIST, ils comprendraient bien plus tôt et bien mieux que par toutes les paroles et tous les raisonnements. L'ignorant, du reste, qui communie bien, en sait plus que le savant plein d'érudition qui ne communie pas.

Je me résume, et je dis que le bonheur de l'intelligence se trouve au suprême degré dans la Communion, et qu'on est d'autant plus heureux spirituellement que l'on communie plus souvent. Dieu est le seul principe du bonheur ; le bonheur n'est qu'en lui, et il s'est réservé de le donner par lui-même. Et c'est fort heureux qu'il faille aller jusqu'à Dieu lui-même pour trouver le bonheur ! De cette façon nous ne nous livrons pas aux hommes, nous ne mettons pas en eux notre fin. Le prêtre même ne saurait vous donner le bonheur. Il vous fait participer aux fruits de la Rédemption, vous purifie de vos péchés, et vous donne la paix d'une conscience pure ; il ne saurait vous donner le bonheur et la joie.

Marie elle-même, qui est la Mère des miséricordes, vous ramènera dans la voie, apaisera la colère de son Fils irrité contre vous : Dieu seul vous donnera la joie et le bonheur. Les Anges l'ont dit aux bergers : Je vous annonce une grande joie : celui qui en est la cause et la source, le Sauveur-Dieu, vous est né.

Réjouissons-nous ! Ce Sauveur est encore sur l'autel pour verser dans nos cœurs, en y venant, autant de joie et de bonheur que nous en pourrions porter, en attendant les joies inénarrables qui ne finiront jamais dans la Patrie !

Chapitre 15 : La Communion et la loi d'amour

Je graverai ma loi au plus intime de leur cœur. JEREM., xxxi, 33.

Non seulement la Communion éclaire notre esprit par une grâce spéciale, et nous révèle par impression plutôt que par raisonnement tout ce qu'est Notre-Seigneur, elle est encore et surtout la révélation pour notre cœur de la loi d'amour.

L'Eucharistie est le Sacrement de l'amour par excellence. Les autres Sacrements sont bien des Preuves que Dieu nous aime : ce ne sont que des dons de Dieu. En l'Eucharistie, nous recevons l'Auteur de tout don : Dieu lui-même.

Aussi est-ce en la Communion surtout que nous apprenons à connaître la loi de l'amour qu'est venu révéler Notre-Seigneur ; là que nous recevons une grâce toute spéciale de l'amour ; là, enfin, que nous trouvons plus qu'ailleurs l'exercice, la vertu de l'amour.

I

Et d'abord, qu'est-ce que l'amour ? C'est le don. C'est pour cela que dans la très sainte Trinité le Saint-Esprit, qui procède comme amour, est proprement le Don.

A quoi reconnaît-on l'amour ? — A ce qu'il donne.

Or voyez ce que Notre-Seigneur nous donne en l'Eucharistie : toutes ses grâces et tous ses biens sont pour nous ; il se donne lui-même, la source de tout don. Dans la Communion nous participons aux mérites de toute sa vie : là nous sommes obligés de reconnaître l'amour de Dieu pour nous, parce que nous y recevons le don total et parfait.

Comment avez-vous commencé à aimer votre mère ? Il y avait en vous un germe, un instinct d'amour ; mais il dormait sans signe de vie. L'amour de votre mère l'a réveillé : elle vous a donné ses soins, ses souffrances : elle vous a nourri de sa substance : à ce don généreux vous avez reconnu son amour.

Eh bien ! Notre-Seigneur se donnant à vous tout entier, à vous en particulier, vous prouve invinciblement qu'il vous aime personnellement d'une manière infinie. Car il est dans l'Eucharistie pour vous et tout entier pour vous. Les autres en jouissent aussi, c'est vrai ; mais comme ils profitent du soleil sans vous empêcher de jouir de ses rayons autant que vous pouvez le désirer.

Ah ! Que voilà bien cette loi d'amour gravée dans nos cœurs par Dieu lui-même dans la Communion ! Dieu avait dit autrefois : « Je n'écrirai plus ma loi sur des tables de pierre, mais dans vos cœurs, avec des caractères de feu. » Ah ! Celui qui ne connaît pas l'Eucharistie ne connaît pas l'amour de Dieu ! Tout au plus en sait-il quelques effets, comme le mendiant reconnaît la liberté du riche aux quelques pièces de monnaie qu'il en reçoit. Mais dans la Communion le chrétien se voit aimé par tout ce que Dieu a de puissance d'aimer, par tout lui-même. Si donc vous voulez vraiment connaître l'amour de Dieu pour vous, recevez l'Eucharistie, et puis regardez en vous : vous n'avez pas besoin de chercher ailleurs d'autres témoignages.

II

La Communion nous donne la grâce de l'amour.

Pour aimer Notre-Seigneur d'un amour d'amitié, il faut une grâce spéciale : JÉSUS, en venant en nous, apporte cette grâce en même temps qu'il en met l'objet en notre âme, c'est-à-dire lui-même. Notre-Seigneur ne demande pas avant la Cène à ses disciples d'aimer comme il les avait aimés ; il ne leur dit pas encore : « Demeurez dans mon amour. » C'était trop fort pour eux ; ils n'auraient pas compris. Mais après la Cène il ne dit plus seulement : « Aimez Dieu, aimez votre prochain : » mais : « Aimez-moi d'un amour de frère, de familiarité ; d'un amour qui soit votre vie et la loi de votre vie. » Non jam dicam vos servos, sed amicos meos.

Non, si vous ne communiez pas, vous ne pourrez aimer Notre-Seigneur comme votre créateur, votre rédempteur, votre rémunérateur : vous ne verrez jamais en JÉSUS votre ami ! L'amitié est basée sur l'union, sur une certaine égalité : ces deux choses ne se trouvent avec Dieu que dans l'Eucharistie. Qui donc oserait s'appeler l'ami de Dieu et se croire digne de son affection particulière ? Le domestique qui traiterait son maître en ami l'insulterait : il faut que son maître lui en donne le droit en l'appelant le premier de ce nom. Mais quand Dieu lui-même est venu s'asseoir à notre foyer ; quand il est venu nouer avec nous société de vie, de biens, de mérites ; quand il a ainsi fait les avances, je ne suis plus trop osé, et je l'appelle avec raison mon ami. Aussi après la Cène Notre-Seigneur le dit à ses Apôtres : « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs. — Comment donc les appellerez-vous, Seigneur ? Gloire de Dieu, Force de Dieu, Médecine de Dieu, comme les Archanges ? — Non, plus que tout cela : je vous appellerai mes amis. Vous êtes mes amis, parce que tout ce que j'ai reçu de mon Père je vous l'ai donné ; vous êtes mes amis, parce que je vous ai confié mon secret royal.

Il fera plus encore : il apparaîtra à Madeleine, et lui dira : Va annoncer à mes frères ce que tu as vu. » Quoi ! À ses frères ? Se peut-il quelque chose de plus ? Et les Apôtres n'avaient communiqué qu'une fois ! Qu'en sera-t-il de ceux qui, comme nous, l'ont reçu si souvent ?

Qui craindra maintenant d'aimer Notre-Seigneur de l'affection la plus tendre ? Que vous trembliez avant la Communion, en pensant à ce que vous êtes et à Celui que vous allez recevoir, c'est bien ; vous avez alors besoin de sa miséricorde.

Mais, après, réjouissez-vous ! Il n'y a plus de place pour la crainte : l'humilité doit même céder à la joie. Voyez Zachée, quelle joie il témoigne quand Notre-Seigneur accepte son hospitalité ! — Mais voyez aussi comme cette réception l'embrase : il est prêt à tout sacrifier, à réparer dix fois tous ses torts.

Plus vous communiez, plus votre amour s'enflammera, plus vous aurez le cœur large, plus votre affection deviendra tendre et brûlante parce que son foyer sera plus intense. JÉSUS dépose en nous sa grâce d'amour : il vient lui-même allumer en nos cœurs le foyer de l'incendie, il l'entretient par ses fréquentes visites, il fait l'expansion de cette flamme dévorante ; c'est vraiment le charbon ardent qui nous embrase : carbo qui nos inflammat. Et ce feu ne s'éteindra pas si nous le voulons ; car son foyer ce n'est pas nous qui l'entretiens, c'est Jésus-Christ lui-même qui lui donne Sa force et son action : ne l'étouffez pas volontairement par le péché, il brûlera sans s'éteindre jamais.

Pauvres chrétiens qui communiez une fois par an, qu'attendez-vous de là ? Mettez donc plus souvent votre petite flamme en contact avec cette fournaise ; faites-le tous les jours s'il le faut. Croyez-vous pouvoir brûler si vous n'entretenez votre foyer ?

La Communion nous fait exercer la vertu de l'amour. — L'amour vrai et parfait n'a son plein exercice que dans la Communion. Le feu qui n'a pas d'expansion s'éteint. Or Notre-Seigneur voulant être aimé de nous, et voyant combien nous sommes incapables de le faire, met en nous son propre amour, vient aimer en nous. Alors nous travaillons sur un objet divin. — Il n'y a pas de passage, pas de transition. — Nous sommes immédiatement dans la grâce et dans l'objet de l'amour. C'est pourquoi nos mouvements d'amour pendant l'action de grâces sont meilleurs ou plus ardents : nous sommes plus près de celui qui les forme. Épanchez-vous alors en Notre-Seigneur, aimez-le tendrement.

Ne cherchez pas tant les actes de telle ou telle vertu. Faites croître Notre-Seigneur en vous, dilatez-vous, faites société avec lui ; qu'il soit votre fonds de négoce spirituel ; vos gains doubleront, parce que votre fonds aura doublé. En travaillant avec et sur Notre-Seigneur, vous ferez un bénéfice bien plus avantageux qu'en travaillant uniquement à augmenter vos vertus par des actes multipliés.

Recevez Notre-Seigneur et gardez-le le plus longtemps possible, en lui faisant une large place en vous. Dilater Notre-Seigneur en soi, voilà le plus parfait exercice de l'amour ; sans doute l'amour pénitent et souffrant est bon et méritoire, mais il rétrécit le cœur et l'accable sous la pensée des sacrifices à supporter sans cesse. Ici, au contraire, le cœur se dilate dans l'expansion la plus franche et la plus entière : il s'épanouit.

Celui qui ne communie pas ne comprend pas ce langage : qu'il se jette un peu dans ce feu divin, et il le comprendra.

Non, il ne suffit pas de croire à l'Eucharistie ; il faut encore agir d'après les lois qu'elle impose. Or elle est par-dessus tout le Sacrement d'amour. La volonté de Notre-Seigneur est que nous participions à cet amour, et que nous nous en inspirions. Venez donc à JÉSUS par affection. Humilions-nous, c'est vrai ; mais que l'amour, le désir au moins d'aimer véritablement nous domine. Désirons-nous épancher en son Cœur, témoignons-lui tendresse et notre affection : nous saurons alors tout ce qu'il y a d'amour dans l'adorable Eucharistie

1. Saint Jean Chrysostome.

Chapitre 16 : Le Sacrement de la bonté de Dieu

Je les attirerai à moi par les liens de l'amour...Os., xi, 4.

Il est certain que l'Eucharistie fait ressentir à l'âme qui la reçoit dignement un bonheur, des douceurs qui ne se rencontrent que dans la réception de ce divin Sacrement. Pourquoi Dieu tient-il tant à nous communiquer sa suavité ? C'est parce qu'une seule chose peut nous attacher à lui : sa bonté. Il n'y a pas de sympathie entre ceux qui ne sont pas égaux : les puissants sont entourés d'envieux, et les rois n'ont pas d'amis, s'ils ne s'abaissent pour les chercher. Nous tremblons devant la puissance de Dieu. Sa sainteté non plus ne nous attache pas à lui. Mais nous aimons Dieu à cause de sa bonté : nous savons qu'il veut nous sauver, qu'il descend jusqu'à notre bassesse ; et les mystères de la vie de Notre-Seigneur qui excitent le plus notre amour sont ceux où il nous montre une bonté plus tendre, plus expansive. La bonté seule de Dieu peut nous attacher à lui d'une manière persévérante. Quand est-ce que nous voyons Notre-Seigneur adoré sur la terre avec le plus d'amour ?

Les Mages l'adorent dans sa crèche, parce qu'il y est tout aimable. L'aveugle-né veut suivre Jésus, touché qu'il est de tout l'amour qu'il lui a témoigné. Madeleine se voit pardonner ses péchés, et son cœur s'embrase d'un feu qui ne s'éteindra plus : Notre-Seigneur lui avait montré tant de bonté !... Oui, c'est certain, on ne s'attache qu'à la bonté. Aussi l'Église, qui a si bien le sentiment des choses divines, dit-elle dans une de ses prières : Deus cujus natura bonitas... O Dieu, dont la nature est bonté... Quoi ! Tous les autres attributs de Dieu ne sont-ils pas également de son essence ? Il est tout entier en tous, et tous sont égaux, sans doute ; mais ici-bas et pour nous autres hommes, la nature de Dieu c'est d'être bon « Deus cujus natura bonitas...

II

Cela posé, nous devons aimer davantage Notre-Seigneur, là où il nous témoignera plus de bonté. Or n'est-ce pas au Saint-Sacrement, dans la Communion, que la bonté de Notre-Seigneur se manifeste de la manière la plus éclatante ? Le concile de Trente dit que dans ce Sacrement Dieu a répandu avec profusion les richesses de son amour : Divitias amoris sui velut effudit. C'est le terme de son amour. Dieu ne peut pas faire plus que de se donner à nous. Par la Communion, nous recevons Jésus-Christ comme Dieu et comme homme, avec les mérites de sa vie mortelle et de tous ses états, la rédemption et tous ses fruits, le gage même de la gloire future. Nous recevons la plus grande somme de bonheur que Dieu puisse donner ici-bas.

Et nous sentons ce bonheur : il est nécessaire que nous le goûtions ; sans la suavité de l'union avec Dieu, l'état de grâce ordinairement parlant, est très difficile à conserver.

La pénitence crée en nous l'état de grâce : elle nous guérit ; mais elle est un remède violent, une victoire chèrement payée ; elle nous laisse la lassitude de la lutte. Et ce sacrement qui nous rend la vie ne suffira pas à l'entretenir longtemps en nous ; si nous en restons là, nous ne sommes que des convalescents.

Que faut-il pour nous rendre la plénitude de la vie, pour faire de nous des hommes ? La Communion, qui est un baume, une douce et bienfaisante chaleur, le lait de Notre-Seigneur, comme dit le Prophète : Ad ubera portabimini. L'Eucharistie, après la pénitence, nous rend pleinement la Paix. C'est de la bouche même de Notre-Seigneur que nous avons besoin d'entendre cette parole d'encouragement : Allez en paix, et ne péchez plus ; parole qui s'échappe de son Cœur, qui tombe sur le nôtre encore ulcéré et endolori, comme une rosée céleste.

La Communion produit la constance persévérante. Rien n'est décourageant comme une longue route à parcourir, et c'est la tentation ordinaire des commençants : Je ne pourrai jamais persévérer si longtemps. Si vous voulez persévérer, recevez Notre-Seigneur !

Celui qui communie peut se conserver en état de grâce pour le ciel ; mais que le ciel est loin ! Quelle foi il faut avoir pour le regarder toujours fixement de si loin ; la vie de foi n'est alors qu'un sacrifice continu, un combat sans trêve, sans rafraîchissement : il n'y a pas là une force actuelle, encourageante ; on est alors semblable à un voyageur éloigné de son pays : la longueur de la route le fatigue et le porte au découragement. En ne communiant que rarement, il est difficile de conserver longtemps son état de grâce ; si on le conserve, il n'est pas bien pur ni bien beau : la poussière du chemin s'y est attachée et en ternit l'éclat. C'est l'expérience qui l'enseigne.

Que si l'on communie, oh ! Que l'état de grâce est bien plus facile à garder dans sa pureté ; ce n'est plus pour une fin éloignée qu'on le conserve soigneusement, mais pour demain, pour aujourd'hui. On sait que c'est la toilette d'honneur, le droit d'entrée au banquet ; alors on évite le péché par amour pour ne pas être privé de la sainte Communion : et la Communion devient par là un rempart assuré contre le péché ; par là nous pouvons facilement l'éviter jusqu'à la mort. --- Te parle du péché volontaire.

Comment une âme qui communie chaque jour, et qui tient à sa Communion, pourrait-elle consentir à la tentation ? Elle sait que ce péché la priverait ce qu'elle désire tant ; la Communion à. faire lui apparaît, la soutient, l'encourage et l'empêche de tomber. J'avoue ne pas comprendre l'état de grâce sans la Communion fréquente.

C'est, du reste, l'esprit de l'Église : elle nous encourage à la Communion quotidienne par la voix du Concile de Trente. Quelques-uns prétendent qu'il faut user en cela de beaucoup de prudence ; que sans doute en théorie l'Église a raison, mais qu'en pratique il faut fort peu user de ce conseil. Il suffit, disent-ils, pour les fidèles en général, de communier aux grandes fêtes. » Mais, leur répondrons-nous, l'Eucharistie, prise à. de tels intervalles, n'est qu'une nourriture extraordinaire ; où donc est la nourriture ordinaire, le pain de chaque jour dont j'ai besoin pour me soutenir ? Comment entretenir en moi l'amour de Dieu, qui fait la vie et le mérite des vertus chrétiennes ?

Hélas ! On demande quelquefois comment l'Europe a perdu la foi. Eh ! C'est en ne communiant plus ou presque plus ! Le jansénisme a écarté les fidèles de la table sainte : ils ont perdu le sens de JÉSUS-CHRIST, le sens de la foi et de l'amour ; ils sont engourdis et paralysés ; ils tombent d'inanition. Comment les ramener ? Rendez-leur le pain substantiel que leur présente l'Église ; ranimez-les au foyer eucharistique ; mettez-les sous l'influence de ce soleil vivificateur. Ah ! Pour ramener la foi chez les peuples, on fait beaucoup de livres et de raisonnements ! La foi ne se raisonne pas tant : la foi, c'est la grâce ; allez la chercher dans sa source, à la Table sainte !

La Communion rend donc l'état de grâce aimable et assure sa persévérance, parce que JÉSUS- CHRIST en devient la fin prochaine et directe. Elle rend les vertus constantes et faciles à pratiquer, parce qu'elle alimente en nous l'amour de Dieu ; elle les rend douces et aimables en leur donnant un but vivant et animé. Nous ne saurions trop encourager à la fréquente Communion. Ce n'est pas un abus. Est-ce que l'enfant qui visite son père, l'entoure constamment, abuse de lui ? Il en est de, même du fidèle à l'égard de Notre-Seigneur.

Préparons-nous, par la Communion, au paradis. Là, on reçoit perpétuellement Notre-Seigneur, on vit de sa connaissance et de son amour. Communions bien ici-bas, afin d'être prêts à bien faire au ciel : la Communion reçue souvent, et avec les dispositions requises est le gage assuré du salut éternel.

Chapitre 17 : Le Sacrement de vie

Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son Sang, vous n'aurez point la vie en vous. Jean., VI, 54.

L'Incarnation est une seconde création, au sentiment de tous les Pères : en JÉSUS-CHRIST, nous avons été créés de nouveau, réhabilités ; nous avons retrouvé notre vie, notre dignité : *Recreati in Christo Jesu*.

Ce que l'on a dit de l'Incarnation on peut le dire de l'Eucharistie, qui n'en est que l'extension. — Voyons comment en l'Eucharistie nous retrouvons la vie, la vie divine que le péché originel avait détruite dans l'humanité.

I

JÉSUS-CHRIST a dit : « Celui qui me mange aura la vie ; et si vous ne mangez la Chair du Fils de l'homme, et ne buvez son Sang, vous n'aurez point la vie en vous. » Mais le baptême, qui nous fait enfants de Dieu, ne nous donne-t-il pas la vie divine ? La pénitence ne nous la rend-elle pas quand nous avons eu le malheur de la perdre par le péché. Que veut dire alors cette parole de Notre-Seigneur, qu'il appuie d'un serment ? Il semble qu'il y a une contradiction dans la doctrine catholique. Il n'en est rien cependant. L'Eucharistie est le Sacrement de la vie, parce qu'elle nous donne la perfection de la vie, parce qu'elle nous donne la vie dans son développement. L'enfant d'un jour a la vie sans doute ; l'infirme qui relève de maladie a la vie aussi ! Laissez le premier tout seul et sans soin ; ne donnez pas au malade les remèdes et les aliments fortifiants de la convalescence : ils ne tarderont pas, l'un à perdre la vie où il entre à peine, l'autre à retomber plus profondément. Le baptême et la pénitence, qui nous donnent la vie, ne suffisent pas à l'entretenir ; aussi quand Notre-Seigneur ressuscite la fille de Jaïre, il ordonne qu'on la fasse manger : la vie et l'alimentation qui la soutient ne se peuvent point séparer ; il faut communier, sous peine d'aller toujours en défailant ; et comment le chrétien pourra-t-il mener la vie des anges ? Peut sans doute mériter et travailler pour le ciel dès que l'on est en état de grâce ; pour le faire longtemps, il faut prendre cette nourriture des forts. Nul autre moyen ne nous donnera des forces suffisantes pour soutenir le rude combat de chaque jour.

La prière, toute bonne et nécessaire qu'elle est, vous fatiguera, et vous finirez par la laisser, si la communion ne la soutient pas.

Pour vivre de pénitence, pour avancer dans ce sentier étroit et crucifiant de la mort à nous-mêmes, il faut que nous obéissions à un mouvement divin qui n'est autre que la présence de JÉSUS-CHRIST souvent renouvelée dans notre cœur. L'exemple des anachorètes, qui vivaient au fond des déserts, paraît contredire cette assertion ; mais, qu'on le sache, les anachorètes venaient au monastère communier tous les dimanches. Et ils en avaient plus besoin que d'autres pour avancer dans leur saint état. Car je pose en principe que plus on veut mener une vie sainte, plus on veut être pur, plus grand est le besoin, plus impérieuse la nécessité de communier souvent. Cette vie demande plus de sacrifices, il nous faut plus de forces. Vous avez beaucoup à travailler, mangez beaucoup. Ne regardez la Communion que comme le moyen de vous soutenir, de vous fortifier. Elle n'est pas un acte de haute et difficile vertu ; elle ne vous est pas non plus proposée pour récompenser vos vertus : vous devez communier, non parce que vous êtes saint, mais pour le devenir. Voilà le principe. Communiez, parce que vous êtes faibles et accablés des travaux de la vie chrétienne ; JÉSUS-CHRIST vous appelle ainsi à la Communion ; « Venez à moi, vous tous qui êtes accablés de fatigue, et je vous soulagerai. » Et si la Communion quelquefois ne nous repose pas, ne nous refait pas, c'est que nous en faisons un acte de vertu difficile, que nous nous y efforçons par mille actes fatigants, que nous y travaillons, en un mot, au lieu de nous y nourrir et de nous y reposer. Recevez Notre-Seigneur : reposez-vous. Pourquoi toute cette agitation ? On ne va pas à un banquet pour y faire des affaires : goûtez donc cette nourriture céleste, et puisque vous mangez le pain des Anges, demeurez un peu dans la contemplation comme les Anges. Vous ne prenez pas le temps de goûter Notre-Seigneur, et vous vous retirez inquiets de n'avoir rien senti ! Imités en votre âme les chartreux, qui se couchent au pied de l'autel pendant le temps de l'action de grâces. De bonnes âmes disent : Je ne profite pas de mes Communions, car je n'y ressens rien. C'est mal raisonner. Vous profitez, puisque vous vivez.

Le signe d'une bonne Communion n'est pas nécessairement de faire des actes héroïques de vertu, ni des sacrifices qui coûtent extrêmement. L'Eucharistie est force ou douceur. Elle est ainsi figurée dans tout l'Ancien Testament : ici c'est un pain contenant toute suavité ; là c'est un pain mystérieux offert à Dieu découragé, qui lui donne la force de continuer sa route ; ailleurs, c'est la nuée du désert rafraîchissante pendant le jour, lumineuse et réchauffante pendant la nuit. Telle est l'Eucharistie. Si VOUS manquez de forces, elle vous en donne ; si vous êtes fatigué, elle vous repose : elle est essentiellement un secours proportionné aux besoins de chacun.

La conclusion de tout ce que nous venons de dire est celle-ci : Si vous voulez être fort, avoir en vous l'abondance de la vie, et vous en avez besoin, communiez. « Celui qui croit en moi sera sauvé, » a dit le Seigneur ; mais en parlant de l'Eucharistie, il dit : « Celui qui me mange aura la vie. » — L'abondance de la vie : ce n'est pas un filet de vie, mais la source, le fleuve, l'océan de la vie ; une vie qui s'alimente par elle-même, et qui dure toujours, pourvu qu'on veuille bien la prendre ; c'est la vie de JÉSUS-CHRIST lui-même, vie d'amour, qui dure tant qu'on aime ; et celui qui vit d'action de grâces a la vraie vie de JÉSUS en lui. — Matériellement Notre-Seigneur demeure peu de temps en nos cœurs après la Communion ; mais les effets de la Communion se prolongent, son esprit reste en nous : les saintes espèces sont comme l'enveloppe d'un remède qui se brise et disparaît, mais pour que le remède produise dans l'organisme ses salutaires effets.

Je ne comprends pas qu'on puisse se conserver pour dans le monde sans communier: aussi n'avance-t-on guère. Il y a des personnes de piété qui disent : Je n'ai pas besoin de communier souvent ; je me sens tranquille. — Vous l'êtes trop ; ce calme plat présage des tempêtes ! Oh ! N'admirez pas vos petites vertus ; ne croyez pas à votre Paix ; ne vous reposez pas tant sur vous-même ; visez à avancer, et pour cela communiquez souvent. Il faut sans doute suivre en cela l'avis de votre confesseur mais vous pouvez lui exposer vos désirs et vos besoins. Il jugera dans sa sagesse.

Mais, hélas ! Il en est qui ont la permission de communier et qui s'en dispensent sous prétexte de fatigue, de malaise, d'indévation. C'est un artifice du démon, et si vous cédez une fois, il vous obsédera des mêmes prétextes chaque jour.

Agir ainsi, c'est commettre une impolitesse à l'égard de Notre-Seigneur, lui faire injure, une grossièreté. La permission de votre directeur est l'invitation de Notre-Seigneur : vous osez refuser son invitation ! Mais cette Communion sera négligée, il vous en sera demandé compte, comme du talent enfoui par le mauvais serviteur de l'Évangile !

Allons, venez vous fortifier souvent à la Table sainte, où vous trouverez une vie forte et agissante : que cette vie grandisse en vous jusqu'à ce que Dieu la change en une vie de bonheur éternel !

Chapitre 18 : La réhabilitation par la Communion

O Dieu plus admirable encore dans la restauration de la nature humaine que dans sa création !
(Missel romain)

Jésus a établi l'Eucharistie pour réhabiliter l'homme : or l'homme a été dégradé, avili par le péché originel : il a oublié son origine céleste ; il a perdu sa dignité de roi de la création ; il est devenu semblable aux bêtes qu'il devait gouverner ; il a été jeté au milieu d'elles : elles le fuiront si elles sont faibles, ou l'attaqueront si elles en ont la force ; le péché aura fait de leur maître leur plus mortel ennemi. Il restera leur roi par sa nature ; mais un roi détrôné.

Privé de son domaine, l'homme se dégradera encore plus honteusement par le péché de sa volonté : il descendra au niveau de la brute ; et les idolâtres se sentaient si voisins de la bête Par le péché, qu'ils en avaient fait leur dieu et se prosternaient devant de vils animaux. L'homme se croyait tellement avili, qu'il avait un secret besoin d'adorer des êtres qui ne lui fissent pas honte ; quant à son Créateur, il le fuyait et n'osait soutenir son regard. Mais voici la divine invention, et qu'elle est admirable ! Dieu ferait rougir l'homme, s'il l'appelait à lui dans son état misérable. Aussi il va s'appliquer à le réhabiliter, à le rendre respectable ; et comme le manger et le vêtir sont les deux choses qui rapprochent le plus les hommes entre eux, Dieu changera leur vêtement et leur nourriture ; il leur donnera un vêtement et un aliment divins : ce sera la réhabilitation.

Le baptême purifiera le fils d'Adam ; les vertus de JÉSUS-CHRIST l'embelliront ; l'Eucharistie le diviniserà. L'homme se sentira grandir entouré de tant d'honneurs. Et, en effet, JÉSUS-CHRIST revêt

le prêtre de son corps : De suo vestiens sacerdotes, a dit Tertullien ; le prêtre est un autre JÉSUS-CHRIST ; il se nourrit de lui ; sa volonté est celle de Notre-Seigneur : c'est Notre-Seigneur encore vivant. Et tous les fidèles qui communient participent à ce privilège ; et ce corps qui a communié, qui s'est uni à JÉSUS-CHRIST, est infiniment respectable : on serait tenté de se prosterner aux pieds du communiant et de l'adorer ! D'où vient que l'Église vénère si pieusement les reliques des saints, sinon de ce qu'ils reçurent JÉSUS-CHRIST, de ce que leurs membres ont été incorporés à JÉSUS-CHRIST, ont été ses propres membres ? Je vais plus loin, et je dis que par la Communion nous sommes élevés au-dessus des Anges, sinon en nature, du moins en honneur. Ne devenons-nous pas en le recevant les parents de JÉSUS-CHRIST, d'autres lui-même ? Les Anges ne sont que ses ministres, et quand nous avons communié, ah ! Avec quel respect ils nous entourent, et quels honneurs ils nous rendent ! Voilà comment la Communion nous rend plus grands que nous ne l'aurions été sans le péché originel. Innocent, l'homme eût été toujours à la suite de l'Ange ; régénéré, devenu consanguin de Jésus-Christ par l'Eucharistie, il peut occuper au ciel un trône plus élevé que les Esprits célestes. Et plus nous communions, plus notre gloire sera éclatante au ciel : chaque communion augmente l'éclat de notre couronne.

Mais, humainement parlant, pourquoi certaines personnes, un prêtre, par exemple, vous inspirent-elles à première vue une sorte de respect religieux ? Ah ! C'est Jésus-Christ que l'on reconnaît en elles, Jésus-Christ qui transpire du fond de leur cœur sur tout leur extérieur, comme la violette dont on respire le parfum avant qu'on l'ait vue. Bien plus, il me semble que si Notre-Seigneur ne comprimait pas sa gloire dans les communiants, ils brilleraient comme des soleils. Il la cache pour préserver leur humilité : il en perce encore assez. Le voisinage d'un saint tranquillise et fait du bien.

Eh bien, écoutez ceci : Toute âme a une mission de salut pour d'autres âmes sur cette terre, et pour la remplir il faut avoir une certaine autorité proportionnée au but à obtenir. Cette autorité morale ne se puise que dans la Communion : on ne résiste pas à quelqu'un qui a Jésus-Christ en lui qui vous le fait sentir dans son langage et dans ses actions ! Un prêtre qui ne dit que rarement la Messe a sa mission comme les autres prêtres : il n'aura jamais l'autorité de sa mission ; l'ascendant sur les cœurs qui les entraîne et les convertit ne vient que de Dieu. On obéit aux saints sans difficulté, parce qu'ils sont une image plus achevée de Jésus-Christ ; les animaux eux-mêmes leur obéissent, et si les saints convertissaient des royaumes et des mondes, ce n'était pas par leurs propres forces, mais par Notre-Seigneur qu'ils avaient reçu, et qui s'échappait de leur cœur en flammes ardentes. Ah ! C'est que les saints savaient recevoir Jésus, et le garder et le faire servir à la gloire de son Père !

Certes, voilà bien l'homme réhabilité dans sa dignité par la Communion. Oh ! oui, heureuse faute, o felix culpa ! Dégradés que vous êtes, et vêtus de peaux de bêtes en punition de votre orgueil, revêtez-vous donc de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Dans les sociétés humaines, c'est le vêtement qui commande le plus ou moins de respect : on porte à l'extérieur les insignes de sa dignité. Revêtez-vous donc de JÉSUS-CHRIST ; portant ce vêtement de gloire, vous serez honorables et honorés ; vous aurez de l'autorité autour de vous, une autorité honorée et aimée : c'est la seule qui puisse avoir une salutaire influence. Zachée, que l'on méprisait comme publicain, reçoit Jésus, et aussitôt Notre-Seigneur le proclame fils d'Abraham et fait taire ses calomnieux. Et vous, vous êtes ennoblis par la Communion, et vos maisons où vous portez Jésus-Christ sont dignes de respect et d'honneur.

Voilà la réhabilitation de notre dignité. Je sais bien que nous ne sommes pas replacés dans le paradis terrestre. Oh ! Ce paradis peut rester fermé. L'Eucharistie est le paradis, le jardin délicieux où Dieu

s'entretient avec l'âme fidèle : si on m'offrait le paradis terrestre en échange de ma condition actuelle, je refuserais ; oui, malgré mes misères, je refuserais pour garder l'Eucharistie. Eh ! Ces misères ne sont pas des péchés ! Et avec un pain si substantiel on les supporte facilement ; avec l'amour, il n'y a point de fatigue, ou, s'il y en a, on l'aime cette fatigue !

Mais vous surtout, femmes chrétiennes, remerciez Notre-Seigneur qui vous a tant ennoblies, alors que dans le paganisme vous n'étiez que des esclaves et des machines à l'usage de l'homme. Votre titre de noblesse est dans la Communion, que vous avez le même droit de recevoir que l'homme ; dans la Communion, qui honore vos corps et les unit au Verbe fait chair : votre honneur ne vient que de là, l'Eucharistie vous met à la suite de Marie. Vous avez de par Dieu le droit de vous asseoir à son banquet divin : malheureux vos époux s'ils vous empêchaient de jouir de cet honneur ! Le jour où vous ne communiez plus, vous retombez dans l'abjecte condition d'où la Communion vous avait tirées. Votre grandeur vient de là ; je n'en trouve point d'autre raison. Par le temps qui court, on invente je ne sais combien de couronnes de vertu et d'autres choses pour la femme ; on proclame ses droits on demande son émancipation. Ah ! Que votre couronne soit la gloire de recevoir JÉSUS-CHRIST que vos droits soient la liberté entière de vous en approcher toujours ; votre gloire est de vous unir à JÉSUS-CHRIST, splendeur du Père, en qui et par qui toute gloire véritable a son éclat : puissiez-vous la posséder dans sa plénitude au séjour éternel !

Chapitre 19 : La Communion, Sacrement de paix avec Dieu

O hommes craintifs, prenez confiance et chassez toute crainte. Is., xxxv, 4.

1

L'homme pécheur avait une peur instinctive de Dieu. A peine a-t-il cédé au démon, qu'il se cache et fuit le visage de son Créateur, il n'ose pas répondre à sa voix.

Ce sentiment de crainte, quand on a mal fait, nous est tellement naturel que l'enfant lui-même, malgré la tendresse de sa mère, hésite à s'approcher d'elle quand il lui a désobéi. Le criminel qui fuit la justice humaine est tellement possédé de ce sentiment, qu'il se manifeste sur son visage et suffit quelquefois à le convaincre.

Il en est de même et plus encore à l'égard de Dieu. Vous croyez que ce pécheur est endurci et ne demeure dans le péché que par orgueil ? Non, non ! Il a peur de Dieu, et plus le pécheur est coupable, plus grande est sa frayeur. Il pourra s'enfoncer dans le borbier de ses crimes, commettre excès sur excès ; cela prouve davantage sa peur. Qu'est-ce que le désespoir, sinon la persuasion fautive qu'on ne sera pas pardonné et qu'il faudra tomber entre les mains du terrible Juge ? Et ceux qui refusent de venir à l'église, ils ont peur de Notre-Seigneur ; s'ils y entrent forcés par quelque circonstance, ils y sont embarrassés et tremblants. Le pécheur a peur de lui-même ; il ne peut habiter avec son cœur et avec sa conscience : il se fait peur ! C'est pourquoi il s'étourdit, il se fuit.

L'Écriture sainte nous montre ce sentiment de crainte tellement dominant dans l'homme, que les plus saints tremblaient si Dieu se montrait à eux ou leur parlait dans la personne d'un Ange. La sainte Vierge elle-même, si pure pourtant, trembla devant l'Ange de Dieu : la crainte dominait l'humanité.

Dieu met quatre mille ans à préparer le rapprochement de l'homme, qui ne se consommera que par l'Eucharistie. L'Incarnation avance grandement cette œuvre d'appivoisement ; mais elle ne suffit pas. JÉSUS ne nous montre sa bonté que durant trente-trois ans ; et l'on peut dire que s'il nous eût privés de sa présence après ce peu de temps, nous serions aussi craintifs que les Juifs avant sa venue. L'Incarnation, œuvre de salut, monument magnifique de l'amour et de la puissance de Dieu, eût-elle suffi à établir entre le Créateur et la créature la confiance de l'amitié ? — Non. L'amitié demande des rapports personnels et constants. Notre-Seigneur institue donc l'Eucharistie. Par ce sacrement il est en notre pensée, en nous, avec nous, à côté de nous : il continue et perfectionne son œuvre de familiarisation. Il cache sa gloire, se montre dans l'incognito de l'amitié, absolument comme si un roi prenait le vêtement d'un pauvre, et, venant s'asseoir à sa table, lui disait : « Je suis de votre famille ; traitez-moi comme l'un des vôtres. » Mais, que dis-je ? C'est bien autre chose ! JÉSUS-CHRIST se fait pain : oh ! Qui aura peur d'un grain de froment, et Dieu pouvait-il trouver un meilleur moyen de voiler sa majesté ?

II

Voyez comme les rapports deviennent faciles et aimables. Parce que JÉSUS-CHRIST se cache en l'Eucharistie, vous pouvez vous approcher et entendre sa parole divine. Autrement un mot de sa bouche remuerait le monde de frayeur, comme au Sinaï ; une parole d'amour nous embraserait et nous consumerait ; une parole de menace nous anéantirait.

Quant à l'imitation de ses vertus, si JÉSUS ne les voilait dans l'Eucharistie, s'il ne les mettait, pour ainsi dire, à notre portée, nous désespérerions d'y arriver. Mais les cachant, ayant plutôt l'air d'un mort qui obéit d'une obéissance comme toute matérielle, il nous encourage à l'imiter : c'est ainsi que la mère bégaye et fait de petits pas pour apprendre à son enfant à parler et à marcher.

On peut définir l'Eucharistie : Jésus apprivoisant l'homme avec Dieu.

Mais les mystères de l'union intime que Jésus opère avec nous dans la Communion, comment les décrire ! L'amitié demande l'union ; sans union il n'y a pas de parfaite confiance. Jésus veut s'unir à chacun de nous personnellement. Moïse disait à Dieu dans ses saintes audaces : Montrez-moi votre face ! » Dieu refuse d'abord. Moïse insiste et conjure ; Dieu ne peut résister à tant de confiance. Mais, de peur que Moïse ne soit consumé de l'éclat de sa gloire, Dieu lui ordonne de se tenir éloigné et ne fait que passer devant lui. Moïse voit un rayon de la majesté divine, un seul rayon, et il en devient si brillant que tout le reste de sa vie il en porta la marque éblouissante sur le front.

Si Jésus nous montrait sa gloire dans l'Eucharistie, nous deviendrions comme Moïse ; mais où serait l'amitié, l'intimité ? Moïse ébloui n'avait guère envie de parler ni d'ouvrir son cœur ! Mais Jésus tient à notre amitié. Il veut que nous le traitions en ami. Il se revêt d'un corps supposé. Personne ne tremble ; on voit quelque chose que l'on est habitué à voir dès l'enfance, du pain : on a encore le courage de parler à cœur ouvert ; Notre-Seigneur nous surprend.

Zachée n'avait pas osé désirer parler à Notre-Seigneur : il voulait seulement le voir. Jésus le surprend et l'appelle par son nom. Zachée obéit et se sent tout changé par tant d'amour. IL pense plus qu'il n'a été qu'un misérable pécheur ; non, après un acte sincère d'humilité, il reçoit Jésus chez lui, et jouit sans crainte de sa douce présence.

Jésus nous envoyait un Ange pour nous annoncer et nous apporter la Communion, au lieu de nous surprendre comme il fait, nous tremblerions de frayeur longtemps à l'avance. Mais non, pour que nous puissions savourer notre bonheur dans la Communion, il faut que nous soyons surpris, et nous le sommes. Car nos yeux ne voient que de faibles apparences, une humble forme : là est la grâce des grâces ; sans cela nous serions trop troublés en communiant.

Il est bon d'être ému, mais non pas troublé, l'émotion nous fait penser davantage à celui que nous allons recevoir, et moins à nos misères.

Et quand Notre-Seigneur est en nous, que faire, sinon se réjouir ? Sa bonté nous préserve de l'éclat de la sainteté ; elle nous fait oublier sa puissance, sa gloire et sa grandeur.

Soyons donc heureux de cette admirable invention de Dieu pour nous. L'Eucharistie nous rend Dieu présent, la Communion nous fait entrer en familiarité.

Oh ! Oui, heureuse faute ! Dans l'état d'innocence, Dieu était Seigneur et Maître ; maintenant Il est notre ami, notre commensal, notre nourriture : Cibus et conviva!

Chapitre 20 : La Communion, source de confiance en Dieu

Ayez confiance, c'est moi. MARC, VI, 50.

La fin de l'Eucharistie est non seulement de rapprocher l'homme de Dieu en détruisant la crainte instinctive qui le dominait, mais de mettre la confiance en son cœur, ce qui est plus. On pourrait, à la rigueur, supporter la présence de Dieu ; mais venir lui parler, qui l'oserait, si Notre-Seigneur ne se voilait par bonté ? Il fait tous les frais, supprime toutes les inégalités. Déjà sur la terre les traits de l'humanité voilaient si bien l'éclat de la Divinité, que les pécheurs et les petits enfants ne craignaient pas de s'approcher de Jésus. On ne voyait en lui que bonté et miséricorde.

Mais aujourd'hui qu'il est glorieux et ressuscité, triomphant, qui osera parler à Notre-Seigneur ? Il a acquis le titre de Juge des vivants et des morts, et Comme tel il veut être craint et adoré. Il est toujours sans doute le bon Dieu, le Dieu des miséricordes ; mais son état est changé, et si nous n'avions pas l'Eucharistie, nous n'oserions par lui parler avec une simple confiance. Notre-Seigneur a établi son Sacrement, afin qu'on l'aime, qu'on le traite avec autant d'amour et de tendre affection que pendant sa vie mortelle. Nous autres prêtres, nous vous prêchons comme Jean-Baptiste le pardon et la miséricorde : nous sommes impuissants à vous donner l'amour de confiance, à établir entre Notre-Seigneur et vous les rapports de tendresse et de familiarité qu'il désire.

Sur terre, on reconnaissait la bonté de Notre-Seigneur à son attitude : tout en lui respirait la douceur, tout attirait. Il est voilé maintenant ; mais ces mêmes traits transpirent à travers le nuage qui le cache. Ce nuage ne nous le dérobe pas tellement, que quand nous nous le représentons ce ne soit toujours sous les traits de sa douceur et de sa tendresse. Il s'est ainsi peint dans les âmes sous les couleurs du plus tendre amour. En voyant les saintes espèces, on se rappelle aussitôt tout ce que fut Jésus et tout ce qu'il est : amour, bonté, miséricorde et tendresse. Ecce Agnus Dei.

II

La familiarité doit se manifester surtout dans les doux secrets et entretiens. Il y a de ces paroles qui électrisent, qui vous font subir un charme irrésistible. En entendant Notre-Seigneur, les, foules disaient : « Mais jamais personne n'a parlé comme cet homme ! » Les pécheurs étaient touchés de la douceur de cette parole : on ne résistait pas à sa bonté. Ici la parole de Jésus est intérieure. Quelle est cette parole, ce langage d'amitié ? Vous l'avez sans doute entendu quelquefois. Il est doux de sa nature ; quelquefois aussi, mais rarement, sévère... On ne lui résiste pas... N'avez-vous jamais été recueilli aux pieds de

Notre-Seigneur ? Ne vous a-t-il jamais dit, lorsque votre repentir était sincère : « Allons, je vous pardonne ; soyez sans crainte. » Et de douces larmes n'ont-elles pas répondu à cette parole ? Oh ! La voix intérieure est plus pénétrante que le son matériel : l'ouïe de l'âme est plus fine que celle du corps. Rien n'est plus vrai ; dans la sainte Trinité il y a une parole, type de toute parole : elle n'est qu'intérieure et elle est cependant vraie ; elle est le Verbe lui-même. Mais le simple souvenir de la parole d'un père, d'une mère qui ne sont plus ne nous émeut-il pas, ne nous les fait-il pas revivre ? Il y a donc une parole intérieure, spirituelle. Bien plus la vraie parole, celle qui touche, est intérieure, à la parole extérieure ne suffit pas à émouvoir.

La parole de Jésus en l'Eucharistie est intime ; elle pénètre jusqu'au plus profond de l'âme. Quand une pauvre âme sans vertus, sans mérites acquis, mais qui le sait et le confesse ingénument, approche de Notre-Seigneur et lui parle avec la simplicité, l'abandon d'un enfant pour sa mère, qu'est-ce qui l'attire, sinon la douceur de l'intimité ? Oserait-elle parler ainsi à cœur ouvert devant des témoins ? — Non. Elle a entendu Jésus lui dire : « Venez à moi, vous qui êtes accablée et je vous soulagerai ; » et elle est venue. Dans le secret, elle parle à cœur ouvert : elle se laisse aller avec un touchant abandon.

C'est cette douce et intime invitation qui nous appelle à la Communion ; sans elle, jamais nous n'oserions venir à la Table sainte. Car la grâce de préparation à la Communion est une grâce de confiance, et non pas une grâce d'examen ; ce n'est pas même une grâce de prière. Ces choses sont bonnes, sans doute ; mais la vraie préparation est d'avoir confiance en cette parole : « Venez, je suis le Dieu de votre cœur, ne craignez point. » Et cette préparation honore Dieu bien plus que si vous vous jetiez par terre de désespoir.

Je vous entends peut-être dire : Mais quand je communie, je suis aride et sans dévotion, je ne produis rien. C'est que vous ne vous mettez pas dans la parole intime de Notre-Seigneur, vous ne vous mettez pas par terre à ses pieds avec l'abandon de Madeleine, qui fondait en larmes de bonheur, même quand Jésus ne lui disait rien. Entrez donc dans sa parole intime, qui n'est que la

manifestation de sa douceur. On ne mange pas en travaillant ; le Pain céleste que vous allez recevoir n'est aussi que le Verbe, la parole de vie. Il faut l'écouter en paix et en repos.

III

L'action de grâces doit être encore plus recueillie que la préparation. Si vous vous mettez tout de suite à produire actes sur actes, vous agissez en enfant. Que dans la suite de l'action de grâces, si vous n'êtes pas recueilli, vous preniez une méthode, un moyen de vous entretenir dans la dévotion, rien de mieux. Mais attendez un peu. Vous avez en vous un ami : la simple convenance veut que vous l'écoutez. Malheureusement c'est ce qu'on ne veut pas faire. C'est mal entrer dans la pensée de Notre-Seigneur. On se représente Notre-Seigneur venant à nous pour nous reprocher nos défauts. Non, il n'en est pas ainsi. Un ami ne vient pas pour nous faire des reproches, et surtout ne commence pas par là. Notre-Seigneur, rappelez-vous-le bien, ne fait jamais de reproches au premier moment de la Communion. C'est le démon qui nous trouble pour nous empêcher de représenter Jésus comme un maître impérieux, un juge sévère, et par là. Il nous effraie: on se sent presque poussé à quitter l'action de grâces pour fuir ce regard vengeur. OH! Ce n'est pas là le caractère de Notre Seigneur.

Les âmes paresseuses se jettent tout de suite dans ces pensées: Je suis pauvre, si pécheresse... Attendez donc que votre cœur se dilate, puis un regard sur vous suffira à vous humilier bien plus efficacement que tous ces efforts. Est-ce que le riche bienfaisant, qui visite le misérable sur son grabat, étale en entrant ses titres de richesse et de noblesse, en les comparant au misérable état de son protégé ? — Non, certes ; il vaudrait mieux ne pas venir que de l'humilier ainsi. Il l'encourage au contraire, le console, se met aussi bas que possible pour établir avec lui la sympathie.

Or si vous ne goûtez pas les consolations de Jésus quand il vient vous visiter, c'est que vous n'en prenez pas le temps ; déliez-vous, ouvrez votre cœur : Jésus ne peut tout faire.

Le Seigneur, dans la sainte Écriture, appelle Samuel au milieu de la nuit pour lui faire une révélation. Samuel ne connaît pas sa voix : il ne l'a encore jamais entendue. Il se rendort deux fois, jusqu'à ce que le grand prêtre, lui ayant donné la clef des communications surnaturelles, qui consiste à prier Dieu de parler et à l'écouter, il dise au Seigneur, oui l'appelle de nouveau : Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute. » Le Seigneur alors lui livre les secrets de l'avenir.

Voilà ce que nous devons faire. — Notre-Seigneur vient à nous ; mais il faut entrer en relation avec lui, et selon le caractère de la grâce du moment, qui est la familiarité de l'amitié. Oui, sans doute, toutes les pensées de vertu, toutes les pensées divines sont en Notre-Seigneur ; mais comme l'Eucharistie est le plus haut terme, l'épuisement de l'amour de Dieu, son caractère dans la Communion est douceur et bonté, bonté non pas semblable à celle du ciel, pas même pareille à celle qu'il montrait pendant sa vie, mais bonté propre à son état sacramentel, qui est l'intimité, la familiarité du tête-à-tête.

Voilà le vrai moyen d'entrer en relation avec Notre-Seigneur. Comment osez-vous venir communier, sinon parce que vous avez entendu une douce voix qui vous a dit au singulier, avec une bonté qui vous absorbait et vous empêchait de penser à toute autre chose qu'à elle : Viens » ? Aussi, à peine

Notre-Seigneur est-il en vous, que vous vous écriez ravi d'admiration : Seigneur, que vous êtes bon ! O quam suavis es Spiritus tuus, Domine ! » Et c'est le sentiment unanime chez tous ceux qui communient ; c'est instinctif : c'est la preuve que la bonté, la douceur de l'Eucharistie sont les deux moyens divins par lesquels Dieu se rattache l'homme déchu, et se l'unit d'un lien d'amitié et de confiance intimes.

Chapitre 21 : La Communion, remède à notre tristesse

Moi, si heureux dans mon royaume, je meurs de tristesse dans une terre étrangère. I MACH., VI, 11 et 13

I

Nous sommes travaillés par une grande tristesse, qui demeure attachée au fond de notre cœur sans que nous puissions la chasser. Il n'y a pas de joie pour nous sur la terre, de joie qui dure un peu et qui ne finisse pas par les larmes : il n'y en a pas et il ne peut y en avoir. Nous sommes chassés de chez nous, et de la maison de notre Père. Cette tristesse fait partie intégrante du patrimoine laissé par Adam pécheur à sa postérité malheureuse.

Nous sentons surtout cette tristesse quand nous sommes seuls avec nous-mêmes. Elle est quelquefois effrayante, cette tristesse ! Elle est en nous ; on ne sait d'où elle vient. Les gens sans foi se découragent, se désespèrent et préfèrent la mort à une pareille vie. C'est un crime horrible et le gage de la réprobation.

Pour nous, chrétiens quel remède trouverons-nous à cette tristesse native ? La pratique de la vertu, de la perfection chrétienne ? Cela ne suffit pas. Les épreuves, les tentations tristesse feront encore souvent triompher la tristesse. Quand cette cruelle tristesse domine un cœur, on ne peut plus ni rien dire ni rien faire : on en est accablé, dépassé. Notre-Seigneur, au jardin des Olives, pensa en mourir. Et pendant les trente-trois ans de sa vie, Notre-Seigneur fut toujours sous le coup tristesse. Il est doux et bon, mais triste, parce qu'il avait pris nos infirmités. Voyez comme il pleurait, Notre-Seigneur ! L'Évangile le note et ne dit pas qu'il ait jamais ri.

Les saints, comme leur Maître, passaient leur vie dans la tristesse : elle venait de leur condition d'exilés, de ce qu'ils voyaient autour d'eux, de l'impuissance où ils étaient de glorifier Dieu autant qu'ils l'auraient voulu. Il faut donc un remède à ce mal général ; il consiste à ne pas rester en soi ni avec soi : il faut épancher sa tristesse, sous peine de se voir emporter par elle comme par un torrent. Seulement plusieurs recherchent les consolations humaines, et s'épanchent dans le cœur d'un ami ou d'un directeur : cela ne suffira pas ; surtout si Dieu vous a envoyé une augmentation de tristesse comme épreuve, oh ! Alors rien n'y fait. Au contraire, voyant que les bonnes paroles, les avis paternels n'ont pas ramené la joie et dissipé les nuages de tristesse, on retombe plus profondément : le démon en profite alors pour nous porter à la défiance de Dieu ; et l'on voit des âmes, les plus pures

et les plus saintes, fuir Dieu, avoir peur de sa conversation, comme Adam au paradis. La prière elle-même peut bien apaiser un peu la tristesse ; elle ne suffit pas à donner une joie sans mélange de quelque durée. Notre-Seigneur pria trois heures à Gethsémani, et sa tristesse ne passa point : il ne reçut que la force de la supporter.

Une bonne confession nous rend un peu de calme : mais la pensée d'avoir offensé un Dieu si bon ramène bien vite la tristesse.

Où est donc le vrai remède ?

II

Le remède absolu, c'est la Communion ; c'est un remède toujours nouveau, toujours énergique, devant lequel la tristesse ne résiste pas. Notre-Seigneur s'est mis dans l'Eucharistie et vient en nous pour combattre directement notre tristesse. Et je pose en principe que pas une âme ne communie avec un vrai désir, une vraie faim de Jésus, et demeure triste dans sa Communion. Après, la tristesse pourra revenir, parce qu'elle est de notre condition d'exilés : elle reviendra même d'autant plus vite, que nous nous replierons plus tôt sur nous-mêmes et ne demeurerons pas assez dans la pensée de la bonté de Notre-Seigneur : mais au moment où Jésus entre en nous, jamais ! C'est un festin que la Communion ; Jésus y fait ses noces avec l'âme fidèle : voulez-vous qu'on y pleure ? Et j'en appelle à votre expérience personnelle : toutes les fois qu'avant la Communion, et malgré une bonne confession, vous étiez triste, n'avez-vous pas senti la joie renaître quand Notre-Seigneur descendait dans votre cœur ?

Zachée le publicain ne fut-il pas comblé de joie de la réception de Jésus, bien qu'il eût grand sujet d'être triste de ses déprédations, qu'on lui reprochait publiquement ?

Les deux disciples d'Emmaüs, si tristes le long du chemin, même dans la compagnie de Notre-Seigneur, qui leur parlait et les instruisait, sont pénétrés de bonheur après la Fraction du pain : la joie déborde de leur cœur, et malgré la nuit, la longueur du chemin et la fatigue, ils courent à Jérusalem annoncer leur joie et la faire partager aux Apôtres.

Mais voici un pécheur qui a commis tous les crimes. Il se confesse, on ferme ses blessures. Il entre en convalescence ; il est toujours triste : sa conversion le rend plus sensible, et il pleure maintenant ce qu'auparavant il ne sentait même pas, la peine qu'il a faite à Dieu ; et plus sa conversion est sincère et éclairée, plus son chagrin est profond : J'ai tant offensé Dieu, qui est si bon ! se dit-il. Si vous le laissez en lui-même, la tristesse l'accablera, et le démon le jettera dans le découragement. Faites-le communier ; qu'il sente en lui la bonté de Dieu : la joie et la paix s'épanouissent dans son âme. Quoi ! dit-il, j'ai reçu le Pain des Anges ! Je suis donc devenu l'ami de Dieu ? Ses péchés passés ne l'attristent plus à ce moment : Notre-Seigneur lui dit, de sa propre bouche, qu'il est pardonné ; comment ne pas le croire ?

Oh ! La joie apportée par la Communion est la plus belle démonstration de la présence de Dieu dans l'Eucharistie. Notre-Seigneur se démontre en se faisant sentir. « Celui qui m'aime, je viendrai en lui et je me manifesterai à lui : » Notre-Seigneur se manifeste par la joie qui l'accompagne toujours.

III

Notez pour votre conduite, qu'il y a deux sortes de joie. Celle qui résulte du succès, du bien que l'on a fait : joie qu'apporte la pratique de la vertu. C'est la joie du triomphe et de la moisson. Elle est bonne, mais ne la recherchez pas. Reposant sur vous, elle n'est pas très solide, et vous pourriez y trouver toute votre récompense.

Mais celle qui vient de la Communion ; cette joie que nous sommes obligés de reconnaître ne pas venir de nous, mais de Jésus seul ; qui n'a nul rapport avec nos œuvres, celle-là, acceptons-la sans crainte : reposons-nous-y quand Notre-Seigneur nous l'apporte. Elle est toute de lui. L'enfant n'a aucune vertu, aucun mérite : il se réjouit néanmoins, il goûte le bonheur d'être à côté de sa mère. Ainsi, que la cause de notre joie soit la seule présence de Notre-Seigneur. Ne recherchez pas si vous avez plus ou moins mérité par vos œuvres la joie que vous ressentez : réjouissez-vous d'avoir Notre-Seigneur, et demeurez à ses pieds, savourant votre bonheur et goûtant sa bonté.

Plusieurs craignent de se trop mettre dans la pensée la bonté de Dieu, parce qu'elle demande que l'on se donne en retour tout entier et sans compter ; ils aiment mieux la loi : accomplie, on est quitte. Calcul mesquin, que ne doivent pas faire les âmes à qui Notre-Seigneur se donne avec tant de profusion ! Goûtons sans crainte la bonté de Dieu ; recevons avidement la joie qui nous est offerte, prêts à donner généreusement à Notre-Seigneur tout ce qu'il lui plaira de nous demander en retour.

Chapitre 22 : La Communion, éducation divine

Dieu lui-même sera notre maître. Jean, VI, 45.

On choisit, pour présider à l'éducation d'un prince, l'homme le plus instruit, le plus noble, le plus distingué. La majesté souveraine se doit cet honneur. Lorsque le jeune prince aura grandi, le roi lui-même lui apprendra l'art de gouverner les hommes : seul il peut lui apprendre cet art, parce que seul il l'exerce.

Nous sommes les princes de JÉSUS-CHRIST, nous tous, chrétiens : nous sommes de sang royal. — Dans nos premières années, pour nous ébaucher, Notre-Seigneur nous confie à ses ministres ; ils nous parlent de Dieu, nous expliquent sa nature et ses attributs ; nous le montrent, nous le promettent ; ils ne peuvent nous le faire sentir, ni comprendre dans sa bonté : Jésus-Christ vient alors lui-même, au jour de la première Communion, nous faire goûter le sens caché et intime de toutes les instructions que nous avons reçues : Jésus vient alors se révéler lui-même à l'âme ; c'est une œuvre que les paroles et les livres étaient impuissants à faire. C'est vraiment le triomphe de l'Eucharistie, de former l'homme spirituel, de former JÉSUS-CHRIST en nous : une éducation intérieure sera toujours incomplète, si elle ne se fait pas par Notre-Seigneur lui-même en nous.

I

Or Jésus vient en nous pour nous enseigner toutes les vérités. Celui qui ne communie pas n'a qu'une science spéculative. Il ne sait guère que des termes ; il ignore les choses qu'ils signifient. Jésus ne s'est pas montré à lui. Il peut savoir la définition, la règle, les progrès que doit suivre une vertu pour se développer ; il ne sait pas Notre-Seigneur lui-même. Il est semblable à l'aveugle guéri dans l'Evangile, qui parlait de Notre-Seigneur, mais ne le connaissait pas encore lui-même. Il en parlait comme d'un grand prophète, d'un ami de Dieu. Quand JÉSUS-CHRIST se fut déclaré à lui, il voit Dieu, il tombe à ses pieds, il l'adore.

Or l'âme qui avait, avant la Communion, une idée de Notre-Seigneur, qui le connaissait par les livres, le voit, le reconnaît avec ravissement à la Table sainte ; Notre-Seigneur ne se fait bien connaître que par lui-même. C'est alors l'apprentissage de la vérité par la Vérité vivante et substantielle : on s'écrie tout hors de soi : Dominus meus, et Deus meus ! Comme le soleil, JÉSUS CHRIST se démontre par sa propre lumière et non par les raisonnements. Cette révélation intime pousse l'esprit à rechercher les raisons cachées des mystères, à sonder l'amour, la bonté de Dieu dans ses œuvres : cette connaissance n'est pas stérile et desséchante comme la science ordinaire ; elle est affectueuse et douce : on connaît et l'on sent en même temps ; elle pousse à aimer, elle enflamme, elle fait agir. Elle fait entrer dans l'intérieur des mystères : l'adoration faite après la Communion et sous l'influence de la grâce de la Communion ne se contente pas de soulever l'écorce, elle voit, raisonne, contemple le fond du plan divin : *Scrutatur intima Dei*. On va alors de clarté en clarté, comme au ciel. Le Sauveur nous apparaît sous un jour toujours nouveau : bien que le sujet de notre méditation soit toujours Jésus vivant en nous, notre méditation n'est jamais la même. En JÉSUS il y a des abîmes d'amour qu'il faut sonder avec une foi aimante, active. Ah ! Si l'on osait sonder Notre-Seigneur, comme on l'aimerait ! Mais l'apathie, la paresse se contente des données reçues, des points de vue extérieurs. La paresse a peur d'aimer : or plus on connaît, de cette connaissance du cœur, plus on se sent forcé d'aimer !

II

L'éducation faite par la Communion, par Jésus en nous, forme à l'amour, fait produire de nombreux actes d'amour, et c'est en cela que sont toutes les vertus. Jésus nous forme à l'aimer par la démonstration éclatante et intime qu'il nous fait de son amour pour nous. Il nous convainc qu'il nous donne tout ce qu'il a, tout ce qu'il est : il nous force à l'aimer par l'excès de sa charité envers nous. Voyez comment la mère forme le cœur de son enfant à l'aimer : c'est en l'aimant. Ainsi fait Notre-Seigneur.

Personne ne peut vous donner l'amour de Notre-Seigneur : personne ne l'infuse en votre cœur : on peut vous exhorter à aimer ; mais vous apprendre comment on aime, c'est au-dessus des moyens de l'homme, on l'apprend en le sentant. A Notre-Seigneur seul cette éducation du cœur, parce que lui seul veut en être la fin. Il commence par donner au communiant le sentiment de l'amour, puis la raison de l'amour : il pousse enfin à l'héroïsme de l'amour. Mais cela ne s'apprend qu'à la Communion. Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Quelle vie, sinon la vie de l'amour, la vie agissante qui ne se puise qu'à sa source, en Jésus lui-même ?

Quel jour, dans quel acte de la vie chrétienne se sent-on le plus aimé de Jésus, si ce n'est dans la Communion ? On pleure de joie après avoir été pardonné, c'est vrai : mais le souvenir du péché empêche le bonheur d'être complet. A la Communion, c'est le bonheur dans sa plénitude : là seulement on voit, on pèse tous les sacrifices de Jésus-Christ, et sous le poids de tant d'amour, on finit par éclater et par s'écrier : Mon Dieu ! Mon Dieu ! Comment pouvez-vous tant m'aimer ! Et on se lève de la table sainte respirant le feu de l'amour : *Tanquam ignem spirantes* (saint Chrysostome). On sent quelle immense ingratitude ce serait de ne rien faire en retour de tant de bonté. On se plonge d'abord dans son néant et on va ensuite, incapable de tout par soi, mais fort de celui qui est en nous, à toutes les vertus. L'amour ainsi senti produit toujours le dévouement de correspondance.

Ce qu'il y a à faire, l'amour l'indique. Il fait sortir de soi, nous élève jusqu'aux vertus de Notre-Seigneur, nous retire en lui, et l'éducation ainsi conduite va loin et vite. Si tant de chrétiens restent sur le seuil de la vertu, c'est qu'ils ne veulent pas briser les chaînes qui les retiennent et se mettre avec confiance sous la conduite de Notre-Seigneur. Ils sentent que s'ils communient, ils ne pourront résister à l'amour de Jésus et qu'il faudra se donner en retour. Ils se contentent alors des livres, des paroles, et n'osent pas s'adresser au Maître

Oh ! Mes frères, prenez donc Jésus-Christ lui-même pour Maître ! Prenez-le en vous, et qu'il dirige toutes vos actions. N'allez pas vous contenter de l'Évangile, des traditions chrétiennes: ne vous contentez pas de méditer les mystères passés. Jésus est là vivant ; il renferme en lui tous les mystères ; tous vivent en lui et y ont leur grâce : donnez-vous donc à JÉSUS-CHRIST ; qu'il demeure en vous; vous porterez alors beaucoup de fruit, selon la parole qu'il vous en donne lui-même : *Qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum*

Chapitre 23 : Les noces mystiques

Réjouissons-nous, tressaillons d'allégresse et rendons gloire à Dieu : voici les noces de l'Agneau, et son épouse est prête. Apocalypse., xix, 7

Notre-Seigneur a épousé la nature humaine dans l'Incarnation ; il a pris une nature identique à la nôtre, mais pure et sans péché. La nature humaine a célébré dans le sein de Marie ses premières noces avec le Verbe. Avec cette nature, JÉSUS-CHRIST a sauvé le monde. Il aimait l'humanité parce qu'il l'avait épousée, et c'est pourquoi il s'est livré pour elle, c'est pour cela aussi qu'il aimait tant à s'appeler le Fils de l'homme, *Filius Hominis*.

Mais JÉSUS-CHRIST veut épouser chacune de nos âmes, et c'est pour cela qu'il a institué l'Eucharistie. Là, chaque jour, se célèbrent les noces de JÉSUS-CHRIST avec l'âme chrétienne. Et ce sont nos âmes qui sont invitées non pas seulement à assister à la fête, mais à devenir épouses. Quelle surprise qu'une pareille invitation, que le Verbe Dieu nous dise : « *Veni, sponsa, veni, coronaberis* : Viens, ô mon âme, mon épouse, viens recevoir de ma main la couronne nuptiale ! » Notre-Seigneur ne nous demande que la seule volonté de venir. Il nous donne lui-même dans la pénitence notre robe nuptiale. Pauvres, boiteux, estropiés, errants et mendiants, il nous dit : « *Venite, inebriamini...*, posui mensam : Venez, venez vous enivrer chaque jour de chastes délices à mon festin nuptial. » Notre-Seigneur ne pouvait pas nous honorer davantage. Je sais que tous ne viennent pas, et plusieurs par leur faute ; cependant l'invitation s'adresse à tous. Pour ceux que des raisons légitimes empêchent de s'approcher chaque jour, qu'ils soient heureux de voir leurs frères plus favorisés communier plus

souvent ; heureux de voir que Notre-Seigneur ne demeure pas stérile dans son ciboire. En voyant la fête des autres, pensez à la vôtre qui viendra quand vous en serez plus dignes.

Jésus épouse donc l'âme qui communie : se l'unit d'une alliance divine. C'est un contrat fait librement entre l'âme et Jésus ; ils s'unissent pour ne faire qu'une seule personne morale : contrat que Jésus ne brisera jamais ; à nous de ne pas Y être infidèles, mais de le faire vivre dans l'amour, la fidélité de la conscience, la volonté inébranlable d'en préférer les obligations à tout.

Ne l'avez-vous pas promise, cette fidélité ? JÉSUS vous appelait à vous unir à lui ; votre pauvreté vous inclinait à ne pas avancer ; Jésus VOUS a dit : « Venez malgré tout, je vous serai tout. » A la vue de tant d'amour, dans le feu de la reconnaissance vous avez promis d'être tout à Dieu, vous vous êtes lié à lui pour toujours. Car qui oserait dire à Notre-Seigneur : « Je vous serai fidèle aujourd'hui ; mais, pour après, je ne promets rien » ? Non, l'on se donne pour toujours, et c'est sincère au moins dans le désir et la volonté actuelle. Voilà le contrat ; Jésus y sera fidèle ne le brisez pas de votre côté.

L'épouse, en s'alliant, perd sa personnalité elle entre sous la puissance de l'homme ; elle lui doit obéissance : à lui de commander et de diriger la famille ; il en est le chef et la tête.

Dans cette alliance sacramentelle, l'âme ne s'unit pas non plus à Jésus pour rester maîtresse d'elle-même. Elle vient se soumettre, se donner à lui. Elle devra faire son soin d'étudier sa volonté, de l'aider, de le suivre partout. Elle n'est que l'épouse : Jésus est l'époux. Pensez aux obligations de ce titre magnifique ; acceptez-en les charges, puisque vous en prenez l'honneur. Plusieurs bonnes âmes disent : « Être épouse, c'est trop haut pour moi, j'aime mieux rester la servante du Seigneur. » Mais, leur répond-on, la servante ne mange pas à la table du maître. Restez aux Pieds de Notre-Seigneur, si vous ne voulez être que sa servante. Il y a là-dessous, bien souvent, un peu de lâcheté. Noblesse oblige. Laissez-vous élever et grandir par Notre-Seigneur ; soyez sans crainte, cet honneur ne vient pas de vous c'est Notre-Seigneur qui vous y fait monter ; il vous donnera la dot de grâces et de vertus nécessaire pour en porter les obligations. Ame chrétienne, prenez avec confiance ce beau titre d'épouse de JÉSUS-CHRIST, et honorez Notre-Seigneur avec l'amour et la délicatesse d'une épouse fidèle. De grâce, ne dites pas à Notre-Seigneur qu'il s'est trompé en vous adoptant !

L'union entre l'âme et JÉSUS-CHRIST est plus étroite que toute autre union. Aucune union naturelle ne peut se comparer à celle-là, quelles que soient les personnes qui contractent, leurs qualités, leur mutuelle affection. Elle se fait entre JÉSUS-CHRIST et l'âme d'une manière spirituelle et plus intime que le changement même de la nourriture en la substance de celui qui la prend. L'âme s'unit tellement à JÉSUS-CHRIST qu'elle perd en quelque sorte son être propre pour laisser vivre en elle Jésus seul : Vivit vero in me Christus.

Cette union a des degrés d'intimité : plus l'amour est fort, plus elle est étroite et resserrée ; de même que deux cires s'unissent d'autant mieux qu'elles sont plus liquides.

L'âme se fond en JÉSUS-CHRIST comme une goutte d'eau se perd dans l'Océan et devient partie de l'Océan : Divine consortes nature.

Certes, JÉSUS-CHRIST pouvait se contenter de nous donner seulement les grâces de salut. Mais il a vu des âmes généreuses qui l'aimeraient avec le dévouement de vraies épouses, et pour elles il dit : Je vous épouserai pour l'éternité : Sponsabo te mihi in sempiternum.

Mais si JÉSUS-CHRIST nous épouse à la Communion, une seule Communion consommera l'union ; à quoi bon communier si souvent ?

Certainement que de sa part JÉSUS-CHRIST pourrait en une seule fois nous consommer et nous perdre en lui. Il le désire, et ne nous mesure pas l'abondance du don de lui-même. Mais nous sommes si peu débarrassés de nos scories, si peu propres à nous fondre en lui, que JÉSUS doit venir souvent renouveler l'union pour fortifier, achever notre première Communion ; chaque fois il confirme la première alliance, la rend plus pure et plus étroite ; Jésus ne se donne pas avec parcimonie, et il ne dépend pas de lui que l'union ne soit parfaite ; c'est nous qui ne sommes pas prêts et qui hésitons à nous perdre en lui.

Honorons donc JÉSUS comme notre Époux divin.

Aimons-le avec tout le dévouement dont nous sommes capables. Quoi ! Épouses infidèles, nous avons péché, manqué à nos engagements ; Jésus nous a aimées malgré nos fautes, il nous invite de nouveau à nous unir à lui, il oublie tous nos torts, et nous ne l'aimerions pas ! Et nous ne lui promettrions pas du fond du cœur une fidélité inviolable ? Ferons-nous comme d'indignes femmes qui, associées au trône par des princes trop bons, sont devenues arrogantes, pour le malheur des peuples ? Élevées sans les vertus propres à un si haut rang, elles n'y ont mené qu'une vie honteuse et infidèle.

En userons-nous ainsi à l'égard de JÉSUS-CHRIST

Nous n'avons rien, nous n'étions rien, Jésus-Christ nous a aimés, a partagé avec nous sa gloire et ses richesses : répondons à cet amour en lui rendant tout, comme venant de lui sans aucun mérite de notre part, et en nous donnant nous-mêmes à lui comme lui appartenant à tant de titres. Si nous réfléchissions à l'amour de JÉSUS-CHRIST pour nous dans le Saint-Sacrement, notre vie ne serait qu'un long acte d'amour et de reconnaissance.

Chapitre 24 : Il est à moi ; je suis à Lui

Mon Bien-Aimé est à moi, et je suis à Lui. Cant. II, 16

Être possédé par Jésus et le posséder, voilà le souverain règne de l'amour ; voilà la vie d'union entre Jésus et l'âme, alimentée par le don réciproque de soi-même. Le Bien-Aimé est au Saint- Sacrement tout à moi d'un don entier et parfait, personnel et perpétuel : je dois être à lui de la même manière.

I

Dilectus meus mihi. — Dans tous les autres mystères, par toutes ses grâces, Jésus nous donne quelque chose ; sa grâce, ses mérites, ses exemples. Dans la sainte Communion, il se donne tout entier. Il se donne avec ses deux natures, avec la grâce et le mérite de tous les états par où il a passé. Quel don ! « Totum tibi dedit qui nihil sibi reliquit Celui-là donne tout qui ne retient rien pour lui ; » n'est-ce pas le don eucharistique ? D'où a pu venir à Notre-Seigneur la pensée de se donner ainsi, sinon de son Cœur embrasé pour l'homme d'un amour sans bornes ? O Cœur de Jésus, Cœur infiniment libéral, soyez loué et béni à jamais !

Jésus, nous aimant chacun en particulier, se donner à chacun. L'amour général touche peu. Mais l'amour qu'on nous témoigne personnellement, nous n'y résistons pas. Que Dieu ait aimé le monde, c'est bien beau ; mais qu'il m'aime, moi, qu'il me le dise, et que pour m'en convaincre il se donne à moi : voilà le triomphe de son amour. Car JÉSUS vient pour moi ; je pourrais dire qu'il vient pour moi seul . Je suis la fin de ce mystère de puissance et d'amour infinis qui s'opère au saint autel ; car il se termine à moi, se consomme en moi ! O amour, que vous rendrai-je ? Moi, pauvre créature, occuper ainsi la pensée de Jésus-Christ ; moi, devenir la fin de son amour ! Oh ! vivez et réglez en moi, ô mon Dieu : je ne veux pas que vous m'ayez aimé en vain !

Ce don magnifique est sans repentance : il est perpétuel. Tout bonheur qui doit finir un jour n'est pas sans crainte ni tristesse. Et le ciel, s'il devait finir, ne serait plus le ciel ! Son bonheur ne serait plus sans mélange. Mais l'Eucharistie est un don perpétuel qui durera autant que l'amour qui l'a inspiré. J'en ai la promesse formelle Jésus-Hostie fermera la série des temps, et, quels que soient les bouleversements, Jésus sera avec son Église jusqu'à la fin du monde.

Quel bonheur ! J'ai en ma compagnie, en ma possession, en ma propriété Jésus ! Personne ne peut me le ravir. Semblable au soleil, je le trouve partout : il éclaire et vivifie tout ! Compagnon de mon exil, pain de mon voyage, il me suivra et me soutiendra jusqu'au port du salut. Oh ! Doux exil, aimable voyage fait avec JÉSUS en moi !

II

Et ego illi. — Je dois être à Jésus-Christ comme il est à moi ; sans cela il n'y aurait pas de vraie société.

Or comme Jésus ne pense, ne travaille que pour moi, je ne dois vivre que pour lui. Il doit donc être l'inspiration de mes pensées, l'objet de ma science sans cela mon esprit ne serait pas à lui), le Dieu de mon cœur, la loi, le centre de ses affections : tout amour qui n'est pas selon lui, toute affection qui

ne vient pas de lui, qui ne demeure pas en lui et qui ne l'a pas pour fin, empêche la parfaite union de mon cœur avec le sien. Je ne lui donne pas mon cœur, si j'en réserve quelque chose.

Jésus doit être la règle souveraine de ma volonté et de mes désirs. Ce qu'il veut, je le veux ; et je ne formerai de désirs que les siens. Sa pensée doit régler tous les mouvements de mon corps, commander à mes sens la modestie, le respect de sa présence. C'est le premier commandement en action : Diliges, vous aimerez Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toutes vos forces.

L'amour est *un* dans son affection, universel dans ses opérations ; il conduit tout par un seul principe ; il l'applique à tous les devoirs si variés et si nombreux soient-ils.

Suis-je tout à Jésus ? Je le dois à la justice encore plus à l'amour et à la parole que j'en ai donnée, que Jésus a reçue, qu'il a sanctionnée de ses grâces et de ses faveurs. JÉSUS me donne sa personne entière ; je lui dois tout moi-même, ma personne, mon individualité, le moi. Pour faire ce don, il faut que je renonce à être ma fin en quoi que ce soit ; que je renonce à toute estime propre et finale, c'est-à-dire à une estime qui ne s'adresserait qu'à moi sans aller plus loin, à cause de mes qualités, de mes talents, ou des services que j'aurais pu rendre. Il faut que je renonce à toute affection que l'on n'aurait que pour moi, avec la délicatesse d'une épouse qui ne veut fixer que le cœur, qui n'admet que les attentions de son époux. Je ne veux de l'affection des autres que pour les mener à Jésus, qui seul mérite d'être la fin du cœur. Donner ma personnalité, c'est renoncer au moi dans mes plaisirs, les offrir à Jésus ; dans mes peines, c'est lui en garder pour lui seul le secret. C'est alors seulement que JÉSUS vit en moi, quand il est la personnalité, le moi qui reçoit l'estime, l'affection qu'on me porte ; autrement c'est encore moi qui vis, et non pas lui seul.

Enfin pour correspondre au don perpétuel que Jésus me fait de son Eucharistie, je dois être toujours à lui. Les motifs de continuer à l'aimer sont les mêmes que ceux qui m'ont fait commencer : ils vont toujours croissant ; ils deviennent chaque jour plus pressants, parce que chaque jour Jésus renouvelle pour moi ses prodiges d'amour.

Je dois donc être à lui avec un égal abandon dans toute vocation, dans tout état intérieur, dans les larmes et dans la joie, dans la ferveur et dans la sécheresse, dans la paix et dans les tentations, dans la santé et dans la souffrance ; Jésus se donne à moi parmi tous ces états ; je dois être à lui dans les uns comme dans les autres. A lui encore dans tout emploi : les divers travaux auxquels m'attache sa providence ne sont que des apparences extérieures, des formes de vie différentes ; Jésus se donne en toutes, me demandant en toutes un égal don de moi-même.

Qui me séparera de la charité de Jésus qui est en moi, qui vit en moi, qui me presse et me pousse à l'aimer ? Ni la tribulation, ni les angoisses, ni la faim, ni la nudité, ni le péril, ni la persécution, ni le glaive ; nous surmonterons tout cela pour l'amour de Celui qui nous a tant aimés le premier

III

Mais on peut être à Jésus de trois manières.

Il y a l'amour de la loi, qui accomplit le devoir et s'en contente : cet amour est nécessaire à tous, c'est l'amour de la conscience ; ne pas offenser Dieu. Cet amour a des degrés, et il peut arriver à une grande perfection. Quand on pense à ce que Dieu serait en droit de nous demander à titre de Créateur, de Rédempteur, de Sanctificateur, on s'étonne qu'il veuille bien récompenser ce premier

amour. Son immense bonté le fait cependant, et celui qui n'aurait pratiqué que cette fidélité au devoir gagnerait le ciel. Et, il est triste de le dire, beaucoup, même à ce prix, n'en veulent pas !...

Il y a ensuite l'amour de dévouement. C'est l'amour de tant de saintes âmes dans le monde, qui y pratiquent les vertus de la vie cénobitique, vierges fidèles, vrais lis au milieu des épines, épouses dévouées qui gouvernent leur famille sous la pensée de Dieu, et n'élèvent leurs enfants que pour sa gloire, veuves consacrées à le servir dans les œuvres de prière et d'assistance du prochain ; c'est cet amour aussi qui conduit les religieux dans les monastères. Cet amour est grand, il est libre et tendre : il pousse l'âme à se mettre à la disposition du bon plaisir divin. Il est bien glorieux à Dieu : c'est l'apostolat de sa bonté.

Mais par-dessus tout domine l'amour royal du cœur. C'est l'amour du chrétien qui ne donne pas seulement à Dieu sa fidélité, sa piété, sa liberté, mais encore le plaisir de sa vie. Oui, le plaisir, la jouissance légitime du plaisir de la piété, de la vie chrétienne, de ses bonnes œuvres, de la prière et de la Communion. Offrir à Dieu en sacrifice, à son bon plaisir, ses joies et ses plaisirs spirituels, qui le fait ? Renoncer à ses joies, à ses plaisirs intimes et personnels, qui y pense ? Souffrir aimablement, silencieusement pour Jésus, seul confident, seul consolateur, seul protecteur.

Mais, est-ce possible ? — Oui, à l'amour véritable. C'est en cela que consiste la vraie délicatesse de l'amour, sa vraie puissance, je dirai même son ineffable bonheur : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra : Mon cœur déborde de joie au milieu de mes tribulations, »* s'écriait ce grand amant de JÉSUS.

Puissions-nous dire aussi : JÉSUS me suffit ; je lui suis fidèle : son amour est toute ma vie.

Chapitre 25 : La Communion sacrement d'unité

Comme vous êtes en moi et moi en vous, ô Père, qu'ils soient un en nous ! Jean, XVII, 21

L'union de Dieu avec nous est le couronnement de l'œuvre de réhabilitation divine opérée par la Communion. Communion ! Que ce nom seul est significatif ! Ce n'est pas une union morale, union de sentiments, d'amitié ; non, c'est une union de substances, plus approachante, plus voisine de l'union hypostatique que toute autre union, la maternité divine exceptée.

Par l'Incarnation, la nature humaine s'unissait à la nature divine en l'unité de personne, et en voyant le corps de Notre-Seigneur on voyait Dieu. Or JÉSUS-CHRIST, Dieu et homme, vient en nous, et opère un mystère analogue à celui qui s'opéra dans le sein de Marie. Saint Augustin disait, en parlant de la dignité du prêtre : *O dignitas venerabilis sacerdotum, in quorum manibus velut in utero Virginis de novo incarnatur*. Des mains du prêtre l'Eucharistie vient en nos corps, et, s'unissant à nous, prolonge, étend l'Incarnation à chaque homme en particulier. En s'incarnant en Marie, le Verbe avait en vue

cette incarnation en chacun de nous, et cette union particulière de la Communion a été une des fins de sa venue en ce monde ; la communion est le complet développement, l'épanouissement de l'Incarnation ; de même qu'elle est le complément du sacrifice auguste du Calvaire, renouvelé chaque matin à la Messe. C'est pour s'unir à son prêtre et à ses fidèles que JÉSUS- CHRIST descend à la consécration, et un sacrifice sans la Communion serait incomplet.

Le corps de JÉSUS-CHRIST s'unit donc à notre corps, son âme à notre âme, et sa divinité plane sur l'un et l'autre. Notre corps est, pour ainsi dire, enchâssé au corps de Notre-Seigneur. Étant le plus digne et le plus noble, il nous enveloppe et nous domine : nous en sommes revêtus, il est le corps de notre corps ; son sang coule dans nos veines ; nous nous fondons en lui dans une union ineffable. Quelle chose magnifique que cette union d'un corps glorieux, ressuscité, avec notre misérable nature ! Et ce spectacle est visible à Dieu et aux Anges ; nos yeux terrestres ne le voient pas : c'est un spectacle du ciel. Quand on fond ensemble deux cires sous l'action du feu, elles se mélangent et n'en font plus qu'une : les éléments de chacune sont pourtant là, et on pourrait les séparer. L'union est la même dans la Communion. Nous perdons cette présence corporelle quand les espèces sont consumées ; mais si le péché ne chasse pas.

Notre-Seigneur, notre corps reste participant de la vertu du corps de JÉSUS ; il en prend la force, la grâce, l'intégrité, les mœurs ; il végète de la sève de Notre-Seigneur ; il se spiritualise. Ne sentez-vous pas après la Communion vos passions amorties, la paix régner dans vos membres ? Il est des fièvres chaudes qu'on guérit par la glace. Jésus guérit l'ardeur de notre concupiscence par la pureté de son corps virginal. Saint Cyrille dit que nous devenons par la Communion les consanguins de JÉSUS-CHRIST, consanguinei et concorporei. Le sang de JÉSUS-CHRIST coule dans nos veines. Nous sommes changés en lui : Non ego mutabor in te : red tu mutaberis in me. Immisecmur, nous sommes mélangés avec Jésus, dit saint Chrysostome. Laissons donc notre corps se reformer dans ce moule divin et germer en lui pour la gloire.

Mais l'âme ? JÉSUS-CHRIST va droit à notre âme. Il lui dit : Je veux t'épouser pour toujours : » Sponsabo te in sempiternum. L'âme est surtout le but que Jésus vise en nous. Le corps n'est qu'une antichambre : il est le premier honoré, mais Notre-Seigneur ne fait qu'y passer. L'âme reçoit Jésus, et communique à sa vie divine : elle est comme perdue en Notre-Seigneur. Jésus commence par lui donner un sentiment de sa bonté qui la pénètre, sans rien encore lui demander en retour. Ce sentiment de bonheur est immédiat si l'on se met bien dans la bonté de Notre-Seigneur, si on ne voit qu'elle : Jésus est semblable au soleil du matin, au lever duquel tout revit et s'épanouit.

Notre-Seigneur veut se communiquer le plus abondamment possible ; car chacun le reçoit selon sa capacité et ses dispositions. Il donne à l'âme bien disposée une vie forte, une résolution généreuse qui pousse l'âme à jurer une fidélité éternelle à son Époux. Dès lors, elle cherche ce qu'il aime, ce qui pourrait lui plaire : elle reçoit le sens de Notre-Seigneur, ce sens si délicat avec lequel JÉSUS discerne les choses qui regardent la gloire de son Père ; sens qui apprécie tout au point de vue divin : une âme qui n'a pas ce sentiment délicat se recherche en tout, et ne pense, même en communiant, qu'aux douceurs qu'elle pourra tirer de Notre-Seigneur. La délicatesse est la fleur de l'amour.

JÉSUS-CHRIST communique en outre à l'âme délicate la grâce de l'oubli de soi, l'entier abandon du Moi. Il faut qu'une âme qui communique en vienne à aimer Notre-Seigneur pour lui-même ; il faut savoir se donner sans dire : Qu'aurai-je en retour ? N'aime guère celui qui demande la récompense de tout ce qu'il fait. Vivre de JÉSUS pour soi, c'est bien ; mais vivre de lui pour lui, c'est mieux. Voyez

ce que JÉSUS-CHRIST demande à saint Pierre : M'aimes-tu ? — Oui, Seigneur : je vous aime. — M'aimes-tu plus que tous les autres ? » Saint Pierre hésite ; il pleure, et ses larmes sont un aveu de son grand désir d'aimer plus que tous les autres. Notre-Seigneur est content alors : il lui donne ses agneaux et ses brebis à paître ; il le charge du plus lourd fardeau qu'ait jamais porté un homme, et ne lui promet rien en récompense.

Notre-Seigneur veut que l'on s'oublie. Il demande à ceux qui l'aiment véritablement de se perdre eux-mêmes, de s'en remettre généreusement à lui, et sans compter, de tous leurs intérêts tant pour l'âme que pour le corps, pour le temps comme pour l'éternité. Se défier, demander des gages, faire des réserves, c'est ordinairement un signe de paresse. Dire à Dieu qu'on l'aime quand il nous comble de tendresse, c'est peu de chose ; c'est dans la tempête qu'il faut lui crier avec Job : Etiam si occideris me, in te sperabo ! Ici on donne de soi ; là on ne donne que de sa surabondance. Notre-Seigneur, certes, ne recherche pas son intérêt dans l'amour qu'il nous témoigne ; il n'a pas besoin de nous ; il ne nous aime que pour notre bien, que pour nous rendre heureux. Il nous demande tout ; ne nous arrêtons pas tant à penser à ce que nous recevrons, si nous voulons l'aimer véritablement comme il nous a aimés. Est-ce à dire que nous ne serons pas récompensés, que nous ne retrouverons rien en échange de ce don absolu ? Non, certes ! Notre-Seigneur nous demande tout pour nous rendre encore davantage ; semblable à la mère qui, pour éprouver l'affection de son enfant, lui demande ses petits jouets et les lui rend ensuite avec d'autres plus beaux, contente de voir que son enfant l'aime plus que tout.

Allons ! Donnez donc tout à Notre-Seigneur, âmes qui vivez de la vie de Communion : œuvres, mérites, cœur et toutes ses attaches, même les plus permises, les plus légitimes. C'est difficile, c'est l'agonie du pauvre cœur humain ; mais quand on pense à qui l'on donne, oh ! Que le parti en est vite pris !

La Communion est encore le moyen par lequel Notre-Seigneur lie son Père envers nous. Si le Père céleste ne nous récompensait que sur nos mérites personnels et comme créatures, nous ne pourrions attendre jamais qu'un bonheur naturel. Mais Notre-Seigneur a fait société avec notre nature, il renouvelle et resserre cette société par la Communion : il atteste par là à son Père combien il nous aime, combien il veut que nous lui soyons unis ; et le Père est obligé de nous couronner avec son Fils. Il ne peut séparer la tête et le cœur des autres membres ; et la Communion nous donne au ciel un accès si facile, qu'on oserait presque dire que JÉSUS-CHRIST nous introduit dans la gloire par surprise.

Mais voici le plus sublime de l'Eucharistie : JÉSUS n'a vécu sur terre que pour la gloire de son Père. Ayant quitté la terre, il n'a pas voulu que son Père cessât de recevoir l'hommage de ses actions théandriques, et se continuant et se multipliant dans les bons communiants, il les présente à son Père, disant : Je suis venu jouir de ma gloire à votre droite ; mais je m'incarne de nouveau dans tous ces chrétiens pour vous honorer encore par eux et en eux : d'eux et de moi, je ne veux faire qu'un seul religieux de votre gloire. »

Oh ! Qui n'admira comment Notre-Seigneur sait allier la gloire de son Père à notre bonheur ! Qui comprendra cette merveille de l'amour du Fils pour son Père et pour nous ? Quelle divine industrie pour nous rendre participants de la gloire et nous faire mériter une plus abondante récompense !

Que la Communion soit donc le centre de notre vie et de nos actions. Vivez pour communier, et communiquez pour vivre saintement et glorifier Dieu en vous : il vous glorifiera un jour magnifiquement dans son éternité bienheureuse.

Chapitre 26 : La vie d'amour

Aimons donc Dieu à notre tour, puisque Dieu nous a aimés le premier. I Jean, IV, 19

L'âme qui veut atteindre le sommet de la perfection évangélique et arriver jusqu'à la vie de Dieu, doit se bien fonder en l'amour dès le commencement, parce que c'est une vérité certaine que l'amour fait la vie : tel amour, telle vie. Rien ne coûte à l'amour qui veut se satisfaire. C'est dans la nature de l'homme : pour qu'il se dévoue, qu'il se donne, il faut que son cœur ait été gagné : le cœur étant pris, la vie est prise.

L'amour est la première de nos passions et celle qui entraîne toutes les autres. Nous aimons un bien, et nous nous y portons ; nous craignons ou haïssons un mal, et nous le fuyons ; si nous espérons obtenir le bien ou que nous tremblions de ne pouvoir fuir le malheur, la joie ou la tristesse affecte notre cœur : toujours l'amour précède les mouvements de nos passions et les entraîne. La nature nous l'enseigne aussi : pour élever son enfant et se faire obéir, la mère commence par se faire aimer de lui ; et pour obtenir son amour, elle lui prodigue le sien : pour se faire aimer, elle aime la première. .

C'est ainsi que Dieu se conduit envers l'homme, sa créature.

Il a mis la force de l'homme dans son cœur, et non dans son esprit ni dans son corps ; Dieu agit envers lui comme la mère envers son enfant. Il se montre à l'homme par ses dons, par ses bienfaits : il a tout créé pour son service.

Plus tard, il se rend visible à l'homme déchu en l'Incarnation du Verbe. JÉSUS-CHRIST aime l'homme ; il lui révèle qu'il n'est descendu du ciel que par amour, pour être son compagnon, son frère, vivre avec lui, partager ses travaux et ses peines, et lui acheter les richesses de la grâce et de la gloire. JÉSUS-CHRIST, c'est donc la manifestation, pour l'homme, du Dieu de toute bonté, de toute charité.

Par amour pour lui, il meurt à sa place, se faisant caution et victime de ses fautes.

Pour ne pas se séparer de lui, même dans sa gloire, après que son œuvre de rédemption est achevée, il institue le Sacrement de l'Eucharistie, qui perpétue sa présence sur la terre et atteste d'une manière sensible la vitalité de son amour.

Quand le pécheur l'offense, JÉSUS-CHRIST est le premier à aller au-devant de lui, lui offrant son pardon. Sans ce sentiment d'amour qu'il met au cœur du pécheur, jamais il ne se repentirait. Et

quand, par une malice diabolique, le pécheur refuse la grâce du pardon, pour ne pas être obligé de se corriger, JÉSUS-CHRIST le couvre du manteau de sa miséricorde et le dérobe aux coups de la justice de son Père, implorant grâce et patience pour lui ; et sa bonté ne se lasse pas ; elle attend des années et des années : et quand le cœur s'ouvre au repentir, semblable au père du prodigue, Jésus n'a pour le pécheur pénitent que des paroles d'amour ! Qu'il est donc bon JÉSUS- CHRIST ! Et comment peut-on l'offenser, lui faire de la peine, refuser de correspondre à son amour ?

II

Mais ce qui rend l'amour de Dieu plus fort et plus puissant, c'est qu'il est personnel, limité à chacun de nous, comme si nous étions seuls au monde

Un homme bien pénétré de cette divine vérité, que Dieu l'aime personnellement, que c'est par amour pour lui seul qu'il a créé le monde et ses merveilles ;

Par amour pour lui seul qu'il s'est fait homme, qu'il a voulu être son guide, son serviteur et son ami, son défenseur, son compagnon dans le voyage du temps à l'éternité ;

Que c'est pour lui seul qu'il a institué le Baptême, où il devient, par la grâce et les mérites de JÉSUS-CHRIST, l'enfant de Dieu, l'héritier du royaume éternel ;

Qu'il lui donne pour lui seul le Saint-Esprit, sa Personne et ses dons ;

Qu'il reçoit pour lui seul en l'Eucharistie la Personne du Fils de Dieu, les deux natures de JÉSUS-CHRIST, ses gloires et ses grâces ;

Qu'il a pour ses propres péchés une Victime de propitiation toute-puissante, toujours immolée ;

Que Dieu lui a préparé pour lui, dans la Pénitence, un remède efficace à toutes ses maladies, un baume de résurrection de la mort même ;

Qu'il a établi pour le sanctifier son Sacerdoce, arrivant jusqu'à lui par une succession ininterrompue ;

Qu'il a voulu sanctifier et diviniser l'état de Mariage, et en faire le symbole de son union avec l'Église ;

Qu'il lui a préparé un Viatique plein de force et de douceur pour son heure suprême ;

Qu'il a mis à sa disposition ses Anges, ses Saints, son auguste Mère elle-même, pour le garder, l'aider, le consoler et le soutenir ;

Qu'il lui a préparé un trône magnifique au ciel, où il se dispose à le combler d'honneur et de gloire, où il aura pour nourriture la vue, la jouissance de la sainte Trinité contemplée, embrassée sans voile et sans intermédiaire : Cet homme devrait éclater d'amour, vivre d'amour, se consumer d'amour.

Oh ! Mon Dieu ! comment se fait-il qu'il y ait un seul pécheur sur la terre, un seul ingrat ?

Ah ! C'est que l'on ne connaît pas votre amour, c'est que l'on a peur de le trop connaître : on le fuit, parce qu'on est esclave d'une créature ou de son amour-propre. On fait de son corps un dieu ; on

veut être aimé du monde ; on veut partager ses plaisirs, recevoir ses louanges et sa gloire ; on veut, en un mot, vivre pour soi !

O adoreurs ! Laissez les esclaves du monde servilement enchaînés à son char de triomphe, déclarez la guerre à l'ennemi de votre Dieu, sacrifiez-lui votre amour-propre, mettez-vous sous la loi de son amour, et vous n'aurez jamais goûté de bonheur plus grand ! La vertu vous deviendra comme nécessaire, comme toute naturelle : vous aimerez ses combats ; ses sacrifices vous paraîtront aimables. L'amour est le triomphe de Dieu en l'homme, et de l'homme en Dieu.

III

Toute la perfection d'un adoreur consiste à se donner continuellement à Notre-Seigneur par amour, puisque sa vie n'est qu'une création continue de sa bonté, un tissu de ses bienfaits. Plus votre don sera pur, plus il sera parfait. Plus donc de réserve, plus de conditions au royal service de JÉSUS ! Aimer purement, c'est aimer JÉSUS-CHRIST pour lui-même, pour ce qu'il est, parce qu'il mérite notre amour à tous les titres. Ne puis-je pas, dit saint François de Sales, m'approcher de quelqu'un pour lui parler, pour le mieux voir, pour obtenir quelque chose de lui, pour sentir les parfums qu'il porte, pour m'appuyer sur lui ? Et lors, je m'approche voirement de lui et me joins à lui ; mais l'approchement et union n'est pas ma principale prétention : je m'en sers seulement comme d'un moyen et d'une disposition pour obtenir une autre chose. Que si je m'approche de lui et me joins à lui, non pour aucune autre fin que pour être proche de lui et jouir de cette prochaineté et union, c'est alors une union pure et simple. »

« Jacob, dit saint Bernard, tenant Dieu bien serré, le veut bien quitter pourvu qu'il reçoive sa bénédiction ; mais l'épouse des Cantiques ne le quittera point, quelque bénédiction qu'il lui donne : Tenui eum, nec dimittam ; car elle ne veut pas les bénédictions de Dieu, mais le Dieu des bénédictions, disant à Dieu avec David : « Qu'y a-t-il au ciel pour moi et que veux-je sur la terre, « sinon vous ? Vous êtes le Dieu de mon cœur » et mon partage à tout jamais ! »

Mais comment arriver à cette vie, à cet état d'amour ? C'est très facile. L'homme est amour ; il n'apprend pas à aimer : il aime et se donne. Mais le réveil de l'amour, ce qui le nourrit et l'élève jusqu'à en faire la plus noble passion de sa vie, c'est la vue, la contemplation de l'objet aimé ; c'est la vérité connue dans sa bonté et dans sa beauté, dans une bonté toute personnelle à chacun de nous. Considérez saint Paul. Il a vu Jésus-Christ ; il l'a entendu ; il a compris l'amour de la Croix, et il s'écrit : Jésus m'a aimé, et il s'est livré à la mort pour moi ! » *Christus dilexit me et tradidit semetipsum pro me !* Cette pensée le fait pleurer d'attendrissement ; son cœur se dilate sous l'action puissante de ce feu de l'amour de Jésus. Il veut, lui aussi, faire quelque chose de grand pour l'amour de Celui qui l'a tant aimé, et il appelle à son secours les sacrifices les plus pénibles ; il défie tous les tourments, toutes les morts, toutes les puissances de le séparer jamais de l'amour du Seigneur JÉSUS.

Caritas Christi urget nos. La charité de JÉSUS le presse, l'étreint. Le monde est trop petit pour l'ardeur de son amour : il aurait voulu aimer avec le cœur de tous les Anges et de toutes les créatures. Aussi se dévoue-t-il à convertir les âmes et à les attacher toutes à JÉSUS-CHRIST. C'est là le fruit tout naturel, tout simple, du véritable amour, qui voudrait aimer Dieu autant qu'il est aimé de lui, aimer JÉSUS autant que ce divin Maître le mérite.

Voulez-vous donc vivre d'amour, être heureux dans cette vie d'amour ? Demeurez continuellement dans la pensée de la bonté de Dieu toujours nouvelle pour vous, suivez en Jésus le travail de son amour pour vous. Commencez toutes vos actions par un acte d'amour. Vos adorations, commencez-les par un acte d'amour, et vous ouvrirez délicieusement votre âme à l'action de Jésus.

C'est parce que vous commencez par vous-même que vous vous arrêtez en chemin ; et si vous commencez par un acte d'une autre vertu, vous faites fausse route. Est-ce que l'enfant n'embrasse pas sa mère avant de lui obéir ? L'amour est la seule porte du cœur.

Quand vous aurez quelque devoir pénible à remplir, faites d'abord un bon acte d'amour. Dites : « Mon Dieu, je vous aime plus que moi-même, et pour vous le prouver, je vais faire de bon cœur cet acte de charité, d'abnégation, de patience. Or, quand votre cœur aura produit cet acte d'amour, l'action difficile est comme faite devant Dieu ; et elle aura changé de nature pour vous. Ce qui nous cause de la peine, alimente notre répugnance à nos devoirs, à la pratique de la vertu, c'est notre amour-propre : or le premier effet de l'amour de Dieu qui règne dans une âme est de faire une guerre continuelle à l'amour-propre, c'est-à-dire à la sensualité de la vie, à l'ambition du cœur, à l'orgueil de l'esprit ; à l'esprit du monde, qui n'est que mensonge et égoïsme.

Plus l'amour divin est grand dans un cœur, plus il est militant. Il ne se contente pas de repousser le mal, il va plus loin : il met sa vertu dans la mortification, dans l'immolation, qui est le parfait affranchissement et le dégagement complet de soi-même.

Le second effet de l'amour, c'est d'être l'inspirateur habituel de la vie et la règle inflexible et invariable de toutes les actions.

Que veut Jésus-Christ en ce moment ? Y a-t-il quelque chose pour son service et pour sa gloire dans telle pensée, dans tel désir, dans telle action ?

Voilà la loi de l'amour véritable. Il ne regarde pas ce qu'il donne, mais ce que mérite le Bien-Aimé.

Chapitre 27 : La perfection de l'amour

L'amour m'est suspect qui espère obtenir quelque autre récompense que lui-même : la récompense de l'amour, c'est l'objet aimé. L'amour n'a besoin d'aucune autre cause, d'aucun autre fruit que lui-même : j'aime parce que j'aime, j'aime pour aimer

S. BERNARD LXXXXV in Cant.

Il y a deux amours de Dieu : le premier aime Dieu pour soi, à cause de ses bienfaits et de la récompense qu'il nous a préparée au ciel. On s'aime soi-même en Dieu : c'est l'amour de la loi. Il est bon, très bon ; c'est le seul demandé à tous par le premier commandement. On ne peut strictement exiger davantage ; le possédant, on est sauvé. Cet amour glorifie la bonté, la libéralité, la munificence de Dieu à notre égard ; c'est très bien.

Mais la reconnaissance des bienfaits privilégiés que Dieu accorde à certaines âmes, leur ordonne de faire plus. Vous avez été comblés des grâces de Dieu ; il ne vous a pas donné seulement le suffisant, mais l'excès. A votre tour, ne vous contentez pas d'être comme le journalier, le domestique, le mercenaire, puisque vos grâces vous donnent le droit d'être enfants de la famille. Or l'enfant ne travaille pas seulement pour l'appât du salaire, mais par amour. Sa loi est l'amour ; or l'amour n'a pas de limites. « La mesure d'aimer est d'aimer sans mesure, » dit saint Bernard. *Modus diligendi Deum est diligere sine modo.* Dieu, sans doute, ne nous a pas obligés à cela ; mais c'est pour nous laisser le bonheur de l'aimer au-delà de ce qu'il demande. Et quand Dieu est obligé de nous ordonner de l'aimer, mais il nous fait honte ! Quoi ! Il faut qu'il nous dise, à nous, créatures raisonnables, comblés de ses dons, qui avons vu son immense amour pour nous, il faut qu'il nous dise : « Vous m'aimerez plus que les créatures, que l'or et que le plaisir, et en échange de cet amour je vous donnerai mon paradis ! » Hélas ! L'homme ne donne même pas à Dieu cet amour-là !

Mais nous, que le bon Dieu appelle à lui comme ses amis, nous contenterons-nous de cela ? Non ! Non ! Dieu est large à notre égard pour que nous le soyons envers lui. Il nous laisse le champ libre, aimons-le tant que nous pouvons ; cette liberté pousse à l'héroïsme de l'amour ; on veut faire plaisir, on veut surprendre, et l'on fait bien plus que si l'on était à la tâche. Or, à nous Dieu a dit : « *Sponsabo te mihi in sempiternum : Je t'épouserai pour jamais.* » Et l'épouse doit se donner toute à son époux, tout perdre, tout quitter pour lui : patrie, parents, famille, son nom même et sa personnalité. *Erunt duo in carne una.*

Or l'amour pur de Dieu est tel : « Mon Dieu, je vous aime pour vous, et rien que pour vous ! » On n'exclut pas le ciel ni l'espérance, mais on n'en fait pas son motif habituel et dominant. On sait que Dieu sera bon et généreux pour nous si nous le sommes pour lui. Seulement on dit : « Quand même, ce qui est impossible, il n'y aurait pas de paradis pour mes bonnes œuvres, pour récompenser mon amour, ô mon Dieu, je vous aimerais tout de même, parce que par vous-même vous méritez tout mon amour. Ma récompense est de vous aimer : *Fructus amoris, usus ejus est.* Quoi que je fasse, je le ferai pour vous aimer, pour vous témoigner mon amour. »

Et qu'est-ce que cela pour un Dieu qui nous aime tant ? Pas grand'chose ! On le fait dans la vie naturelle. Voyez les pauvres enfants de Paris qui travaillent tout le jour dans les fabriques, dès l'âge le plus tendre, pour leurs parents pauvres : ils se sacrifient pour eux. Cela leur semble tout simple regardent l'amour, et ne s'occupent pas de ce qu'il leur en coûte. Leur amour est leur récompense : *Amor habet præmium, sed id quod amatur.* Pour Dieu ne ferons-nous pas cela ? Un père de la terre sera donc traité avec plus de dévouement que notre Père qui est dans les cieux ? Mais, pères et mères, vous l'avez fait pour vos enfants : vous vous êtes sacrifiés à leur bien, uniquement pour eux ! Mais tout le monde le fait ! Il arrive un malheur à un passant, dans la rue ; vous courez à son secours, bien que vous ne le connaissiez pas et que vous n'en attendiez aucun salaire. Eh bien ! Dieu est blasphémé ; JÉSUS-CHRIST souffre de nouveau sa Passion ; pourquoi ne souffrez-vous pas pour lui ? Pourquoi ne vous dévouez-vous pas à sa gloire ?

Qu'on ne dise pas : « C'est trop haut pour moi. » — Le premier besoin du cœur est de donner plus qu'on ne doit. Le démon nous souffle souvent ce conseil : « N'essayez pas de pratiquer cet amour dévoué ; c'est bon pour les grands saints : n'ayez pas l'orgueil de vous croire du nombre. »

Mais il n'y a pas d'orgueil à cela ! Aimez sans compter ; et soyez sûr que plus vous aimerez ainsi, plus vous comprendrez votre néant, et la sainteté et la majesté de Dieu.

Que l'on est inconséquent ! On dit toujours : « Je ne veux rester qu'aux pieds de Notre-Seigneur ; je suis indigne de monter plus haut ! » Quoi ! Aux pieds de Notre-Seigneur ? Mais c'est la place de la sainte Vierge ! Vous en croyez-vous digne ?

Ne regardez pas tant ce à quoi vous avez droit, ce que vous méritez ; mais dites toujours : « Je n'ai pas fait assez ; je dois aimer encore, toujours davantage. » Ici-bas, personne ne mérite d'être aimé par lui-même et pour lui-même, mais à cause du reflet divin qu'il porte en lui. Mais Dieu est notre fin suprême ; il mérite qu'on l'aime pour lui : il est la sainteté, l'amour incréé et infini. Connaissez-le de plus en plus, aimez-le toujours plus, vous n'arriverez jamais à l'aimer comme il le mérite. Une âme d'oraison grandit toujours en amour, parce qu'elle comprend mieux ce que c'est que Dieu : elle arrive à l'aimer par Jésus-Christ lui-même, qui inspire son amour et le revêt de ses mérites infinis ; à l'aimer d'un amour, en quelque sorte infini, qui ne pourra être dignement récompensé que un prix infini et éternel ; c'est Jésus qui aime en elle.

Aimez donc ; donnez toujours, sans craindre jamais de donner assez. Notre-Seigneur ne met pas de limites à l'amour qu'il conseille à ses amis : Aimez-moi comme mon Père m'a aimé et comme je vous aime ; demeurez et vivez dans l'amour infini dont j'aime mon Père. » Aimons donc Dieu pour lui-même, à cause de son excellence et parce qu'il le mérite, et que ce soit là le motif dirigeant et dominant de notre vie.

II

Pour cela, en premier lieu, faites tout pour sa gloire ; renvoyez-lui l'hommage de tout le bien qui est en vous et que vous procurez par vos actes. - Pourquoi ce sacrifice ? Pour remercier la divine Bonté, pour glorifier l'amour de Dieu. Faites souvent ce retour de reconnaissance sur sa bonté : remerciez-le souvent, louez-le ; exaltez-le, non pas tant de ce qu'il doit vous donner un jour, mais parce qu'il est bon, saint et heureux en lui-même, et parce qu'il vous fait connaître sa bonté et son bonheur, et qu'il veut bien se manifester à vous.

En second lieu, que sa volonté soit la règle souveraine de toutes vos actions. Dans tout ce qui arrive, dites, sans hésiter, sans regret : « Dieu le veut ainsi, moi aussi. Sa volonté est l'expression de la bonté qu'il a pour moi. » Que tous vos devoirs soient accomplis dans cette pensée.

Pourquoi Dieu veut-il ceci plutôt que cela ? Je ne m'en inquiète pas ; ce serait lui manquer de respect et de confiance que de le lui demander. N'est-il pas la Bonté et la Sagesse mêmes ? Ne veut-il pas mon bien et sa gloire ? Y a-t-il de l'imprévu pour lui ?

Vouloir connaître les motifs de la volonté divine, c'est, en résultat, n'obéir qu'à sa volonté propre.

Vous connaissez que Dieu veut une chose, cela suffit ; le reste ne vous regarde pas. Mais c'est difficile. Qu'importe ? C'est l'affaire du bon Dieu. Vous voulez, ô mon Dieu ! C'est assez ; le reste va de soi.

C'est l'obéissance aveugle et passive : on obéit uniquement parce que Dieu est notre Maître. Notre-Seigneur ne fit qu'ainsi toute sa vie. « L'œuvre que vous m'avez donnée à faire est achevée. Je ne

puis rien faire ni rien dire que par l'ordre de mon Père. » Il n'était descendu qu'envoyé par son Père, et pour faire en tout, librement et par amour, sa sainte volonté.

Comment connaître la volonté de Dieu ? D'abord vous avez vos devoirs, tous vos devoirs d'état, quels qu'ils soient. Lorsque le devoir se tait dans vos temps libres, si vous aimez, vous ferez même le bon plaisir de Dieu. « Je veux aimer Dieu plus que moi, dit l'âme aimante. Deux choses me mènent à Dieu ; mais l'une me coûte davantage et plaît plus à Notre-Seigneur, je ferai celle-là. » Et il n'y a pas de tiraillement, pas d'hésitation ; elle veut en tout, et d'avance, ce qui plaira le plus à Dieu. Celui-là n'a pas l'esprit de famille, qui regarde à ce qu'il donne : Hilarem datorem diligit Deus. C'est de l'amour-propre si vous faites ce qui vous plaît davantage et vous coûte le moins ; c'est vous que vous satisfaites. Rien ne coûte au cœur qui aime. Si telle chose vous coûte à donner à Dieu, ne la donnez pas ; cela vaut mieux que de la donner à contre-cœur. Je ne parle pas de l'homme charnel, qui se plaint toujours et qui doit se plaindre ; vous lui enlevez tout, vous le crucifiez, il faut bien qu'il crie : laissez-le crier. Mais la volonté supérieure, l'homme spirituel, doit donner sans regret. Certes, dans la vie naturelle, que de sacrifices on fait qui coûtent ! Et on les fait sans les reprocher à ceux qui nous les demandent : Dieu mérite que vous agissiez pour lui avec la même générosité.

Enfin, et c'est ici la perfection de l'amour, l'âme aimante arrive à mettre les actes de son amour seulement dans ce qui coûte. Jusqu'ici l'âme se retrouvait toujours, quoique sans se chercher, il est vrai. Ainsi, travailler pour la gloire de Dieu, c'est encourageant, c'est consolant : mettre sa volonté dans celle de Dieu, c'est béatifiant : on sent qu'on marche en sûreté ; on ne s'inquiète plus de rien, quoi qu'il arrive. On se trouve dans une paix divine. La volonté de Dieu bien suivie apaise les curiosités de l'esprit, l'affection du cœur, les sens eux-mêmes. On peut, en passant, souffrir de ceci ou de cela ; mais, au fond, il y a une paix souveraine : car la guerre n'est que là où Dieu ne commande pas en maître.

Mais ici, c'est dans ce qui immole que l'amour pur trouve son exercice. On part de ce principe, qu'il n'y a de véritable amour que celui qui naît du sacrifice de tout soi-même en tout : sacrifices et souffrances choisis, voilà l'essence de l'amour pur. C'est ce que Notre-Seigneur exprimait par ces paroles : « Il n'y a pas d'amour plus grand que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. »

Quand l'âme s'est ainsi livrée à Dieu, il la fait souffrir, il la fera souffrir sans cesse. Ce sera rude ! Pour prendre pleine possession de cette âme, Dieu l'anéantit, et il prend sa place. Et comme la tentation de redevenir soi-même renaît sans cesse, Dieu la combat, la fait souffrir ; il annule l'esprit, il étouffe le cœur.

Il plonge l'esprit qui ne veut pas se rendre à discrétion, dans les ténèbres, dans les tentations contre la foi, l'espérance et la confiance en Dieu, dans le désespoir. Plus de paix jusqu'à ce que l'esprit, se rendant tout à fait, ait renoncé totalement à ses propres lumières. Les directeurs ne peuvent rien contre un pareil état. Ils raisonnent ; ils parlent de la bonté de Dieu ; on ne la voit plus : le passé épouvante, on tremble pour le présent ! Que faire ? Accepter tout. Dieu vous veut dans cet état et ne vous en rend pas compte : il attend que vous lui disiez : « Je ne suis que péché, je me soumets ; faites tout ce que vous voudrez. Vous voulez que je sois soulevé, tourmenté ? Je le veux aussi. Tout va bien. Au lieu de vous offrir de bonnes actions que je vois, je vous porterai ma misère que vous me montrez. Je n'aimerai pas ma misère, mais je vous glorifierai même par elle. Et le bon Dieu alors est encore avec vous. Dieu vous veut ainsi ; que vous importe tout le reste ? Surtout, ne cherchez pas à examiner de trop près. Si vous dites : « Mon Dieu m'abandonne ; que vais-je devenir ? » vous

deviendrez fou ! Dieu veut savoir si vous l'aimez plus que votre volonté, même surnaturelle : soyez tranquille, vous le glorifiez encore dans l'enfer. Voulez-vous quelque chose de plus que sa gloire ?...

Et le cœur ! Ah ! Le cœur est tendre de sa nature ; il était tout à l'heure en paradis, le voilà dans les glaces et dans les déchirements ! Dire : « J'aime ! » vous paraîtra un blasphème. Que faire ? Voulez-vous raisonner votre cœur, vous élever contre lui ? Cela ne servira qu'à aggraver votre peine. Dites donc à Dieu : « Quand je vous aimais dans la douceur, ô mon Dieu ! J'étais bien heureux : maintenant je suis dans une terre désolée et sans eau ; eh bien ! Je vous aimerai plus que la douceur de votre amour ! Mon cœur me dit que je ne vous aime pas. Je vous aimerai malgré mon cœur, par ma volonté ! »

Ces assauts terribles, Dieu les livre à toute âme qu'il veut transposer en lui : non pas pour se satisfaire, mais pour nous faire mériter davantage : Dieu aime à vous tourmenter, pour vous faire grandir en mérites et en gloire. Vous connaîtrez que cet état vient de Dieu, s'il dure malgré tous les moyens que vous prenez pour en sortir. Il faut dire alors à Dieu : « Vous voulez que je vous aime plus que toute ma vie spirituelle ? Je le veux aussi. Je me mets au tombeau tout vivant ! » Il faut en venir là si l'on veut s'unir à Dieu. Il veut de l'or ; pas de terre, pas d'alliage ; l'union avec Dieu se soude au feu. Quand Dieu met l'âme dans cette voie, elle prend une liberté intérieure incroyable : liberté indépendante de toute pratique, de tout état particulier. Son état est sa vie. C'est Dieu qui l'y a mise ; qui la fera sortir de là ?

« Mais, direz-vous, cela rend stupide ! Quoi ! Se priver de toute action, de toute initiative ? » Oui ; et c'est la voie de Dieu sur ces âmes de choix. Ne les aime-t-il pas autant qu'on peut les aimer ? Contentez-vous de vous aimer comme Dieu vous aime, et remettez-vous-en à lui.

Dites à Dieu, avec saint Bonaventure : « Je sais que vous m'aimez plus que je ne puis m'aimer moi-même ; je ne m'occuperai donc plus de moi : je vous remets ce soin ; je ne veux m'occuper que de vous : Scio quia plus quam ego me diligis. De me igitur amplius non curabo, sed solum tuus delicias inharebo : et tu mei curam habeto. » (Stim. Am., p. II, c. 2)

Chapitre 28 : La grâce de vie

Jésus dit à Pierre et à André : Suivez-moi. Eux aussitôt, laissant là leurs filets, le suivirent. MATTH., IV, 19

Il y a dans ces paroles un grand mystère de la vie spirituelle ; elles nous indiquent qu'il y a dans la vie surnaturelle deux sortes de grâces : l'une ordinaire et commune à tous, qui met à notre disposition les sacrements, la prière et les autres moyens du salut. Tels étaient Pierre et André quand Jésus les

appela ; ils étaient dans la grâce ordinaire, pratiquaient la voie de pénitence prêchée par saint Jean-Baptiste, accomplissaient la loi : cela suffisait à leur salut.

Notre-Seigneur les appelle cependant à sa suite ; pourquoi ? Pour les mettre dans la grâce de perfection, dans la grâce de leur sanctification. Tout le monde peut se sauver en correspondant à la grâce commune ; tous ne reçoivent pas cette grâce spéciale, de faveur : elle n'est accordée qu'aux âmes que Notre-Seigneur aime d'un amour privilégié.

C'est une grâce de perfection qui demande plus que l'accomplissement de la loi. Mais elle fait la vie, la sainteté d'une âme. Tous, je le répète, ne l'ont pas. Oh ! Non. Tous sont appelés au salut par la loi ; quelques-uns seulement sont appelés à la perfection par l'amour.

Heureux ceux qui possèdent cette grâce royale ! Toute âme vraiment pieuse, on peut le dire, a reçu cette grâce : à elle de la connaître et de la suivre ; de la correspondance à cette grâce dépendent son avancement et sa perfection.

Voici une comparaison qui fera comprendre ce principe. Dans la nature, les êtres moins parfaits dépendent des plus parfaits, certains êtres complètent les autres : ils se réunissent à des êtres supérieurs qui les absorbent, s'en nourrissent et ne forment avec eux qu'un seul tout.

Dans l'ordre moral de même ; la société est une hiérarchie : il y a les gouvernants et les gouvernés ; l'autorité et l'obéissance ; sans ces conditions il n'y aurait pas de société.

Eh bien, dans l'ordre surnaturel, il y a aussi les grâces souveraines, les grâces accessoires et les grâces complémentaires. Les grâces souveraines suffisent chacune pour conduire à la perfection ; par elles, toutes les autres grâces reçoivent le mouvement, la vie : elles sont le cachet, le caractère d'une vie. Les apôtres ont eu la grâce souveraine de suivre JÉSUS par amour. S'ils n'y avaient pas répondu, ils auraient pu peut-être se sauver ; mais ils n'auraient pas atteint à la perfection évangélique. Ils vont : c'est leur grâce de sainteté, la loi de leur vie, la condition de leur bonheur.

II

La grâce souveraine d'une âme a deux effets : d'abord elle lui trace la voie qu'elle doit suivre dans sa conduite intérieure ; ensuite elle la mène à une vocation spéciale.

Cette grâce des grâces formera le caractère de la piété, de la vertu, de la vie ; elle sera le moteur de toutes les actions, de telle sorte que l'âme ira à tout, fera tout par un mouvement unique.

Une âme, par exemple, a une grâce souveraine, un attrait dominant à la Passion : les souffrances de JÉSUS-CHRIST seront sa pensée dominante, habituelle ; ses vertus, son amour, sa vie, s'inspireront de la passion du Sauveur.

- Une autre a une grâce souveraine pour la pénitence. Cette grâce d'attrait formera sa sainteté : tout ira pour elle à la pénitence ; elle vivra là ; toutes ses vertus auront un caractère pénitent, convergeront à son attrait de vie.

Mais pourquoi Dieu donne-t-il des grâces de caractère, d'attrait ? Il le fait pour une raison divine. L'esprit humain est trop borné pour embrasser l'ensemble des vertus : il ne peut les regarder

fixement toutes d'un seul coup d'œil ; son regard serait trop tendu ; il manquerait de simplicité et serait dans la souffrance. Le mouvement de la vie ne serait pas unique, central. Il y aurait des lignes parallèles, mais pas de rayons convergents vers un même centre. En donnant une grâce dominante, Dieu veut faire une perfection avec son caractère propre, et cette grâce simplifie la vie, les actes, abrège le chemin.

A chacun de connaître sa grâce dominante ; c'est là le travail intérieur : c'est de la correspondance à cette grâce que dépend toute la vie spirituelle.

III

La plus grande, la plus excellente en elle-même de toutes les grâces d'attrait, est la grâce d'attrait au Saint-Sacrement. Je ne dis pas cela parce que Dieu nous y a appelés. Non ; mais je sens que c'est la vérité. Considérée en elle-même, cette grâce l'emporte sur l'attrait à la Passion, ou à tout autre mystère, même sur la grâce d'attrait au ciel, à la pensée de la béatitude. Pourquoi ? Parce que son objet est plus parfait, plus capable de nous sanctifier et de nous rendre heureux. En effet, Jésus est plus voisin de nous par cette grâce que par celle des autres mystères. L'union avec lui est plus intime ; la flamme de son amour nous environne de toutes parts : reste à coopérer et à unir notre petite flamme à ce foyer, afin qu'ils brûlent l'un par l'autre.

La grâce d'attrait au Saint-Sacrement est la grâce des grâces : elle donne un caractère de vie plus parfait. Non seulement elle nous trace vers les autres mystères une voie plus facile, mais tous les mystères trouvent en elle leur vie, leur glorification ; elle renferme la glorification de toutes les vertus, de toutes les perfections.

Memoriam fecit mirabilium suorum, le Seigneur en a fait l'abrégé de toutes ses merveilles de gloire, de vertu et de sainteté ; elle les renferme donc toutes.

Cette grâce eucharistique est très commune. Elle est même plus commune dans la piété que les autres attrait, et parmi les âmes qui se sentent appelées à la perfection, il y en a un plus grand nombre d'appelées par la grâce eucharistique que par toute autre grâce.

Pourquoi cela ? Parce que cette grâce est plus facile, plus à notre portée : ses moyens sont plus doux, plus attrayants. Pour vous diriger, par exemple, par la pensée de la Passion, il faut que vous la fassiez revivre par une grande foi, par un grand amour : c'est un mystère passé et loin de nous. Et, séparé de la communion, l'attrait à la Passion est immolant et crucifiant.

La grâce d'attrait à l'Eucharistie, au contraire, est une grâce de douceur, d'expansion de notre amour en JÉSUS-CHRIST ; or il est plus facile de s'épancher que de se crucifier. De l'Eucharistie vous irez au Calvaire, à Nazareth, à Bethléem mais ces mystères séparés de l'Eucharistie sont sans vie actuelle et présente.

IV

Mais comment se fait cet appel, si puissant qu'il nous entraîne tout entiers ? Ici je pourrais vous renvoyer à votre intérieur. Il se fait comme une éducation.

JÉSUS-CHRIST, qui veut amener une âme à la grâce souveraine de l'Eucharistie, la prépare d'abord par une grâce de sentiment, qui sera peut-être dans l'origine peu appréciée. Le jour de la première communion, le sentiment du bonheur causé par la présence de Jésus a été pour nous un premier attrait ; à notre insu, et de même que le germe se développe insensiblement sous terre, il s'est développé, et plus tard, par les soins qu'on lui a donnés, cet attrait est devenu un besoin, une aptitude, un esprit, un instinct : tout alors nous porte à l'Eucharistie ; si elle nous manque, tout nous manque en même temps. L'âme possédée par cet attrait, tourne sa piété, ses vertus vers le Très-Saint-Sacrement : elle éprouve le besoin de la sainte Messe, de la Communion ; elle se sent portée à entrer dans les églises, à voir le tabernacle ; quelque chose la pousse sans cesse de ce côté. Qu'est-ce donc ? Sa grâce souveraine, qui a fait son éducation, qui est devenue la mère de toutes ses autres grâces, le principe et le moteur de toutes ses actions. Vous l'entendez dire : Je me sens pleine de dévotion pour le Saint Sacrement, je ne suis bien qu'en sa présence : cela ne me coûte pas d'efforts. Je crois bien, vous êtes dans votre grâce !

Cette grâce devient notre esprit, elle s'imprime sur toutes nos pensées, nos paroles, nos actions ; tout ce qui regarde l'Eucharistie nous est plus facile, plus agréable à exécuter : nous le faisons plus cordialement.

Elle devient un instinct, une loi du cœur, qui influe sur notre vie, nous guide, sans que nous y réfléchissions, tout spontanément, vers l'Eucharistie.

Certes, l'esprit de famille ne se raisonne pas : on l'a sucé avec le lait ; on en a la science infuse ; ainsi de la grâce eucharistique, lorsqu'elle est notre attrait dominant.

Quand on a le bonheur de posséder une telle grâce, il faut y coopérer en faisant l'unité dans sa piété, dans ses vertus ; il faut que l'oraison, la contemplation fassent agir en nous cette force, la développent ; il faut la nourrir par la lecture, la prière. Pour entretenir un foyer, on y jette sans cesse du bois ; si vous voulez obtenir la plus grande puissance de votre grâce de vie, augmentez sans cesse ses forces, suivez-la toujours : la grande tentation du démon consiste à nous faire oublier et perdre de vue notre grâce souveraine pour des riens.

Je dis une chose ici que je ne crains pas de voir démentir. Toute personne qui fait la Communion plusieurs fois la semaine a une grâce d'attrait, une grâce souveraine pour l'Eucharistie : elle doit tourner vers elle toutes ses autres dévotions, comme vers leur mère et leur reine ; les nourrir de l'Eucharistie, les inspirer de l'esprit eucharistique.

Il faut correspondre à cette grâce par une grande fidélité ; parce que si nous sommes infidèles à notre grâce mère, nous le serons à toutes les autres.

De plus, il faut être reconnaissant ; et si la gratitude se mesure à la grandeur du bienfait, quelle est celle que nous devons à JÉSUS pour une pareille grâce ?

Il faut encore un travail persévérant et uniforme, dans lequel le cœur, l'esprit, la vie, travaillent avec harmonie sous l'influence unique de la grâce souveraine.

Dans un arbre, la sève est au cœur même : elle est protégée par le bois et l'écorce ; tout tend à la conserver pendant les froids de l'hiver, parce qu'elle est la vie.

Eh bien, votre sève, c'est votre grâce souveraine ; c'est elle qui donnera la fécondité à toutes les branches de votre vie : conservez-la bien, défendez-la comme le cœur, comme l'âme de votre vie surnaturelle.

Chapitre 29 : La vie de Jésus en nous

Jésus-Christ votre vie. Colossiens, III, 4.

Il faut que nous vivions de l'Eucharistie. L'Eucharistie est amour, rien qu'amour ; il faut donc perfectionner en nous l'amour. Il faut chaque jour renouveler son foyer afin de s'enflammer soi-même. Il faut fortifier l'amour en soi avant de le vouloir répandre au dehors par les œuvres extérieures. Toute notre vie, puisque nous recevons si souvent l'Amour incarné, ne devrait être que le développement, l'épanouissement de cet amour. Toute personne qui ne s'efforce pas de le perfectionner dans son cœur n'avancera jamais. Soyez vraiment disciples de Jésus-Christ, vivez d'amour. Le Saint-Esprit a mis dans vos cœurs cet esprit d'amour : il faut donc aimer grandement, généreusement, souverainement.

Dieu diversifie ses dons à l'infini ; cependant il est certains attrait qui se retrouvent dans beaucoup d'âmes qu'il veut sanctifier par une voie identique. De là naissent les sociétés religieuses, où s'assemblent de partout des cœurs à qui Dieu a fait le même attrait. Pour vous qui voulez vous sanctifier par l'Eucharistie, vous devez vivre de la vie intérieure et toute cachée que Jésus mène dans le saint Sacrement. L'Eucharistie est le fruit de l'amour de Jésus-Christ, et l'amour gît dans le cœur. Pour nous faire sentir cette vérité, Jésus-Christ ne se montre pas à nous : nous ne percevons pas son corps, ni ne goûtons son sang ; il n'y a rien de sensible dans l'Eucharistie. Jésus veut que nous allions jusqu'à son amour, au fond de son cœur.

JÉSUS pratique au saint Sacrement les vertus de sa vie mortelle, mais d'une manière invisible et tout intérieure. Il est dans une oraison continuelle, contemplant sans cesse la gloire de son Père et le suppliant pour nous, afin de nous apprendre que dans l'oraison est le secret de la vie intérieure ; qu'il faut soigner la racine de l'arbre pour en recueillir de bons fruits ; que la vie extérieure, si estimée du monde, n'est qu'une fleur stérile si on n'alimente la charité qui produit les fruits. Soyez donc contemplateurs de JÉSUS, si vous voulez réussir dans vos œuvres. Les Apôtres se plaignent de n'avoir pas assez de temps pour prier, et créent des diacres qui les soulagent dans le ministère : extérieur. JÉSUS-CHRIST pendant sa vie se dérobe à la foule, se retire, se cache pour prier et contempler, et nous voudrions mener une vie purement extérieure. Avons-nous donc un fonds plus riche de grâces, des forces plus solides pour le bien que les Apôtres ? Et l'exemple de Notre-Seigneur n'est-il pas pour

nous ? Non, toute piété qui ne se nourrit pas de prière, qui ne se recueille pas en son centre, en JÉSUS-CHRIST, pour réparer ses pertes et renouveler sa vie, s'étirole et finit par mourir.

C'est en vain que les prédicateurs s'étudient à prêcher ; si leur parole ne s'alimente de l'oraison, elle demeurera stérile. Disons-le, c'est de cette absence de vie de prière qu'est né ce proverbe, répété par ceux qui vont au sermon : Allons cueillir des fleurs. » Et cependant ce ne sont pas des fleurs que vous devez emporter de nos prédications, ce sont des fruits de vertu, de bons désirs. Mais les fruits ne mûrissent que dans l'oraison : on ne les cueille que dans la prière. Aussi, priez beaucoup pour les ministres de la parole de Dieu, mais ne demandez pour eux qu'une chose : c'est qu'ils soient des hommes de prière. Une âme priante sauve le monde, unie qu'elle est à JÉSUS-CHRIST priant au fond de son Tabernacle.

Toutes les vertus viennent de Dieu, et c'est de l'Eucharistie surtout que Jésus se plaît à les faire découler dans nos âmes comme des flots de grâces, par les exemples qu'il nous en donne. Mais ces exemples, il faut les voir, y être attentif, les étudier, s'en pénétrer. Où puiser un plus grand amour de l'humilité qu'aux pieds de l'Hostie sainte ? Où trouver de plus beaux exemples de silence, de patience, de douceur ?

Au très saint Sacrement Notre-Seigneur ne pratique plus extérieurement les grandes vertus de sa vie mortelle ; sa sagesse ne proclame plus ses sentences divines ; plus rien ne paraît de sa puissance, de sa gloire ; être pauvre, petit, simple telle est sa vie eucharistique. La pauvreté, la mansuétude, la patience, voilà ce qu'il nous montre ; et que c'est une délicate attention de sa part ! Les grandes occasions de vertus héroïques sont rares dans la vie, et nous n'avons guère le courage d'y correspondre : nous désespérerons-nous, et sous prétexte de ne rien pouvoir faire pour Dieu, abandonnerons-nous la vie pieuse ? Jésus a mis le remède contre cette tentation dans sa vie eucharistique ; là il nous apprend que c'est dans les petites occasions que s'exerce surtout la sainteté. Son anéantissement et cette absence de vie extérieure nous enseignent que la vie intérieure, toute composée des actes du cœur, des élans de l'amour, de l'union à ses intentions, est ce qu'il y a de plus parfait. Oh ! Dieu aime avec prédilection les humbles, les petits qui vivent à ses pieds, sous l'influence céleste de son cœur. Du reste, la vie de prière n'exclut pas le zèle du salut des âmes. L'âme intérieure sait travailler tout en étant recueillie ; elle n'en agit pas moins à l'extérieur, comme Jésus qui, sans se montrer aux yeux, se fait sentir. Le pécheur qui le prie sent la douceur de son cœur : il s'établit de Jésus à l'âme un courant que personne ne voit, un dialogue que personne n'entend ; personne ne distingue ce travail de JÉSUS au fond de l'âme : mais qu'il est réel ! Oh ! Rendons notre amour, notre zèle semblable à celui de Jésus : tout caché, tout intérieur.

Ne regardez jamais comme perdus pour le bien, les moments que vous passez au pied de l'autel : c'est quand le grain est enseveli dans le sillon que sa fécondité se déclare ; l'entretien eucharistique, voilà la semence des vertus. Il ne manque pas d'âmes dévouées de nos jours à toutes les œuvres de zèle : on les loue beaucoup, quelquefois trop ; priez que le fond du cœur soit en rapport avec le zèle extérieur ; demandez que ces âmes s'alimentent de prière.

Allons, que vos vertus deviennent aimables et attrayantes pour le prochain ; pour cela, revêtez-les de la douceur de JÉSUS-CHRIST : rien n'est aimable comme la simplicité, l'absence de prétention ; la vertu qui se cache, qui va sans bruit, est bénie de tous ; la patience qui part du cœur sans montrer de violence, la charité toute simple et comme toute naturelle, voilà les fruits de la vie cachée, nourrie de la réception de Jésus-Christ et de la contemplation des exemples de sa vie eucharistique.

Chapitre 30 : Le don de la personnalité

Celui qui me mange vivra par moi. Jean, VI, 58

JÉSUS vient prendre possession de nous par la Communion, faire de nous sa chose ; pour entrer dans ses desseins, nous devons nous dépouiller entre ses mains de tout droit, de toute propriété sur nous-mêmes ; lui laisser la direction et l'initiative de tous nos actes ; ne rien faire par nous ni pour nous, mais tout par lui et pour lui.

Par là se réalise la nouvelle incarnation du Verbe en nous ; il continue alors pour la gloire du Père ce qu'il fit en la nature humaine de JÉSUS. — Or, dans le mystère de l'Incarnation, l'humanité de JÉSUS-CHRIST a été privée de ce dernier élément qui rend une nature maîtresse d'elle-même et incommunicable à tout autre être. Elle ne reçut pas de subsistance ou de personnalité connaturelle ; mais la Personne du Verbe remplaça la personnalité que la nature humaine de JÉSUS-CHRIST aurait dû naturellement recevoir. Or, comme c'est la personne qui, dans un être parfait, agit par la nature, par ses facultés ; comme elle est ce qu'il y a de plus noble, et que c'est elle qui nous rend êtres parfaits et complets, c'est à elle aussi que se rapportent tous les actes naturels : elle en est le principe premier, et c'est d'elle qu'ils reçoivent leur valeur. Je commande aux facultés de mon âme ; mes membres m'obéissent ; c'est moi, homme complet, qui agis, qui fais agir, et de tous les mouvements, ainsi que de toutes les actions de mon être, c'est moi qui suis responsable : mes puissances me servent à l'aveugle ; le principe qui les fait agir est seul responsable de ce qu'elles font, parce que c'est par lui et pour lui seul qu'elles travaillent et non pour elles-mêmes.

Cela étant posé, il suit qu'en Notre-Seigneur, qui avait deux natures, mais une seule personne, celle du Verbe, ces deux natures agissaient par le Verbe, et la moindre action humaine de Notre-Seigneur était une action divine aussi, une action du Verbe, qui seul avait pu l'inspirer, et seul lui donnait sa valeur : valeur infinie qu'elle recevait en tant que se terminant à une Personne divine. Il suit de là aussi que la nature humaine n'était plus le principe premier de rien, qu'elle n'avait aucun intérêt propre, qu'elle n'agissait plus pour elle, qu'elle n'était que la servante du Verbe, seul moteur de tous ses actes : le Verbe voulait divinement et il voulait humainement : il agissait par chacune de ses natures.

Ainsi doit-il en être de nous ; ou du moins, devons-nous, par tous nos efforts, approcher de cet idéal divin où l'homme n'agit que comme un instrument passif, conduit, guidé par un moteur divin, l'Esprit de JÉSUS-CHRIST dans le seul but que puisse se proposer un Dieu qui agit, c'est-à-dire, lui-même, sa propre gloire. Nous devons donc être anéantis à tout propre désir, à tout propre intérêt, et n'avoir plus en vue que ceux de Jésus en nous, qui n'y est que pour y vivre encore à la gloire de son Père ; qui se donne dans la sainte Communion pour alimenter e resserrer cette union ineffable.

Quand le Verbe dans l'Évangile dit : Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem ; et qui manducat me, et ipse vivet propter me, c'est comme s'il disait : En m'envoyant dans le monde par

l'Incarnation pour être la personnalité divine d'une nature qui n'en aurait point d'autre, le Père lui a coupé toute racine de recherche de soi-même, afin qu'elle ne vécût que pour lui : ainsi par la Communion je m'unis à vous, afin de vivre en vous et que vous ne viviez que pour moi ; je serai vivant en vous, je remplirai votre âme de mes désirs ; je consumerai et anéantirai en vous tout intérêt propre ; je désirerai, je voudrai en vous, je me mettrai à votre place : vos facultés seront mes facultés, c'est moi qui vivrai et agirai par votre cœur, votre intelligence et vos sens : je serai votre personnalité divine ; par elle vos actions participeront à une dignité surhumaine, elles auront un mérite divin, elles seront des actions dignes de Dieu, méritant la béatitude, la vision intuitive de Dieu. Vous serez par grâce ce que je suis par nature, des fils de Dieu, héritiers en toute justice de son royaume, de ses richesses et de sa gloire.

Quand Notre-Seigneur vit en nous par son Esprit, nous sommes ses membres, nous sommes : le Père céleste a pour agréables nos actions ; les voyant, il voit les propres actions de son divin Fils, il y trouve ses complaisances ; le Père, inséparablement uni à son Verbe, vit en nous aussi, il y règne ; et cette vie et ce règne divins paralysent et détruisent le règne de Satan : alors les créatures rendent à Dieu le fruit d'honneur et de gloire qu'il a le droit d'en attendre.

Ainsi la gloire de son Père dans ses membres, voilà le premier motif pour lequel Notre-Seigneur désire que nous lui soyons unis surnaturellement par la vie de la charité parfaite : voilà pourquoi saint Paul nous appelle si souvent : Membra CHRISTI, les membres, le corps de JÉSUS-CHRIST ; voilà pourquoi Notre-Seigneur répète plusieurs fois à la Cène cette parole : Demeurez en moi. — C'est le don de soi, puisqu'on ne demeure plus chez soi, qu'on travaille pour celui chez qui on demeure, qu'on est tout à sa disposition.

II

Notre-Seigneur désire encore cette union par amour pour nous, afin de nous ennoblir par lui-même, afin de nous communiquer sa gloire céleste, un jour, avec tout ce qui la compose : la puissance, la beauté, le bonheur parfait. — Et comme Notre-Seigneur ne peut nous communiquer sa gloire qu'en tant que nous serons ses membres, et que ses membres à lui sont saints, il veut donc nous sanctifier pour nous unir à lui et nous faire partager sa vie glorieuse.

Nos actions dès ici-bas deviennent les actions de Notre-Seigneur, et elles en prennent plus ou moins la valeur, selon leur degré d'union à celles de Notre-Seigneur : or cette union est en rapport avec les mœurs, les vertus, avec l'Esprit de Jésus qui est en nous. De là ces belles paroles : Christianus alter CHRISTUS ; vivit vero in me CHRISTUS ; non ego solus, sed gratia Dei mecum : « Le chrétien est un autre CHRIST ; JÉSUS vit en moi ; ce n'est pas moi seul qui agis, mais sa grâce avec moi. »

Cette union est le fruit de l'amour de JÉSUS-CHRIST ; elle est la fin de toute l'économie divine dans l'ordre naturel et surnaturel : tout ce que la Providence a établi tend à amener et consommer l'union du chrétien avec Jésus-Christ, à alimenter et à perfectionner cette union : car elle est toute la gloire de Dieu dans sa créature, et toute la sanctification des âmes, en un mot, tout le fruit de la Rédemption.

L'union de JÉSUS-CHRIST avec nous sera en raison de notre union avec lui : Demeurez en moi, et moi en vous. Celui qui demeure en moi, je demeure en lui. » Je suis donc sûr que Jésus demeurera en moi si je veux demeurer en lui. Comme le vent se précipite dans le vide, l'eau dans un bas-fond, ainsi l'Esprit de Jésus remplit aussitôt le vide que l'âme fait en elle-même.

Cette union de l'homme avec Notre-Seigneur fait sa dignité. Je ne deviens pas une portion de la Divinité, quelque chose qui mérite l'adoration, mais quelque chose de sacré, de saint ; ma nature reste toujours un néant devant Dieu, et d'elle-même elle peut retomber dans l'abîme ; mais - Dieu l'élève jusqu'à se l'unir par sa grâce, par sa présence en moi ; cette union me fait le parent de Notre-Seigneur : parenté d'autant plus étroite que mon union est plus resserrée, ma pureté, ma sainteté plus grandes ; la parenté avec Notre-Seigneur n'est, en effet, que la participation à sa sainteté, suivant sa parole même : Celui qui garde ma parole, celui-là est mon frère, ma sœur, mon père et ma mère. »

De cette union vient la puissance de l'homme : Sicut palmes non potest ferre fructum a semetipso nisi manserit in vite, ita et vos nisi in me manseritis. — Sans moi vous ne pouvez rien faire. Voilà qui est clair, nihil, rien. Or, comme la fécondité de la branche vient de son union avec le tronc et la sève, ainsi la fécondité spirituelle vient de notre union avec JÉSUS-CHRIST ; de l'union de nos pensées avec ses pensées, de nos paroles avec ses paroles, de nos actions avec ses actions. La vie des membres vient du sang du cœur, et le sang est produit par la nourriture ; mais notre nourriture c'est JÉSUS, le pain de vie, et celui-là seul qui le mange a la vie en lui. Voilà donc le principe de notre puissance de sainteté : l'union avec Notre-Seigneur. La nullité, le vide, l'inutilité des œuvres, viennent de l'absence de cette union : la branche desséchée qui ne communique plus à la vie de l'arbre ne saurait porter de fruit.

De cette union naît le mérite de nos œuvres. C'est un mérite de société. Notre-Seigneur prend notre action et la rend sienne, il la rend méritoire d'un prix infini, d'une récompense éternelle : et cette action qui, venant de nous, n'était presque rien, revêtue des mérites de Jésus, devient digne de Dieu ; et plus grande est l'union avec Jésus, plus grande aussi sera la gloire de nos œuvres saintes.

Oh ! comment se fait-il que nous négligions tant cette union divine ? Que de mérites perdus, que d'actions stériles pour n'avoir pas été faites en union avec JÉSUS-CHRIST ; que de grâces sans fruit ! Quoi ! Avec tant de moyens, un négoce si facile, avoir si peu gagné !

Soyons donc unis à Notre-Seigneur Jésus-Christ, soyons dociles à sa direction, soumis à sa volonté, guidés par sa pensée, agissant d'après son inspiration, lui offrant toutes nos actions, comme la nature humaine était soumise, unie, obéissante à la Personne du Verbe, qui la gouvernait ; comme JÉSUS-CHRIST tout entier l'était à son Père. Mais pour cela, il faut être uni d'une union de vie, reçue, renouvelée, entretenue par une communication continuelle avec JÉSUS : il faut que, comme la branche de l'arbre, nous soyons dilatés, échauffés par le soleil, pour que la sève divine nous pénètre pleinement ; or le soleil préparateur qui attire la sève divine, nous dispose à la recevoir, l'entretient, c'est le recueillement, c'est le désir, la prière ; c'est le don de soi de tous les instants ; c'est l'amour soupirant sans cesse après Jésus, s'élançant à tout moment vers lui : Veni, Domine JESU, veni ! Et la sève n'est elle-même que le sang de Jésus, qui nous donne sa vie, sa force et sa fécondité divines. La

vie de communion peut donc se réduire à ces deux termes : communier sacramentellement et vivre de recueillement.

Chapitre 31 : La vie d'union au Saint-Esprit

Si le Saint-Esprit est le principe de notre vie, qu'il le soit aussi de toute notre conduite. GALAT., V, 25

Le Saint-Esprit, l'Esprit de Jésus, cet Esprit divin qu'il est venu apporter au monde, est le principe de notre sainteté. La vie intérieure est l'union au Saint-Esprit, l'obéissance à ses mouvements. Étudions ses opérations en nous.

Remarquez d'abord que c'est le Saint-Esprit qui nous communique à chacun en particulier les fruits de l'Incarnation et de la Rédemption. Le Père nous a donné son Fils ; le Verbe se donne à nous et nous rachète sur la croix : voilà les effets généraux de son amour. Qui est-ce qui nous fait participer à ces effets divins ? C'est le Saint-Esprit. Il forme en nous Jésus-Christ, il le complète. C'est donc maintenant, et depuis l'Ascension de Notre-Seigneur, le temps propre de la mission du Saint-Esprit. Le Sauveur nous indique cette vérité, quand il dit : Il vous importe que je m'en aille, autrement le Saint-Esprit ne viendra pas. »

JÉSUS nous a acquis les grâces ; il a ramassé le trésor, déposé dans son Église le germe de la sainteté : c'est la mission du Saint-Esprit de cultiver ce germe, de le conduire à son terme ; il achève et perfectionne l'œuvre du Sauveur ; aussi Notre-Seigneur disait : « Je vous enverrai mon Esprit, il vous enseignera toutes choses ; il vous expliquera et vous fera comprendre toutes les paroles que je vous ai dites ; s'il ne vient pas, vous demeurerez faibles et ignorants. » Au commencement, l'Esprit planait sur les eaux pour les féconder. Il fait de même sur les grâces que nous a laissées JÉSUS-CHRIST : il les féconde en nous les appliquant ; car il habite en nous : il y travaille. L'âme juste est la demeure et le temple de l'Esprit-Saint : il n'y est pas seulement par sa grâce, mais par lui-même ; sa personne adorable habite en nous, et, plus l'âme est pure d'obstacles, plus elle laisse de place au Saint-Esprit, plus il y est puissant.

Il ne peut agir ni habiter où il y a péché, parce que nous sommes morts alors, que nos membres sont paralysés et ne peuvent coopérer à son action, coopération toujours nécessaire. Il ne peut agir non plus avec une volonté paresseuse ou des affections dérégées : bien qu'alors il habite en nous, il y est impuissant. L'Esprit-Saint est une flamme qui monte toujours et qui veut nous faire monter avec elle.

On veut l'arrêter, elle s'éteint ; ou plutôt le Saint-Esprit finit par disparaître de l'âme paralysée ainsi et attachée à la terre ; car elle ne tarde pas à tomber dans le péché mortel. La pureté est nécessaire pour que le Saint-Esprit habite en nous. « Il ne souffrira dans le cœur qu'il possède aucune paille, mais il la brûlera aussitôt, » dit saint Bernard : Qui nec minimam paleam intra tordis quod possidet habitaculum residere patitur, sed exurit.

La mission du Saint-Esprit, avons-nous dit, est de former Jésus en nous. Il a bien dans l'Église une mission générale consistant à diriger et à garder l'infaillibilité de l'Église ; mais sa mission spéciale dans les âmes est de former Jésus-Christ. Cette recreation, cette transformation, il la fait par trois opérations qui exigent absolument notre concours assidu.

II

D'abord il nous inspire des pensées et des sentiments conformes à ceux de JÉSUS-CHRIST. Il est en nous personnellement ; il meut nos sentiments, remue notre âme, nous présente Notre-Seigneur à la pensée. Il est de foi que nous ne pouvons avoir sans le Saint-Esprit une seule pensée surnaturelle. De bonnes pensées naturelles, raisonnables, honnêtes, nous le pouvons sans lui ; mais qu'est-ce que cela ? La pensée que le Saint-Esprit met en nous est faible, petite d'abord ; elle grandit et s'épanouit dans l'acte et le sacrifice. Que faut-il faire quand ces pensées surnaturelles se présentent ? Y consentir sans hésiter. Nous devons même être attentifs à la grâce, recueillis en notre intérieur, pour voir si le Saint-Esprit ne nous inspire pas ses pensées divines. Il faut écouter le Saint-Esprit, être recueilli dans ses opérations. On pourrait objecter à cela que si toutes nos pensées surnaturelles viennent du Saint-Esprit, nous sommes infaillibles. A cela je réponds : De notre fonds nous sommes menteurs, c'est-à-dire sujets à errer ; mais quand nous sommes dans notre grâce, et que nous suivons la lumière que nous offre le Saint-Esprit, oui, alors certainement nous sommes dans la vérité et la vérité divine. Voilà pourquoi l'âme recueillie en Dieu est toujours dans la vérité, pourquoi le sage surnaturel ne fait pas de faux pas. Cela ne peut lui être attribué à lui-même, cela ne vient pas de lui ; il ne s'appuie pas sur ses lumières, mais sur celles de l'Esprit de Dieu, qui est en lui et qui l'éclaire. Si nous sommes matériels et grossiers, perdus dans les choses extérieures, nous ne comprendrons pas ces paroles ; mais si déjà nous savons entendre la voix du Saint-Esprit au dedans de nous, nous les comprendrons facilement. Comment distingue-t-on la bonne de la mauvaise nourriture ? En la goûtant. Dans la grâce, il en est de même, et l'âme qui veut juger sainement n'a qu'à sentir en elle ces effets de la grâce qui ne trompent pas. Qu'elle entre dans la grâce, elle en comprendra la puissance, comme elle connaît la lumière, parce que la lumière l'entourne : ce sont des choses qui ne se démontrent pas à ceux qui ne les ont pas éprouvées.

Nous sommes peut-être humiliés de ne pas comprendre, parce que c'est une preuve que nous ne sentons guère souvent les opérations du Saint-Esprit, tandis que l'âme intérieure et bien pure est constamment dirigée par le Saint-Esprit, qui lui révèle ses voies directement par une inspiration intérieure et immédiate.

J'insiste sur ce point. Le Saint-Esprit guide lui-même l'âme intérieure et pure : il est son maître, son directeur. Sans doute, elle doit toujours obéir aux lois de l'Église, et se soumettre aux ordres de son confesseur pour tout ce qui regarde ses pratiques de piété et ses exercices spirituels ; mais quant à la marche intérieure et intime, c'est le Saint-Esprit qui la guide, qui dirige ses affections et ses pensées,

et personne ne pourra, quand même il l'oserait, y mettre des entraves. Qui voudrait se mêler au colloque de l'Esprit divin avec sa bien-aimée ? Du reste, à quoi bon ?

Celui qui aperçoit un bel arbre ne cherche pas à voir si ses racines sont bien saines : la beauté de l'arbre, sa vigueur, le lui disent assez. Ainsi, quand une personne avance dans le bien, ses racines, toutes cachées qu'elles soient, sont saines, et plus elles sont cachées, plus elles sont vives.

Mais, hélas ! Que souvent le Saint-Esprit nous demande de consentir à ses inspirations et nous ne voulons pas ! Nous ne sommes que des machines extérieures, et nous aurons la confusion des Juifs à propos de Notre-Seigneur : le Saint-Esprit est au milieu de nous, et nous ne le connaissons pas.

III

L'Esprit-Saint prie en nous et pour nous. La prière est toute la sainteté, au moins en principe, puisqu'elle est le canal de toutes les grâces. Or le Saint-Esprit est en l'âme qui prie : ipse postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus. Il a élevé notre âme à l'union à Notre-Seigneur. Il est encore le prêtre offrant à Dieu le Père sur l'autel de notre cœur le sacrifice de nos pensées et de nos louanges. Il présente à Dieu nos besoins, nos faiblesses, nos misères, et cette prière, qui est celle de JÉSUS en nous, unie à la nôtre, la rend toute-puissante.

Vous êtes le vrai temple du Saint-Esprit ; mais un temple n'est qu'une maison de prière. Priez donc sans cesse ; mais en union avec le divin Prêtre de ce temple. On pourra vous donner des méthodes de prière ; le Saint-Esprit seul vous donnera l'onction et le bonheur de la prière. Les directeurs ne sont que des chambellans qui se tiennent à la porte de notre cœur ; le Saint-Esprit seul y habite. Il faut qu'il le pénètre de toutes parts pour le rendre heureux. Priez donc avec lui, il vous enseignera toute vérité.

IV

La troisième opération du Saint-Esprit est de nous former aux vertus de JÉSUS-CHRIST. Pour cela, il nous en donne l'intelligence. C'est une grande grâce que de comprendre les vertus de Jésus ; car elles ont une double face. La première repousse et scandalise : c'est leur côté crucifiant. Le monde, au point de vue naturel, a raison de ne pas les aimer. Les vertus, même les plus aimables, comme la douceur et l'humilité, sont très dures à pratiquer pour la nature. Il n'est pas facile de rester doux quand on nous insulte, et sans la foi, je comprends très bien que le monde trouve rebutantes les vertus du christianisme. Mais le Saint-Esprit nous découvre l'autre face des vertus de Jésus. Sa grâce, sa suavité, son onction, nous ouvrent l'écorce amère de la vertu et nous y font trouver la douceur du miel, la gloire même la plus pure. On s'étonne alors que la croix soit si douce. C'est qu'au lieu de l'humiliation, au lieu de la croix, on ne voit dans les sacrifices que l'amour de Dieu, sa gloire et la nôtre.

Par suite du péché, les vertus nous sont devenues pénibles ; nous y répugnons ; car toutes sont humiliantes et crucifiantes. Mais le Saint-Esprit nous montre que JÉSUS-CHRIST en les pratiquant le premier leur a communiqué la noblesse et la gloire. Il nous dit : Vous ne voulez pas vous humilier ? Eh

bien, soit ; mais ressemblez à Jésus. Ce n'est pas descendre, c'est monter, c'est s'ennoblir que de lui ressembler. Et alors la pauvreté et les haillons sont un vêtement royal, parce que JÉSUS- CHRIST y a mis la vraie gloire et le vrai bonheur.

Mais il n'y a que le Saint-Esprit qui nous fasse comprendre ainsi les vertus et qui nous montre leur pur or enfermé dans sa mine rocheuse et boueuse. C'est le défaut de cette lumière qui arrête tant d'hommes sur le chemin de la perfection : ils ne voient que la petite apparence des vertus de JÉSUS, et n'en pénètrent pas les secrètes grandeurs.

A cette connaissance intime et surnaturelle des vertus, le Saint-Esprit ajoute une aptitude spéciale à les pratiquer. Il nous y rend propres et aptes, au point que nous pourrions nous croire nés uniquement pour elles. Elles nous deviennent comme naturelles : il nous en donne l'instinct divin. Chaque âme reçoit une aptitude conforme à sa vocation. Pour nous, adorateurs, le Saint-Esprit nous fait adorer en esprit et en vérité. Il prie en nous, et nous prions en lui : il est par-dessus tout le Maître de l'adoration. C'est lui qui a donné aux Apôtres la force et l'esprit de la prière : il s'appelle Esprit de prière et d'oraison : Spiritorationis et precum. Unissons-nous donc à lui. Depuis la Pentecôte , il plane sur l'Église et habite en chacun de nous pour nous apprendre à prier, pour nous former sur le modèle de JÉSUS-CHRIST, pour nous rendre en tout semblable à lui, afin que nous puissions lui être unis un jour sans voile dans la gloire.

Chapitre 32 : La vie du vrai serviteur

Je suis votre serviteur : ouvrez mon intelligence à vos divins préceptes. PSALM. CXVIII, 125.

1

Notre-Seigneur m'a aimé et s'est donné à moi. Je dois être à lui ; c'est de toute justice. Mais je dois être à lui comme il est à son divin Père ; car c'est pour être notre modèle, nous communiquer ses vertus et nous faire vivre de la même vie que lui, que le Verbe s'est fait chair, qu'il a vécu sous nos yeux et qu'il vient en nous par la Communion.

Or le Père céleste a donné à JÉSUS le titre de serviteur : *Justificabit ipse servos meos multos* :

Mon serviteur sera la source de la justification d'un grand nombre. » Dans les psaumes, David parle en la personne de Notre-Seigneur, et dit à Dieu : Je suis votre serviteur et le fils de votre servante. » *Servus tuus sum ego.*

Mais, que fait un bon serviteur ? Trois choses :

1° Il se tient toujours auprès de son maître et à sa disposition ;

2° Il obéit promptement et affectueusement à toutes ses volontés ;

3° Il ne travaille que pour la gloire de son maître.

Or Notre-Seigneur a porté à leur plus haute perfection ces trois qualités du bon serviteur pendant sa vie.

11

Il était toujours près de son Père, avec son Père. Son esprit le contemplait sans interruption et adorait sa vérité ; il contemplait sa beauté ; son âme, jouissant de la vision béatifique, ne pouvait se détacher de la vue de Dieu.

Aussi Notre-Seigneur dans le saint Évangile s'adresse à son Père, comme le regardant sans cesse ; et il a dit deux paroles qui révèlent ce mystère : « Filius hominis non potest a seipso facere quidquam nisi Arius viderit Patrem facientem : Le Fils de l'homme ne peut rien faire qu'il n'ait d'abord vu son Père le faisant ; » il regardait donc toujours son Père, afin de penser, de dire, d'agir comme lui-même.

La deuxième parole est celle-ci : « Le Père qui demeure en moi opère lui-même les œuvres que je fais. Pater in me manens, ipse facit opera. » Il y avait donc société habituelle de chaque instant entre le Père céleste et Notre-Seigneur.

Ailleurs encore : « Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert. » Il était donc attentif et obéissant à la direction du Saint-Esprit.

Eh bien, notre place est à côté de Notre-Seigneur : nous devons comme lui attendre les ordres de Dieu, avoir les yeux sur lui pour partir au premier signe : Sicut oculi servorum in maniées dominorum suorum, ita oculi nostri ad Dominum nostrum.

C'est ce qu'ont fait tous les saints dans l'ancienne loi comme dans la nouvelle. Noé marcha avec Dieu, ambulavit cum Deo ; donc c'est possible, et de plus, c'est nécessaire. « Marche devant moi si tu veux être parfait, » dit Dieu à Abraham : Ambula coram me, et esto perfectus.

On dira peut-être : Mais il n'en coûtait rien à l'âme de Notre-Seigneur, de Marie ; il n'en coûte rien aux Anges d'être toujours en la présence de Dieu ; pour nous, c'est une lutte, c'est pénible. Il est vrai que pour Jésus, sa Mère et les Anges, la vue de Dieu n'est que délices et que rien ne tente de les en détacher. Mais n'avons-nous pas la grâce de Dieu ? En outre, c'est par le cœur qu'on demeure près de Notre-Seigneur, et le cœur ne souffre pas, quand il aime, d'être avec la personne aimée : c'est son plus grand bonheur. Il faut donc, malgré les difficultés, arriver à demeurer habituellement, et par toutes nos facultés auprès de Notre-Seigneur.

111

Notre-Seigneur ne faisait que reproduire les actions que le Père lui désignait, lui montrait à faire, accomplissant en tout sa volonté : il n'était que l'écho de la pensée du Père, la reproduction sensible et humaine de la pensée, de la parole et de l'action divine du Père.

Pour moi, j'ai à reproduire Notre-Seigneur, à lui obéir, à faire ce qu'il veut dans le moment présent, dans l'exercice de telle ou telle vertu ; j'ai à me tenir dans la disposition de lui obéir dans mon âme et

par les actes extérieurs, s'il les demande ; à m'inspirer de sa pensée et de son désir : il faut m'y prêter avec amour et fidélité.

Mais rappelons-nous que c'est en nous surtout que Notre-Seigneur veut travailler, en notre âme, bien plus que dans les œuvres extérieures ; c'est en nous et sur nous : Pater in me manens, ipse facit opera.

IV

JÉSUS-CHRIST ne travaille que pour la gloire de son Père, et refuse toute louange, tout honneur qu'on lui rend comme homme : quid me dicis bonum ? Pourquoi m'appelez-vous bon ? » — « Gloriam meam non quero : Je ne cherche pas ma propre gloire. »

Le bon serviteur ne cherche que le bien de son maître, ses intérêts, bien plus que les siens propres : c'est la délicatesse du service. Je ne dois donc chercher que les intérêts de. Notre-Seigneur, mon Maître ; je ne dois donc travailler qu'à faire fructifier sa grâce et ses dons pour sa plus grande gloire.

V

Mais cette vie tout intérieure, tout en soi, qui ne fait rien, ne dit rien que Dieu ne l'y pousse, peut paraître inutile. Cependant, qui n'admirerait Notre-Seigneur à Nazareth dans sa vie inutile pour le monde, cachée aux hommes, si simple en elle-même ? Le Père la préfère à toute autre vie. Il préfère son divin Fils et notre Sauveur le glorifiant et nous sanctifiant, caché, n'ayant que lui pour témoin, travaillant de son pauvre état à des choses de si peu de valeur ! C'est ainsi qu'il nous préfère, nous aussi.

C'est que cette vie cachée est toute à Dieu par le sacrifice de soi : elle glorifie Dieu plus qu'on ne le ferait par tous les dévouements. C'est le règne de Dieu en nous. C'est la mort et le tombeau de l'amour-propre.

Quand donc Notre-Seigneur nous attire à l'intérieur pour y demeurer avec lui, uniquement occupés de lui, c'est une bien grande grâce. Il nous appelle alors à travailler secrètement dans son cabinet ; il fait de nous ses confidents ; nous recevons directement ses ordres ; il veut que nous redisions ses paroles, que nous ne fassions que les actions qu'il nous montre à l'intérieur, que nous n'exécutions de plans que ceux qu'il aura faits lui-même ; il veut que nous soyons lui en répétition, le corps de son âme, la libre expression de son désir, l'exécution humaine de ses pensées, rendue divine et d'un prix quasi infini par l'union à ses mérites.

VI

Pour en arriver là, il faut travailler en mon intérieur, sur moi d'abord : Christus in me manens; il faut donc demeurer en moi. Mais pour demeurer en moi avec fruit, il faut demeurer en Notre-Seigneur en moi. Or Notre-Seigneur sera en moi selon que je serai en lui : c'est réciproque ; cette demeure en Notre-Seigneur se fait par le don, l'hommage de soi, rendu actuel par les actes des vertus que

réclame le moment présent, fortifié et soutenu par l'amour vif, qui cherche moins à jouir qu'à se dépenser, qu'à s'immoler à la volonté de Notre-Seigneur.

Hélas ! Depuis longtemps peut-être Notre-Seigneur nous attire à cette vie cachée en lui, et toujours nous fuyons vers le dehors, nous imaginant grossièrement qu'il n'y a que le mouvement, le travail extérieur, le dévouement qui soient de grand prix. Au fond, c'est qu'on n'aime pas rester toujours dans une maison où la misère, l'infirmité et les douleurs habitent : on sort, poussé par l'ennui ou attiré par un amour étranger ; ou bien c'est le gaz de la vanité qui s'échappe.

O mon Dieu, vivez, régnez et commandez en moi : In me vive, regna et impera. J'écouterai ce que vous me dites en moi : Audiam in me quid loquatur Dominus Deus et je vous tiendrai fidèlement compagnie en mon cœur

Chapitre 33 : Le recueillement, voie des œuvres divines

Le royaume de Dieu est en vous-mêmes. Luc., xvii, 21.

I

Dieu, en créant l'homme, s'était réservé d'être le roi de son âme, de recevoir seul l'hommage de sa vie, et d'en être la fin et la gloire.

Dieu devait, par des grâces nouvelles, perfectionner son image et sa ressemblance en l'homme, en travaillant de concert avec lui.

Mais le péché a tout renversé. L'homme pécheur n'a plus voulu demeurer avec Dieu en lui-même : il est devenu tout extérieur, esclave des objets extérieurs.

Pour le faire rentrer dans son intérieur, Dieu le prend par les yeux, en son Incarnation. Puis, s'étant montré bon et puissant, s'étant fait aimer de lui, lui ayant permis de le toucher de ses mains, JÉSUS-CHRIST se voile, se cache en notre intérieur par l'Eucharistie et la grâce sanctifiante. C'est là qu'il nous parle, qu'il nous donne ses conseils, nous console, nous sanctifie. C'est en notre intérieur qu'il veut établir son royaume, et nous forcer ainsi à demeurer avec lui en nous, à faire ce que fit la sainte Vierge en l'Incarnation, qui vivait toute attentive au divin Fruit qu'elle portait.

Si nous sommes fidèles à cette grâce, il nous console, nous donne la paix, nous fait goûter la douceur de cette parole : « Qu'il est bon d'habiter avec vous !

Ce désir qu'a Notre-Seigneur de nous faire rentrer en notre intérieur, nous fait mieux comprendre ces paroles de l'Écriture : « Pécheurs, retournez à votre cœur : Redite ad cor. — Mon fils, donnez-moi votre cœur : Fili, prabe cor tuum mihi. — Vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur : Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo. » Le cœur, c'est la vie ; et là où est votre trésor, là aussi est votre cœur.

II

Quand Dieu veut sanctifier une âme, il la sépare du monde par les épreuves, les persécutions ; ou par sa grâce, en lui donnant l'horreur du monde, l'amour de la solitude, du silence, de la prière. Le plus grand don que Dieu fasse à une âme, c'est le don d'oraison, par lequel l'âme est comme forcée de s'isoler, de se recueillir, de se spiritualiser, et, pour y arriver, de se mortifier. Et quand l'âme ne le fait pas assez, Dieu lui envoie l'infirmité, la maladie, les peines intérieures, qui la dégagent, l'épurent d'elle-même, comme les tempêtes purifient l'atmosphère.

III

« Demeurez en moi, et je demeurerai en vous. Comme la branche ne saurait porter de fruit si elle ne demeure unie au tronc, ainsi vous ne pouvez rien si vous ne me demeurez unis. » Notre union avec Notre-Seigneur doit donc être aussi grande que celle de la branche avec le tronc et la racine : ce doit donc être une union de vie.

Or comme cette sève divine de la vraie vigne est très puissante et très féconde, selon cette parole : « Celui qui demeure en moi porte beaucoup de fruit, » il suit que si l'on est uni à JÉSUS-CHRIST, non seulement par l'état de grâce et la fidélité à la grâce, mais encore par l'union à ses paroles, qui sont esprit et vie, on sera tout-puissant pour le bien. « Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, tout ce que vous voudrez, demandez-le, et il vous sera accordé. »

Enfin, l'union d'amour pratique, uniquement occupée à plaire à Dieu, ravit la Sainte Trinité : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera ; et nous viendrons en lui, et nous y ferons notre demeure. »

Le Sauveur n'a demandé pour nous, dans sa dernière prière, que cette union avec lui : « Je leur ai donné, ô Père ! La lumière que j'avais reçue de vous, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un. Moi en eux, et vous en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité, et que le monde sache que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé moi-même. »

Saint Paul, comme son Maître, nous prêche l'union à JÉSUS-CHRIST : « Vous êtes ses membres, et il est votre tête. Vous êtes le corps de JÉSUS-CHRIST ; il est l'âme de ce corps mystique. » Il vit en nous, il nous fait vivre.

Nous communions au Corps et au Sang de Jésus, afin de nous unir plus étroitement à son âme, à son esprit, à ses opérations intérieures, à ses vertus, à ses mérites, en un mot, à sa vie divine.

C'est là l'union de société, où Jésus fait tout en nous, parce que nous sacrifions notre personnalité à la sienne, afin qu'elle pense et qu'elle agisse pour nous, afin qu'elle devienne notre moi. Et l'Eucharistie a été surtout, pour ne pas dire seulement, établie pour nous aider à pratiquer et à entretenir cette union admirable : elle est le Sacrement de l'union avec Dieu.

IV

Il est bien certain que, sans cette union intime à Notre-Seigneur, j'aurai beau prendre de bonnes résolutions, bien me connaître et connaître Dieu, tout cela sera de peu d'efficacité, parce que, n'agissant pas en union avec JÉSUS, ne pensant pas à lui, je me laisserai captiver par les actes extérieurs, ou par les entraînements de mon goût personnel.

Il faut donc l'union actuelle, vivante, de toujours ; il faut que l'œil de mon âme soit toujours ouvert sur JÉSUS en moi. Comment arriver là ? C'est bien simple !... par l'union même ! Qu'ai-je besoin de tant courir après les moyens ? Pourquoi tant de résolutions, de recherches spirituelles ? Tout cela ne sert qu'à amuser l'esprit. Il faut se mettre en Notre-Seigneur, sans examiner le mode : se mettre en sa divine volonté du moment ; ne vouloir que cette divine volonté, l'accomplir selon son désir et être tout à elle, par amour, pour plaire à Notre-Seigneur ; être tout à elle par la grâce et la vertu du moment présent : oui, voilà tout le secret du manège en moi, demeurez en moi.

Quand on demeure chez quelqu'un de plus grand que soi, on l'honore : chez un souverain, on lui obéit ; chez un ami, on cherche à lui plaire. Chez Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, on fait tout cela.

V

Mais comment penser à l'union ? En y pensant, en voulant y penser, en dirigeant bien son intention, en offrant et ré-offrant son action, en examinant après les défauts qui auraient pu s'y rencontrer.

Pour cela, il faut penser à Dieu, et le moyen mécanique de l'union est la pratique de la présence de Dieu habituelle. Elle est le seul moyen de tenir l'esprit en arrêt, en conseil avec Dieu ; de retenir le cœur en la bonté de son amour, la volonté à sa disposition, le corps dans le respect et la soumission.

La présence d'un homme grave, sage, aimé, fait naturellement cela : or ce doit être l'effet aussi de la présence de Dieu, respecté et aimé, qui nous soutient en cet état par la douce onction de sa grâce.

Sans la présence de Dieu, la vanité entraîne l'esprit : il se dissipe et court çà et là comme la mouche et le papillon. Sans elle, le cœur recherche les consolations pieuses, mais humaines ; la volonté se laisse aller à la paresse et à ses antipathies naturelles.

Elle nous est surtout nécessaire contre l'irritation qui résulte du combat des vertus, des antipathies. On ne peut toujours être sur le champ de bataille : il faut se reposer en Dieu.

On arrive à l'habitude de la présence de Dieu graduellement, en commençant par le plus facile : l'offrande de ses actions, quelques sentences faciles et souvent répétées, des aspirations, des traits d'amour. Il faut y mettre un certain mécanisme : à certains signes, à tels et tels moments fixés, dans tels lieux, se recueillir et regarder Dieu en soi ; après ses actions, en rendre compte à Dieu, comme un enfant à sa mère. Mais pour que tout ne s'en aille pas en fumée, il faut établir et observer strictement une sanction extérieure et corporelle contre ses manquements. En nous unissant ainsi, nous donnons toute notre vie à Dieu ; nous lui donnons tout nous-mêmes.

Quelle plus grande grâce pouvons-nous souhaiter, et quelle vertu nous serait plus avantageuse et plus glorieuse à Dieu ? C'est l'égredere, le sors de toi-même, et l'écoulement de tout notre être en Notre-Seigneur.

Chapitre 34 : Le recueillement, loi de la sainteté

Apprenez-moi, ô mon Dieu, la voie de la sainteté. PSALM. CXVIII, 27.

La loi de la sainteté est dans le recueillement. Dieu, appelant une âme à lui, ne la fait sortir du péché que par un recueillement en sa conscience ; pour nous introduire à une plus haute vertu, Dieu se sert encore du recueillement ; enfin, c'est le moyen qu'il emploie pour unir l'âme à lui dans la vie d'amour. De sorte que, pour les pénitents, pour ceux qui progressent, et pour ceux qui approchent du terme, la loi de la sainteté est le recueillement

1

L'homme dégradé, avili, corrompu dans sa nature par le péché originel, a honte d'être avec lui-même. La pensée de Dieu lui est difficile : il aime à vivre au milieu des folies de son imagination, qui l'amuse et le trompe presque toute sa vie ; il demeure avec la vanité et la curiosité de son esprit ; son cœur cherche quelque sympathie dans les créatures, pour jouir avec elles de la vie. Il finit bientôt par être l'esclave d'une idée fixe, d'un désir qui l'agite, d'une passion qui le dévore, d'un vice qui le consume ; la sensualité est au fond de toutes ses actions. C'est pour jouir aujourd'hui, ou pour se préparer les joies du lendemain, qu'il travaille, qu'il étudie, qu'il se dévoue.

Voilà l'homme terrestre. Il passera la plus grande partie de sa vie sans jamais penser à Dieu son Créateur, son Sauveur, son souverain Juge. Il y a beaucoup d'hommes qui n'ont jamais su trouver le temps de penser à Dieu !

Comment Dieu, dans sa miséricorde, va-t-il recréer cet homme matériel et vicieux ?

En le changeant en un homme spirituel et intérieur, en le forçant à rentrer en lui-même : soit qu'il le frappe d'une maladie qui l'isole, d'un malheur qui lui montre la vanité des choses de ce monde ; soit que l'infidélité, l'iniquité des hommes lui fassent sentir ce qu'ils peuvent pour son bonheur. Quand un pécheur sent ces misères, qui l'attristent et l'accablent, Dieu l'appelle comme autrefois Adam tombé : il l'appelle dans sa conscience, qui lui fait sentir l'aiguillon du remords ; il lui montre la cause de son malheur ; il lui donne la pensée d'un Dieu bon, miséricordieux, qu'il a aimé dans sa jeunesse, d'un Dieu Sauveur, prêt à recevoir avec bonté le pécheur repentant. Cette pensée fait déjà du bien à son âme : il s'attendrit, il se surprend à pleurer de douces larmes. Son cœur, jusqu'ici si dur, s'amollit ; il lui semble entendre d'en haut cette parole : Viens à moi, et je te soulagerai, et je te pardonnerai, et tu retrouveras la paix. »

Heureux le pécheur qui se rend à cette voix intérieure : il a retrouvé son âme et son Dieu.

Toute conversion est donc le fruit d'une grâce intérieure : du recueillement de l'homme en sa propre conscience, en la pénitence de son cœur, en la bonté de Dieu.

Ce vague, ce vide, cette tristesse au milieu de ses égarements est déjà la voix de Dieu qui dit au pécheur comme autrefois à Israël : Malheur à l'homme qui trouve son bonheur dans le mal, qui se repose dans le péché, qui se complaît dans la jouissance de ses passions assouvies ! » Hélas ! Il est bien loin de Dieu, bien loin de lui-même ! La fièvre du vice lui donne une vie artificielle : c'est un fou qui se dit et se croit savant, riche et heureux, alors qu'il est ignorant, dénué et malheureux !

II

Quand Dieu veut faire à une âme une très grande grâce et la conduire à une haute vertu, il lui accorde la grâce d'un plus grand recueillement. Cette vérité incontestable n'est guère connue ni appréciée, même des personnes pieuses, qui trop souvent font consister le progrès de la sainteté dans les actes extérieurs de la vie chrétienne ou dans une plus grande jouissance de Dieu.

Cependant il est certain qu'une grâce de recueillement nous rapprochant davantage de Dieu, nous obtient plus de lumière et plus de chaleur, parce que nous sommes plus près de ce foyer divin. Voilà pourquoi, dans un état de recueillement plus profond, on comprend si bien certaines vérités. C'est qu'on les pénètre dans la lumière même de Dieu. On sent alors une paix inconnue jusque-là, une force qui nous étonne : on se sent avec Dieu.

Étant plus présent à Dieu, on entend cette douce parole qu'il ne dit qu'à ceux qui, comme saint Jean à la Cène, reposent sur son Cœur, avec la voix secrète, basse et mystérieuse de l'amour :

Écoute, ô âme recueillie, et regarde : incline l'oreille à ma voix : oublie ton peuple et la maison de ton père, tu seras l'objet de l'amour du roi :

Audi, filia, et vide : inclina aurem tuam, et obliviscere domum tuam et domum patris tui, et concupiscet Rex decorem tuum. »

De ce principe il suit que ce qui fait la valeur et le prix d'une grâce, c'est son onction intérieure, qui nous recueille en Dieu ; il suit encore qu'une grâce intérieure vaut mieux que mille grâces extérieures ; que nos vertus et notre piété n'ont de vie que par le recueillement qui les anime et les unit à Dieu.

Dans la vie naturelle, l'homme le plus habile, le plus puissant, n'est pas celui qui est le plus robuste, le plus ardent au travail : c'est le penseur profond, l'homme réfléchi, patient, qui sait examiner une affaire sous toutes ses faces, qui en pèse la puissance, en prévoit les obstacles, en combine les divers moyens. Cet homme-là est un maître : il ne sera surpassé que par un rival qui possédera ces mêmes qualités à un plus haut degré.

Dans le monde spirituel, le chrétien le plus recueilli, le plus dégagé des sens, de la matière, du monde, est le plus éclairé dans les choses de Dieu. Ses yeux sont plus purs : ils pénètrent, par-delà les brouillards de l'atmosphère naturelle, jusqu'à la lumière de Dieu. Il est le plus puissant dans sa prière, qui est faite en Dieu ; dans sa parole, qui ne fait que répéter, comme Jésus-Christ, la parole de Dieu. Il est le plus puissant dans ses œuvres, en apparence simples et inutiles, mais qui convertissent et qui sauvent le monde. Moïse sur la montagne, seul et recueilli devant Dieu, était plus fort que toute l'armée d'Israël.

Aussi la vie adoratrice, la vie contemplative, est, de soi, plus parfaite que la vie la plus dévouée et la plus laborieuse : les trente ans que JÉSUS passa à Nazareth ; sa vie anéantie dans l'Eucharistie, qu'il continue à travers les siècles, sont là pour nous le dire. Car s'il y avait un état plus saint, plus glorieux à Dieu, sans nul doute JÉSUS-CHRIST l'eût choisi.

III

La perfection de la vie chrétienne en ce monde est encore dans une union plus intime de l'âme avec Dieu. C'est une merveille vraiment étonnante de voir comme Dieu rend parfaite, s'attache à embellir une âme qui se donne entièrement à lui dans le recueillement.

Il commence par l'isoler du monde, afin de la posséder seul plus entièrement : semblable à l'époux jaloux qui veut jouir seul de son épouse. Dieu rend cette âme inhabile, incapable et presque stupide pour les choses de ce monde elle n'y entend plus rien. Ah ! Dieu veut l'affranchir de la servitude du succès !

Puis il change sa prière. La prière vocale la fatigue ; elle n'y trouve plus l'onction, le goût divin d'autrefois : elle prie vocalement par devoir, et non plus par attrait. Les livres l'ennuient : elle n'y trouve plus un aliment suffisant à son cœur ; ou bien elle ne les comprend plus, parce qu'ils ne disent pas sa pensée. Mais elle se sent suavement et fortement attirée à une prière intérieure, à une oraison de silence, de calme, de paix auprès de Dieu. Son âme s'y nourrit divinement. En cet état, elle ne s'aperçoit pas de son opération propre, et ne sent que celle de Dieu. Elle ne cherche plus tel ou tel moyen : elle est dans sa fin, en Dieu. Elle se perd même totalement de vue : elle est plus en Dieu qu'en elle-même ; elle est dominée par le charme et par la beauté de sa vérité, par la bonté de son amour.

Oh ! Heureux moment que celui où Dieu nous attire ainsi à lui ! Et il le ferait plus souvent si nous étions plus dégagés des affections terrestres, plus purs en nos actions, plus simples dans notre amour. Dieu ne désire que se communiquer à nous ; mais il veut être le Roi de notre cœur et le Maître de notre vie ; il veut être tout en nous.

Chapitre 35 : Le recueillement, âme de la vie d'adoration

Marie, assise aux pieds du Sauveur, écoutait sa parole.

Une seule chose est nécessaire (dit le Seigneur), et Marie a choisi la meilleure part. Luc., x, 39, 42.

1

La vertu caractéristique et dominante d'un adorateur doit être la vertu de recueillement, par laquelle il domine et gouverne, sous l'œil de Dieu et par le mouvement de sa grâce, ses sens et son âme.

L'âme recueillie est comme le pilote qui, avec son petit gouvernail, dirige un très grand vaisseau comme il veut ; elle est comme le miroir d'une eau calme et pure, où Dieu se mire avec délices ; elle est comme le miroir d'argent où Dieu se photographie en quelque sorte dans l'éclat de sa lumière, que réfléchit si bien une âme recueillie à ses pieds. Qu'elle est heureuse, cette âme bien-aimée ! Elle ne perd pas un mot de Dieu, pas un souffle de sa voix, pas un regard de ses yeux.

Travaillez donc à acquérir ce précieux état sans lequel vos travaux et vos vertus seraient comme un arbre sans racines et une terre sans eau. Chaque état de vie a sa mesure et sa condition de bonheur. Celui-ci le trouve dans la pénitence, celui-là dans le silence, un autre dans le zèle. — Pour les adorateurs, il n'est que dans le saint recueillement en Dieu : comme l'enfant n'est heureux que dans le sein de sa famille chérie, comme l' élu l'est au ciel dans le sein de Dieu.

11

Mais comment acquérir et conserver le saint recueillement ? Commencez par fermer les portes et les fenêtres de votre âme : se recueillir, c'est se ramasser du dehors au dedans en Dieu ; faire un acte de recueillement, c'est se mettre tout entier à la disposition de Dieu ; avoir l'esprit de recueillement, c'est y vivre avec plaisir.

Mais le recueillement n'a pas seulement besoin de vivre par la grâce, il demande encore à avoir un centre divin. L'homme n'est pas fait pour demeurer dans le bien qu'il fait : ce serait une idolâtrie de ses œuvres ; les vertus ne doivent pas faire sa fin principale non plus ; elles sont un chemin : on le suit, mais on n'y fait pas sa demeure. L'amour lui-même ne peut être centre qu'autant qu'il unit à l'objet bien-aimé ; autrement il languit et souffre comme l'épouse des Cantiques qui cherchait, désolée, le Bien-Aimé de son cœur. C'est donc en Jésus, et en Jésus tout bon et tout aimable, que vous devez placer le centre de vie de votre recueillement parce qu'en lui seul vous trouverez la liberté sans entraves, la vérité sans nuage, la sainteté dans sa source : c'est bien à vous surtout, qui voulez vivre de l'Eucharistie, que JÉSUS-CHRIST a dit : Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et je demeure en lui. » Remarquez que Jésus demeure en nous à raison de ce que nous demeurons en lui, bien que ce soit lui qui nous attire à cette union, qui nous en donne le désir, qui nous saisisse et nous attire, se contentant que nous l'aidions par nos faibles efforts. Voilà donc la puissance et la force du saint recueillement c'est une demeure mutuelle, une société divine et humaine qui s'établit dans notre âme, dans notre intérieur, avec JÉSUS- CHRIST présent en nous par son Esprit.

111

Car quel est le lieu de l'union de Jésus avec nous ? — C'est en nous que s'opère cette mystique alliance. L'union se fait, elle s'exerce en Jésus présent en moi. Rien de plus certain : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure. » Et l'Esprit de Jésus habite en nous comme dans son temple ; il nous a été donné pour demeurer toujours avec nous. Aussi l'Imitation dit-elle : Eia, anima fidelis, prapara huic Sponso cor ilium quatenus ad te venire et in te habitare dignetur ; « Allons, âme fidèle, préparez votre cœur afin que votre époux vienne en vous et y établisse sa demeure. »

Pourquoi Notre-Seigneur a-t-il choisi l'intérieur de l'homme comme centre de son union avec lui ?

Afin de forcer l'homme à rentrer chez lui. L'homme se fuyait comme on fuit un coupable, comme on craint une prison, car l'homme est tout cela ; il a honte et horreur de lui-même ; voilà pourquoi il s'attache à tout ce qui est extérieur. Mais par cette fuite loin de son cœur, Dieu se trouve abandonné de sa créature, qu'il n'a faite que pour être son temple et le trône de son amour. Dans cette condition, Dieu ne peut travailler en l'homme ni avec l'homme. Afin donc de l'obliger à rentrer dans son âme, Dieu vient en lui, parle à son cœur et non à ses oreilles ; il vient à nous sacramentellement pour vivre en nous spirituellement ; le Sacrement est l'enveloppe qui le renferme : elle se déchire et donne à notre âme la très sainte Trinité : comme l'éther renfermé dans un globule se répand dans l'estomac après avoir brisé son enveloppe sous l'action de la chaleur naturelle. JÉSUS-CHRIST veut donc faire de l'intérieur de l'homme son vrai temple, afin que l'homme n'ait pas un long chemin à parcourir pour aller chez son Seigneur, mais qu'il le trouve facilement et toujours à sa disposition, comme son maître, son modèle et sa grâce ; afin qu'il n'ait qu'à se recueillir en lui-même en JÉSUS : de sorte qu'à tout instant l'homme recueilli peut lui offrir l'hommage de ses actes, le sentiment d'amour de son cœur, le regarder de ce regard qui dit tout et donne tout. Car ces paroles de l'imitation sont la parfaite expression de cette vie de recueillement intérieur : *Frequens illi visitatio cum homine interno dulcis sermocinatio, grata consolatio, malta pax et familiaritas stupenda nimis* : JÉSUS visite souvent l'homme intérieur ; il lui parle fréquemment, le console amoureusement, entretient avec lui une familiarité inconcevable. »

Est-il possible que Dieu poursuive ainsi une âme ! qu'il se mette ainsi à sa disposition, qu'il demeure dans un corps si vil, dans une âme si terrestre, si misérable, si ingrate ! Et cependant c'est divinement vrai !

IV

Mais comment alimenter et perfectionner le saint recueillement ? Comment vivre d'amour ? De la même manière qu'on conserve le feu, la vie du corps, la lumière : en leur donnant toujours un aliment nouveau.

Il faut fortifier l'homme intérieur qui est JÉSUS-CHRIST en nous, le concevoir, le faire naître et grandir par toutes les actions, les lectures, les oraisons, les travaux, par tous les actes de la vie ; mais pour cela, il faut renoncer entièrement à la personnalité d'Adam, à ses vues, à ses désirs, et vivre sous la dépendance de Jésus présent en notre intérieur : il faut que l'œil de notre amour soit toujours ouvert sur Dieu en nous : que nous fassions à Jésus l'hommage affectueux de chaque plaisir comme de chaque souffrance, que nous ayons dans le cœur le doux sentiment de sa présence comme de celle d'un ami que l'on ne voit pas, mais que l'on sent près de soi. Contentez-vous de ces moyens pour l'ordinaire ; ils sont les plus simples ; ils vous laisseront votre liberté d'action et l'attention à vos devoirs ; ils formeront comme une douce atmosphère dans laquelle vous vivrez et travaillerez avec Dieu : que la fréquence des élans d'amour, des oraisons jaculatoires, des cris de votre cœur vers Dieu présent en vous, finisse par vous rendre la pensée et le sentiment de sa présence comme tout naturels.

V

Mais d'où vient que le recueillement est si difficile à acquérir et si pénible à conserver ? Un acte d'union est très facile, mais une vie continuelle d'union très difficile. Hélas ! notre esprit a souvent la fièvre et il divague ; notre imagination nous échappe, nous amuse et nous égare ; nous ne sommes pas avec nous-mêmes ; les travaux de l'esprit et du corps nous réduisent à un état d'esclavage ; la vie extérieure nous entraîne ; nous sommes si impressionnables à la moindre occasion ! Et alors c'est une déroute ! Voilà pourquoi nous avons tant de peine à nous ramasser autour de Dieu.

Pour assurer donc la paix de votre recueillement, nourrissez votre esprit d'une vérité qu'il aime, qu'il désire connaître, et vous l'occuperez ainsi comme un écolier ; donnez à votre imagination un aliment saint et en rapport avec ce à quoi vous vous occupez, et vous la fixerez : si cependant le simple sentiment du cœur vous suffisait pour tenir en paix votre esprit et votre imagination, laissez-les tranquilles et ne les réveillez pas.

Souvent aussi Dieu nous donne une onction de grâce, un recueillement si suave, qu'il déborde et se répand jusque sur les sens : c'est comme un charme divin ; faites bien attention alors de ne pas sortir de cette contemplation, de cette douce paix : restez dans votre cœur, car c'est là seulement que Dieu réside et fait entendre sa voix. Quand vous sentirez cette grâce sensible tomber, disparaître peu à peu, retenez-la par des actes positifs de recueillement : appelez votre esprit à votre secours, nourrissez votre pensée de quelque vérité divine, afin d'achever par la vertu de recueillement ce que Dieu avait commencé en vous par la suavité de sa grâce.

N'oubliez jamais que la mesure de votre recueillement sera la mesure de votre vertu, et la mesure de la vie de Dieu en vous.

Chapitre 36 : La vie de prière

Nous avons un pain et un breuvage invisibles aux hommes. Tobie, XII, 19.

1

Il y a dans l'homme deux vies : celle du corps et celle de l'âme. Chacune, dans son ordre, suit les mêmes lois.

La vie du corps dépend de l'alimentation d'abord : telle nourriture, telle santé ; ensuite de l'exercice, qui le développe, lui donne des forces ; enfin du repos, où il refait ses forces fatiguées par l'exercice. Tout excès à l'une de ces lois, en plus ou en moins, est un principe de maladie et de mort.

L'âme a les mêmes lois dans l'ordre surnaturel : elle ne doit pas plus s'en écarter que le corps.

Or l'alimentation, la nourriture de l'âme, sa vie, c'est Dieu. Ici-bas, Dieu connu, aimé, servi par la foi ; au ciel, Dieu vu, possédé, aimé sans nuage. Toujours Dieu. Mais l'âme se nourrit de Dieu par la méditation de sa parole, par sa grâce, par la prière, qui est le fond de l'oraison et l'unique moyen d'obtenir la grâce divine.

Et de même que dans la nature chaque tempérament a besoin d'une alimentation différente, suivant l'âge, les travaux, la dépense de force, de même chaque âme a besoin d'une dose particulière de prière. Remarquez : ce n'est pas de vertu que se soutient la vie divine, mais de prière : car la vertu est un sacrifice, une dépense et non une nourriture. Mais qui sait prier selon ses besoins a sa loi de vie. Elle n'est pas la même pour tous : les uns ont besoin de moins de prière pour se tenir dans l'état de grâce, les autres de beaucoup. Cette remarque est absolument sûre : c'est un fait.

Voici une âme qui se conserve bien dans l'état de grâce avec peu de prière ; elle n'en a pas besoin de plus : seulement elle ne volera pas bien haut.

Une autre, au contraire, a beaucoup de peine à s'y maintenir avec beaucoup de prière : elle sent le besoin de s'y adonner. Qu'elle prie, cette âme, qu'elle prie toujours ! Elle ressemble à ces natures faibles qui ont besoin de manger très fréquemment, sous peine de tomber malades.

Mais il y a des prières d'état auxquelles on est obligé. Le prêtre a son office, le religieux ses prières de règle. Celles-là, il n'est jamais permis de les omettre, ni de les diminuer de soi-même.

Or la piété fait des religieux au milieu du monde. A ces âmes, la grâce de Dieu demande plus de prières que celles du matin et du soir. Pour se maintenir dans la piété, la condition essentielle est de prier davantage. C'est impossible autrement.

Mais vous savez qu'il y a deux sortes de prières :

la prière vocale, dont nous venons de parler, et la prière mentale, qui est l'âme de la première. Si l'âme ne prie pas, si l'intention ne s'applique pas à Dieu quand vous priez verbalement, les mots ne produisent rien ; c'est l'intention, le cœur, qui leur donnent leur vertu.

La prière mentale, considérée dans le sens plus restreint de méditation, d'oraison, est-elle nécessaire ? Elle est au moins très utile, puisque tous les saints l'ont pratiquée et recommandée ; elle est très utile, parce qu'il est difficile d'arriver à la sainteté sans elle.

Cela m'amène à dire qu'il y a une prière de nécessité, une prière de conseil, et une prière de perfection.

Oui, vous êtes strictement obligé de prier, sous peine de damnation ! Ouvrez l'Évangile, vous y lirez le précepte de la prière. La mesure n'y est pas marquée, parce que la prière se mesure au besoin de chacun. Vous en devez pourtant faire assez pour vous maintenir en état de grâce, assez pour vous tenir à la hauteur de vos devoirs.

Sinon vous ressemblez au nageur qui n'agit plus assez les bras : il va certainement se perdre. Qu'il redouble d'efforts, ou son poids l'entraînera dans le gouffre.

Si vous vous sentez trop pressé du flot des tentations, doublez vos prières. Vous le faites en toutes choses : on se règle d'après ses besoins. Oh ! c'est une chose très sérieuse que cette nécessité de proportionner notre prière à nos besoins ! Il y va de notre salut ! — Manquez-vous facilement à vos devoirs d'état ? Vous ne priez pas assez : vous vous damnez ! Criez vers Dieu, agi-tez-vous ! La misère humaine a ralenti votre marche : elle vous jettera complètement à terre si vous ne résistez fortement. Priez donc autant qu'il vous faut pour être un vrai chrétien.

La seconde prière, de conseil, est celle de l'âme qui veut s'unir à Dieu, entrer dans son cénacle. Ici, il faut prier beaucoup plus, parce que les obligations de cet état sont plus étroites. De même que l'amitié plus intime rend les visites et les entretiens plus fréquents, de même quiconque veut vivre de l'intimité de JÉSUS doit le visiter plus souvent, prier davantage. Vous voulez suivre le Sauveur ? — Vous aurez de plus grands combats à soutenir ; il vous faut de plus grandes grâces : priez donc davantage pour les obtenir.

La troisième prière, de perfection, est celle de l'âme qui veut vivre de Jésus, qui prend pour règle unique de sa conduite la volonté de Dieu en toutes choses. Elle entre dans la familiarité de Notre-Seigneur : elle aura à vivre en Dieu et par Dieu. Telle est la vie religieuse : vie de perfection pour ceux

qui la comprennent, vie dans laquelle on se donne à Dieu pour qu'il soit notre unique loi, notre fin, notre centre, notre bonheur ! Toute la jouissance d'une pareille âme consiste dans la prière. Et quoi d'étonnant à cela ? Car si elle terrasse son imagination, assujettit son esprit, Dieu, en revanche, répand dans son cœur l'abondance de ses plus douces consolations. Elles sont rares, ces belles âmes ! On en trouve cependant. Et dans cet état, que ne peuvent-elles pas faire ? Les saints convertissaient des pays entiers en priant. Priaient-ils plus que personne au monde ? Pas toujours. Mais ils priaient mieux ; ils priaient par toutes leurs puissances. Oui, oui ! tout le pouvoir des saints était dans leur prière. Et qu'il était grand, ô mon Dieu !

Mais, en pratique, comment saurai-je que je prie assez pour mon état ? Votre prière est suffisante si vous profitez dans la vertu. On connaît que la nourriture a été prise dans de bonnes proportions quand elle se digère facilement et qu'elle entretient une santé ferme et robuste.

Votre prière vous soutient-elle dans la grâce de votre état, vous fait-elle croître ? Si oui, vous digérez bien. Si les ailes de la prière vous emportent bien haut, votre alimentation est suffisante : vous monterez toujours de plus en plus.

Au contraire, vos prières vocales et votre oraison vous font-elles voler à ras de terre, menaçant de vous laisser tomber à chaque instant ? elles ne vous font pas dominer la misère du vieil homme. C'est preuve que vous priez mal et pas assez. Vous méritez ce reproche du Sauveur : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. »

Qu'arrivera-t-il ? Un grand malheur ! Nous mourrons de faim à la Table royale du Sauveur ! Nous sommes déjà bien malades, bien près de la mort. Le pain de vie s'est changé en aliment de mort pour nous, le bon vin en poison mortel ! Que reste-t-il alors pour nous ramener ? Rien. Otez au corps sa nourriture, il meurt. Otez à une âme sa prière, à un adorateur son adoration, c'est fini : il tombe pour l'éternité !

Est-ce bien possible ? Oui, c'est certain ! La confession ne sera pas capable de vous relever. Car à quoi sert une confession sans contrition ? et qu'est-ce que la contrition, sinon une prière plus parfaite ?

La Communion sera aussi impuissante. Que peut produire la Communion sur un cadavre qui ne sait rien faire qu'ouvrir des yeux hébétés ?

Et si Dieu veut faire un miracle de miséricorde, tout ce qu'il pourra faire sera de vous rendre l'amour de la prière.

Celui qui a perdu sa vocation, qui a abandonné la vie pieuse, a commencé par abandonner la prière. Les tentations sont venues plus violentes, les ennemis l'ont attaqué avec plus de fureur : il s'était séparé de ses armes, il a été vaincu. Faites-y bien attention, c'est de la dernière importance. C'est pourquoi l'Église nous conjure de prendre garde au relâchement dans la prière, et nous pousse à prier le plus souvent que nous pourrons. La prière nous guide, elle est notre vie spirituelle, sans elle nous ne saurions que nous heurter à chaque pas.

Donc, sentez-vous le besoin de prier ? Allez- vous à la prière, à l'adoration, comme à la table ? Alors, c'est bien ! Travaillez-vous à mieux faire, à vous corriger de vos défauts ? C'est un bon signe. Cela prouve que vous vous sentez la force de travailler.

Mais vous vous ennuyez à l'adoration, vous voyez avec bonheur venir le moment de quitter l'église : oh ! alors vous êtes malade, et je vous plains !

On dit qu'à force d'être bien nourri on finit par s'affadir sur les meilleures choses, qui ne vous inspirent plus que du dégoût et soulèvent des nausées.

Voilà ce à quoi il faut prendre garde dans le service de Dieu, à la Table du Roi des rois. Ne nous laissons jamais engourdir par l'habitude ; ayons toujours quelque nouveau sentiment qui nous touche, nous recueille, nous échauffe et nous fasse prier. Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice ! Il faut toujours avoir faim, s'exciter même à cette faim, prendre garde de perdre le goût spirituel. Car, je le répète, Dieu ne pourra nous sauver sans nous faire prier.

Veillons donc sur nos prières.

Chapitre 37 : L'esprit de prière

En ces jours-là je répandrai sur tous l'esprit de grâce et de prière. ZACH., XII, 10.

Dieu, promettant le Messie au peuple juif, caractérise sa mission par ces paroles : Je répandrai sur la maison de David et sur tous les habitants de Jérusalem un esprit de grâce et de prière. » Avant la venue de JÉSUS-CHRIST on priait cependant, et Dieu donnait sa grâce, sans laquelle les justes n'auraient pu se sanctifier : mais cette grâce de la prière on ne la recherchait pas avec ardeur, elle n'était pas appréciée. Jésus vint comme une rosée couvrant toute la terre, et répandit partout l'esprit de prière.

La prière est le caractère de la religion catholique ; elle est le signe de la sainteté d'une âme, elle est sa sainteté même ; elle fait les saints, et elle est le premier signe de leur sainteté. Quand vous voyez quelqu'un vivre de prière, dites : Voilà un saint ! »

Saint Paul a senti l'appel de Dieu : aussitôt il se met en prière. Que fait-il pendant trois jours à Damas ? Il prie. Le prêtre Ananie est envoyé du Seigneur pour le baptiser. Il avait résisté un instant à l'ordre de Dieu : il craignait d'aborder ce persécuteur des chrétiens. « Va, va, lui répond le Seigneur, tu le trouveras en prière. Ecce enim oral. C'est un saint déjà : il prie. Le Seigneur ne dit pas : « Il se mortifie, il jeûne, » mais : « il prie. » Toute âme qui prie arrivera à la sainteté.

La prière est une lumière, une puissance ; elle est l'action même de Dieu : celui qui prie dispose de la puissance de Dieu.

Vous ne verrez jamais celui qui ne prie pas devenir un saint. Ne vous laissez pas prendre aux belles paroles ou aux apparences. Le démon aussi peut beaucoup ; il est très savant : il se change en ange de lumière. Ne vous fiez pas à la science : elle ne fait pas le saint. La seule connaissance de la vérité est impuissante à sanctifier : il y faut l'amour. Que dis-je ? entre la vue de la vérité et la sainteté il y a un abîme ! Que de grands génies se sont damnés !

Je vais plus loin, et je dis que les bonnes oeuvres de zèle, de charité, ne sanctifient pas toutes seules. Dieu n'a pas donné ce caractère à la sainteté. Les Pharisiens observaient la loi, faisaient l'aumône, consacraient la dîme au Seigneur : le Sauveur les appelle cependant des « sépulcres blanchis ». L'Évangile nous montre que la prudence, la tempérance, le dévouement, peuvent s'allier à des consciences vicieuses témoin les Pharisiens : ils travaillaient beaucoup, mais leurs oeuvres ne priaient point.

Les bonnes oeuvres extérieures ne font donc pas la sainteté d'une âme, ni la pénitence, ni la mortification. Que d'hypocrisie et d'orgueil peuvent recouvrir un habit pauvre et une mine exténuée par les privations !

Mais une âme vit de prière. Oh ! on ne se trompe jamais à ce caractère ! On prie : dès lors on a toutes les vertus, on est un saint. Qu'est-ce que la prière, sinon la sainteté en pratique ? Toutes les vertus y trouvent leur exercice. L'humilité, qui vous fait avouer à Dieu que vous manquez de tout, que vous ne pouvez rien ; qui vous fait avouer vos péchés, lever les yeux vers Dieu et confesser que Dieu seul est saint et bon.

Il y a là aussi l'exercice de la foi, de l'espérance et de l'amour. Quoi encore ? En priant, nous exerçons toutes les vertus morales et évangéliques.

Quand on prie, on fait pénitence, on se mortifie : on domine l'imagination, on cloue la volonté, on enchaîne le cœur, on s'humilie. La prière est donc la sainteté même, puisqu'elle renferme l'exercice de toutes les vertus.

Il en est qui disent : « La prière, ce n'est que de la paresse ! » — Eh bien ! qu'on prenne ceux qui travaillent le plus, qui se dépensent toujours avec ardeur, ils auront bien plus de peine à prier qu'ils n'en avaient à se dévouer, à se sacrifier aux œuvres de zèle. Ah ! c'est qu'il est plus doux, plus consolant pour la nature, plus facile de donner que de demander à Dieu !

Oui, la prière est à elle seule la pratique de toutes les vertus ; sans elle, rien ne vaut ni ne dure. La charité même, sans la prière qui la féconde et la rafraîchit, la charité se dessèche comme une plante sans racine .

Quoi donc ? La prière n'est autre chose, dans l'ordre de Dieu, que la grâce elle-même.

N'avez-vous pas remarqué que les plus violentes tentations sont contre la prière ? Le démon redoute tant la prière, qu'il nous laisserait faire toutes les bonnes œuvres possibles, ne s'appliquant qu'à nous empêcher de prier, ou au moins à vicier notre prière. Aussi devons-nous être sans cesse sur nos gardes, toujours alimenter l'esprit de prière, faire de la prière le premier de nos devoirs. Il n'est pas dit, dans l'Évangile, de préférer le salut du prochain à son propre salut ; bien au contraire : « Que servirait à l'homme de convertir l'univers, s'il venait à perdre son âme ? » La première loi c'est de se sauver ; et on ne se sauve que par la prière. Cette loi, hélas ! on la viole tous les jours ! On se néglige volontiers pour les autres : on se livre aux œuvres de charité ; certes, la charité est facile et consolante, elle nous élève, nous honore : mais on fuit la prière, parce que l'homme est paresseux ; on n'ose pas se livrer à cette pratique de la prière, humiliante pour la nature parce qu'elle ne fait aucun bruit au dehors.

Si la condition de la vie naturelle est l'alimentation, la condition absolue de la vie surnaturelle est la prière. Et fussiez-vous tout laisser, pénitence, oeuvres de zèle, communions même, n'abandonnez jamais la prière ! elle est de tous les états, elle les sanctifie tous. Mais, quoi ! laisser la Communion, qui nous donne Jésus même, plutôt que la prière ? — Oui, car si vous ne priez pas, ce Jésus que vous recevez, ce sera comme si vous preniez un remède enfermé dans une enveloppe qui vous empêcherait d'en ressentir les salutaires effets. On ne fait rien de grand pour Jésus sans la prière : la prière vous revêt de ses vertus ; et si vous ne priez pas, ni les saints ni Dieu lui-même ne vous feront avancer dans la voie de la sainteté.

La prière est tellement la loi de la sainteté, que quand Dieu veut élever une âme, il n'augmente pas ses vertus, mais son esprit de prière, c'est-à-dire sa somme de puissance. Il la rapproche davantage de lui-même, et voilà tout le secret de la sainteté.

Consultez votre propre expérience : toutes les fois que vous vous êtes senti porté à Dieu, vous avez eu recours à plus de prières et de retraite. Et les saints, qui connaissaient l'importance de la prière, l'aimaient plus que tout : ils soupiraient continuellement après le moment où ils seraient libres de prier ; ils étaient attirés vers la prière comme le fer vers l'aimant. Aussi la prière a été

leur récompense ; et au ciel ils prient continuellement.

Ah ! oui, les saints priaient toujours, partout ! C'était la grâce de leur sainteté : c'est la grâce de tous ceux qui veulent se sanctifier. Bien mieux, ils savaient faire prier tout ce qui les entourait. Écoutez David : *Benedicite, omnia opera Domini, Domino.* — Omnia, toutes choses. David donne à tous les êtres, même inanimés, un chant d'amour pour Dieu. — Qu'est-ce à dire ? — Ah les créatures louent Dieu si nous savons être leur voix : nous devons louer Dieu par elles. Nous pouvons animer toute la nature de ce souffle divin de la prière, et faire avec tous les êtres créés un magnifique concert de prières à Dieu.

Prions donc, aimons la prière, augmentons de jour en jour notre esprit de prière. Si vous ne priez pas, vous vous perdez : et quand vous êtes abandonné de Dieu, soyez sûr que c'est parce que vous ne priez pas. Vous ressemblez au malheureux noyé qui refuse la corde qu'on lui tend pour l'arracher à la mort. Que faire alors ? Il est perdu !

Oh ! je vous le répète, laissez tout, ne laissez jamais la prière : elle seule vous ramènera toujours, quelque loin que vous soyez de Dieu mais elle seule !

Si vous vous y attachez dans la vie chrétienne, elle vous conduira à la sainteté et au bonheur dans ce monde et dans l'autre.

La vie intérieure est à la sainteté ce qu'est à l'arbre la sève, et à la sève la racine.

C'est une vérité certaine que le degré de la vie intérieure fait le degré de la vertu et de la perfection, et que plus une âme est intérieure, plus elle est éclairée des lumières divines, forte dans le devoir, heureuse au service de Dieu : tout la recueille, tout lui profite, tout l'unit intimement à Dieu.

On peut définir la vie intérieure : la vie de famille de l'âme avec Dieu et les saints ; et être intérieur, c'est aimer assez pour causer et vivre avec JÉSUS.

O vous qui voulez vivre avec l'Eucharistie, vous devez plus que personne vous appliquer à la vie intérieure de Jésus. C'est votre fin, c'est votre grâce. Vous devez être des adorateurs en esprit et en vérité. Vous êtes la garde d'honneur du Dieu caché. L'Eucharistie, sa vie est tout intérieure. Il y voile son corps pour que vous vous mettiez en rapport avec son esprit et son cœur : sa parole est tout intérieure, ses vertus même sont voilées, afin de vous faire pénétrer jusqu'à leur principe, son amour divin et infini.

Mais comment arriver à cet état de vie intérieure, principe et perfection de la vie extérieure ? Il n'y a qu'une seule voie : c'est le recueillement.

Se recueillir, c'est se ramasser du dehors au dedans. Il y a trois degrés de recueillement : le recueillement en la pensée du devoir ; le recueillement en la grâce de la vertu ; le recueillement en l'amour.

II

Dans le premier degré de recueillement nous nous mettons dans la conscience du devoir, de la loi de Dieu.

Qu'ordonne, que défend la loi ? Suis-je bien selon la loi divine dans cette pensée, dans ce désir, dans cette action ? La conscience recueillie se pose ces questions, et sa réponse nous dirige.

L'homme recueilli en son devoir a sans cesse les yeux fixés sur sa conscience pour observer sa sympathie ou sa peine, son affirmation ou sa négation, comme le pilote a toujours les yeux sur la boussole pour diriger son gouvernail.

Le recueillement en la loi est facile, parce que la moindre infraction est suivie d'un malaise, d'un trouble, d'une réclamation de la conscience, qui nous crie : Vous avez mal fait ! Il n'y a guère que l'homme esclave de ses passions, coupable volontaire, qui pour fuir ce reproche intérieur, se fuit lui-même, court et s'étourdit afin de ne pas se voir ; il n'y a guère que lui qui n'entende pas cette voix. Le démon le pousse, le lie à une vie toute naturelle, le jette dans la fièvre des affaires, du bruit, du changement, des nouvelles ; en cet état, on n'entend ni Dieu ni sa conscience.

Il n'y a de remède que dans une grâce de maladie, d'infirmité qui vous cloue sur un lit en face de vous-même ; ou dans l'humiliation, les malheurs qui vous ouvrent les yeux en vous faisant toucher du doigt, pour ainsi dire, la vérité de cette parole du Sage : Tout n'est que vanité, excepté Dieu et le servir seul ! »

Vivez donc au moins dans la pensée de la loi ; recueillez-vous en votre conscience, obéissant à sa première parole ; ne vous habituez pas à dédaigner sa voix, et à l'obliger de répéter ses reproches : soyez attentif à son premier éveil. Liez la loi du Seigneur à votre bras, et qu'elle soit toujours devant vos yeux et dans votre cœur.

111

Le second degré du recueillement nous recueille en l'esprit intérieur de la grâce divine.

Il est certain que, par notre qualité d'enfants de Dieu, le Saint-Esprit habite et demeure en nous, avec la mission divine d'y former le nouvel homme, JÉSUS-CHRIST, en nous inculquant ses vertus, son esprit, sa vie, en un mot, de faire de nouveaux JÉSUS-CHRIST.

Mais si le Saint-Esprit est en nous notre maître, notre éducateur, notre sanctificateur, il faut l'écouter, nous tenir à sa disposition, l'aider dans son travail de transformation d'Adam en Jésus-Christ: d'où il résulte que le recueillement en Dieu présent dans notre âme nous est de toute nécessité. Car cette transformation en Jésus se fait graduellement ; elle veut être soutenue, suivie. On accomplit facilement un acte de vertu ; mais pour acquérir l'habitude d'une vertu, il faut un travail continu de naturalisation.

Vous voulez par exemple devenir humble comme Jésus, ou mieux, reproduire en vous Jésus humble. Pour cela, déclarez une guerre incessante à l'amour-propre, à la vanité, à l'orgueil sous toutes ses formes, et comme il vous attaque continuellement, qu'il a des communications dans la place, qu'une partie de vous-même lui est vendue, vous devez user d'une vigilance incessante, surveiller toutes vos démarches pour déjouer ses ruses, avoir toujours les armes à la main pour repousser ses assauts.

Mais combattre le mal n'est pas toute la vertu. Ce n'est que le travail de déblaiement, de préparation : c'est une condition de fidélité que Dieu vous demande tout d'abord et qui vous affranchit de l'habitude vicieuse. Mais la vertu elle-même ne s'acquiert que par l'amour et l'estime qu'elle vous inspire, considérée en Notre-Seigneur. La vertu n'est aimable que vue en lui et pratiquée pour lui : nous la considérons comme une de ses qualités vers lesquelles nous nous sentons portés par une sympathie d'amour ; car on hait ce qu'un ami déteste, on aime ce qu'il aime, on imite ce qu'il fait. Aimer la vertu dans ses divers actes, c'est donc l'acquérir véritablement. Cet amour d'une vertu nous devient une règle de vie ; il nous la fait chercher, il la fait naître en nous ; il nous en donne un continuel besoin ; nous ne sommes heureux que quand nous rencontrons une occasion de la pratiquer. Mais comme les occasions, surtout les grandes occasions de pratiquer extérieurement la vertu sont rares, l'amour de la vertu s'éteindrait bien vite en l'âme s'il n'avait d'autre aliment que les actes extérieurs ; aussi l'amour fait vivre la vertu dans l'intime de l'âme ; l'esprit contemple sans cesse sa beauté et sa bonté en JÉSUS-CHRIST ; le cœur en fait un être divin avec lequel il converse habituellement. Pour l'âme aimante et recueillie, l'humilité, c'est Jésus doux et humble de cœur ; elle le voit, elle le contemple, elle l'admire, elle l'exalte, elle l'aime, elle le suit dans toutes ses diverses

actions d'humilité ; elle s'offre à l'imiter quand il le voudra, comme il le voudra, laissant à sa bonté de lui en faire naître les occasions ; aussi tranquille si elles sont fréquentes ou rares, cachées ou éclatantes ; la vertu est dans son amour qui dure toujours, qui renferme en lui seul toutes les vertus et tous leurs différents actes. Tel est le second degré de recueillement, recueillement en la grâce de l'Esprit-Saint, en l'amour de la vertu qu'il inspire à l'âme.

IV

Le troisième degré constitue le recueillement d'amour. Jusqu'ici l'âme s'était recueillie en elle-même pour y consulter sa conscience, ou la grâce, la voix de l'Esprit-Saint. Maintenant l'âme sort d'elle-même pour se mettre en Dieu, pour vivre en Dieu. C'est là le fruit naturel de l'amour de transporter en la personne aimée, de vivre en elle, pour elle ; de ne travailler que pour lui faire plaisir et lui être agréable, et par conséquent de consulter avant tout sa pensée, son impression, son désir ; de le deviner même quand il ne se manifeste pas, de le pénétrer.

Quand on propose à l'âme recueillie en l'amour de son Dieu quelque chose à faire, sa première pensée n'est pas de voir si cela lui convient personnellement, ou lui sera avantageux, mais de consulter JÉSUS-CHRIST, de savoir de lui si la chose lui plaît, si elle procurera sa gloire : heureuse si, pour lui faire plaisir, elle doit se renoncer elle-même, se sacrifier en quelque chose.

Ce recueillement n'est pas comme les autres dans un acte ou une vertu à pratiquer, mais dans la personne même de Jésus-Christ, dans un amour dévoué pour lui-même. Cet amour étant le centre de sa vie, en devient la loi : tout ce que veut Jésus, tout ce qu'il désire, tout ce qui peut lui être agréable, devient la noble et trop heureuse passion du cœur. Ainsi vit un enfant bien né pour un père chéri, pour une mère tendrement aimée : ainsi une épouse fidèle, toute à son époux : Et ego illi !

En ce recueillement, l'âme jouit d'une liberté entière, parce qu'elle vit de l'esprit d'amour : elle est à tout et à rien, tout alimente son recueillement, parce qu'elle voit tout dans la volonté de son Dieu. C'est de ce recueillement que parle Notre-Seigneur, à la Cène, quand il dit : Demeurez en moi, et je demeurerai en vous. Celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruits. Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, tout ce que vous demanderez vous sera accordé. Si vous observez mes préceptes, vous demeurerez dans mon amour comme j'observe les préceptes de mon Père et comme je demeure dans son amour.

Ainsi le recueillement parfait consiste à demeurer dans l'amour de Notre-Seigneur. Est-ce bien difficile, faut-il longtemps pour y arriver ? Tout dépend de l'amour qui est dans le cœur. Quand l'amour de JÉSUS-CHRIST est devenu une pensée habituelle, douce et forte, quand il est la divine passion de nos désirs, quand le cœur est triste sans Jésus, malheureux en son absence, heureux à sa pensée seule, alors on demeure en l'amour de Jésus

L'essentiel est alors de l'entretenir par tout ce qui compose la vie, de rendre l'affection habituelle, le regard sur lui constant.

Enfin, la facilité de se recueillir, la paix et la suavité goûtées dans le recueillement sont la preuve divine que nous le possédons, que nous demeurons dans son amour : Manete in dilectione mea. Que

Notre-Seigneur nous accorde cet amour, qui fera notre sainteté et notre bonheur en cette vie et en l'autre.

Chapitre 38 : Le sens de JÉSUS-CHRIST

Comme donc vous avez reçu JÉSUS-CHRIST le Seigneur, marchez selon lui, enracinés et fondés en lui. Coloss., II, 6 et 7.

I

La vie intérieure est à la sainteté ce qu'est à l'arbre la sève, et à la sève la racine.

C'est une vérité certaine que le degré de la vie intérieure fait le degré de la vertu et de la perfection, et que plus une âme est intérieure, plus elle est éclairée des lumières divines, forte dans le devoir, heureuse au service de Dieu : tout la recueille, tout lui profite, tout l'unit intimement à Dieu.

On peut définir la vie intérieure : la vie de famille de l'âme avec Dieu et les saints ; et être intérieur, c'est aimer assez pour causer et vivre avec JÉSUS.

O vous qui voulez vivre avec l'Eucharistie, vous devez plus que personne vous appliquer à la vie intérieure de Jésus. C'est votre fin, c'est votre grâce. Vous devez être des adorateurs en esprit et en vérité. Vous êtes la garde d'honneur du Dieu caché. n l'Eucharistie, sa vie est tout intérieure. Il y voile son corps pour que vous vous mettiez en rapport avec son esprit et son cœur : sa parole est tout intérieure, ses vertus même sont voilées, afin de vous faire pénétrer jusqu'à leur principe, son amour divin et infini.

Mais comment arriver à cet état de vie intérieure, principe et perfection de la vie extérieure ? Il n'y a qu'une seule voie : c'est le recueillement.

Se recueillir, c'est se ramasser du dehors au dedans. Il y a trois degrés de recueillement : le recueillement en la pensée du devoir ; le recueillement en la grâce de la vertu ; le recueillement en l'amour.

II

Dans le premier degré de recueillement nous nous mettons dans la conscience du devoir, de la loi de Dieu.

Qu'ordonne, que défend la loi ? Suis-je bien selon la loi divine dans cette pensée, dans ce désir, dans cette action ? La conscience recueillie se pose ces questions, et sa réponse nous dirige.

L'homme recueilli en son devoir a sans cesse les yeux fixés sur sa conscience pour observer sa sympathie ou sa peine, son affirmation ou sa négation, comme le pilote a toujours les yeux sur la boussole pour diriger son gouvernail.

Le recueillement en la loi est facile, parce que la moindre infraction est suivie d'un malaise, d'un trouble, d'une réclamation de la conscience, qui nous crie : Vous avez mal fait ! Il n'y a guère que l'homme esclave de ses passions, coupable volontaire, qui pour fuir ce reproche intérieur, se fuit lui-même, court et s'étourdit afin de ne pas se voir ; il n'y a guère que lui qui n'entende pas cette voix. Le démon le pousse, le lie à une vie toute naturelle, le jette dans la fièvre des affaires, du bruit, du changement, des nouvelles ; en cet état, on n'entend ni Dieu ni sa conscience.

Il n'y a de remède que dans une grâce de maladie, d'infirmité qui vous cloue sur un lit en face de vous-même ; ou dans l'humiliation, les malheurs qui vous ouvrent les yeux en vous faisant toucher du doigt, pour ainsi dire, la vérité de cette parole du Sage : Tout n'est que vanité, excepté Dieu et le servir seul ! »

Vivez donc au moins dans la pensée de la loi ; recueillez-vous en votre conscience, obéissant à sa première parole ; ne vous habituez pas à dédaigner sa voix, et à l'obliger de répéter ses reproches : soyez attentif à son premier éveil. Liez la loi du Seigneur à votre bras, et qu'elle soit toujours devant vos yeux et dans votre cœur.

Le second degré du recueillement nous recueille en l'esprit intérieur de la grâce divine.

Il est certain que, par notre qualité d'enfants de Dieu, le Saint-Esprit habite et demeure en nous, avec la mission divine d'y former le nouvel homme, JÉSUS-CHRIST, en nous inculquant ses vertus, son esprit, sa vie, en un mot, de faire de nouveaux JÉSUS-CHRIST.

Mais si le Saint-Esprit est en nous notre maître, notre éducateur, notre sanctificateur, il faut l'écouter, nous tenir à sa disposition, l'aider dans son travail de transformation d'Adam en Jésus-Christ: d'où il résulte que le recueillement en Dieu présent dans notre âme nous est de toute nécessité. Car cette transformation en Jésus se fait graduellement ; elle veut être soutenue, suivie. On accomplit facilement un acte de vertu ; mais pour acquérir l'habitude d'une vertu, il faut un travail continu de naturalisation.

Vous voulez par exemple devenir humble comme Jésus, ou mieux, reproduire en vous Jésus humble. Pour cela, déclarez une guerre incessante à l'amour-propre, à la vanité, à l'orgueil sous toutes ses formes, et comme il vous attaque continuellement, qu'il a des communications dans la place, qu'une partie de vous-même lui est vendue, vous devez user d'une vigilance incessante, surveiller toutes vos démarches pour déjouer ses ruses, avoir toujours les armes à la main pour repousser ses assauts.

Mais combattre le mal n'est pas toute la vertu. Ce n'est que le travail de déblaiement, de préparation : c'est une condition de fidélité que Dieu vous demande tout d'abord et qui vous affranchit de l'habitude vicieuse. Mais la vertu elle-même ne s'acquiert que par l'amour et l'estime qu'elle vous inspire, considérée en Notre-Seigneur. La vertu n'est aimable que vue en lui et pratiquée pour lui : nous la considérons comme une de ses qualités vers lesquelles nous nous sentons portés par une sympathie d'amour ; car on hait ce qu'un ami déteste, on aime ce qu'il aime, on imite ce qu'il fait. Aimer la vertu dans ses divers actes, c'est donc l'acquérir véritablement. Cet amour d'une vertu nous devient une règle de vie ; il nous la fait chercher, il la fait naître en nous ; il nous en donne un continuel besoin ; nous ne sommes heureux que quand nous rencontrons une occasion de la pratiquer. Mais comme les occasions, surtout les grandes occasions de pratiquer extérieurement la vertu sont rares, l'amour de la vertu s'éteindrait bien vite en l'âme s'il n'avait d'autre aliment que les actes extérieurs ; aussi l'amour fait vivre la vertu dans l'intime de l'âme ; l'esprit contemple sans cesse sa beauté et sa bonté en JÉSUS-CHRIST ; le cœur en fait un être divin avec lequel il converse habituellement. Pour l'âme aimante et recueillie, l'humilité, c'est Jésus doux et humble de cœur ; elle le voit, elle le contemple, elle l'admire, elle l'exalte, elle l'aime, elle le suit dans toutes ses diverses actions d'humilité ; elle s'offre à l'imiter quand il le voudra, comme il le voudra, laissant à sa bonté de lui en faire naître les occasions ; aussi tranquille si elles sont fréquentes ou rares, cachées ou éclatantes ; la vertu est dans son amour qui dure toujours, qui renferme en lui seul toutes les vertus et tous leurs différents actes. Tel est le second degré de recueillement, recueillement en la grâce de l'Esprit-Saint, en l'amour de la vertu qu'il inspire à l'âme.

IV

Le troisième degré constitue le recueillement d'amour. Jusqu'ici l'âme s'était recueillie en elle-même pour y consulter sa conscience, ou la grâce, la voix de l'Esprit-Saint. Maintenant l'âme sort d'elle-même pour se mettre en Dieu, pour vivre en Dieu. C'est là le fruit naturel de l'amour de transporter en la personne aimée, de vivre en elle, pour elle ; de ne travailler que pour lui faire plaisir et lui être agréable, et par conséquent de consulter avant tout sa pensée, son impression, son désir ; de le deviner même quand il ne se manifeste pas, de le pénétrer.

Quand on propose à l'âme recueillie en l'amour de son Dieu quelque chose à faire, sa première pensée n'est pas de voir si cela lui convient personnellement, ou lui sera avantageux, mais de consulter JÉSUS-CHRIST, de savoir de lui si la chose lui plaît, si elle procurera sa gloire : heureuse si, pour lui faire plaisir, elle doit se renoncer elle-même, se sacrifier en quelque chose.

Ce recueillement n'est pas comme les autres dans un acte ou une vertu à pratiquer, mais dans la personne même de JÉSUS-CHRIST, dans un amour dévoué pour lui-même. Cet amour étant le centre de sa vie, en devient la loi : tout ce que veut Jésus, tout ce qu'il désire, tout ce qui peut lui être agréable, devient la noble et trop heureuse passion du cœur. Ainsi vit un enfant bien né pour un père chéri, pour une mère tendrement aimée : ainsi une épouse fidèle, toute à son époux : Et ego illi !

En ce recueillement, l'âme jouit d'une liberté entière, parce qu'elle vit de l'esprit d'amour : elle est à tout et à rien, tout alimente son recueillement, parce qu'elle voit tout dans la volonté de son Dieu. C'est de ce recueillement que parle Notre-Seigneur, à la Cène, quand il dit : Demeurez en moi, et je demeurerai en vous. Celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruits. Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, tout ce que vous demanderez vous sera accordé. Si vous observez mes préceptes, vous demeurerez dans mon amour comme j'observe les préceptes de mon Père et comme je demeure dans son amour.

Ainsi le recueillement parfait consiste à demeurer dans l'amour de Notre-Seigneur. Est-ce bien difficile, faut-il longtemps pour y arriver ? Tout dépend de l'amour qui est dans le cœur. Quand l'amour de JÉSUS-CHRIST est devenu une pensée habituelle, douce et forte, quand il est la divine passion de nos désirs, quand le cœur est triste sans Jésus, malheureux en son absence, heureux à sa pensée seule, alors on demeure en l'amour de Jésus

L'essentiel est alors de l'entretenir par tout ce qui compose la vie, de rendre l'affection habituelle, le regard sur lui constant.

Enfin, la facilité de se recueillir, la paix et la suavité goûtées dans le recueillement sont la preuve divine que nous le possédons, que nous demeurons dans son amour : *Manéte in dilectione mea*. Que Notre-Seigneur nous accorde cet amour, qui fera notre sainteté et notre bonheur en cette vie et en l'autre.

Chapitre 39 : La rosée de la grâce

Je serai pour vous comme une rosée bienfaisante : Israël fleurira comme le lis, et ses racines s'étendront comme celles du cèdre du Liban. *Os.*, xiv, 6.

Nous avons à cultiver dans le jardin de notre âme, dans ce paradis de Dieu, la graine divine semée en nous par la Communion, JÉSUS-CHRIST, qui germera et produira les fleurs de sainteté. Or la condition essentielle de la culture des fleurs, dans la nature, c'est de les tenir fraîches et leur racine humide. Si la racine sèche, la plante meurt. Par l'humidité vient la fécondité. Le soleil seul ne fait pas épanouir les fleurs : seule sa chaleur les dessécherait ; mais il féconde l'humidité, il la rend active. Ce que vous avez donc à faire pour cultiver la fleur de votre sainteté, Jésus en vous, c'est d'entretenir l'humidité, la fraîcheur à la racine, et ce n'est autre chose que de vivre de la vie intérieure. La nature donne à la terre la rosée et la pluie. La grâce de Dieu est la rosée de votre âme, et quand elle est surabondante, c'est une pluie qui l'inonde et la fertilise. La culture de votre âme consiste donc dans la vie de recueillement.

Il est certain que la vie extérieure, quelque sainte, quelque apostolique qu'elle soit, nous fait perdre toujours un peu de notre recueillement, et que si l'on ne se renouvelle pas à l'intérieur, on finit par perdre toute grâce et toute vie surnaturelle.

Mais il semble au contraire, à première vue, que la vertu étant méritoire, son exercice extérieur devrait nous acquérir chaque jour un accroissement de grâces au lieu de nous en retirer. En soi, cela est vrai ; la vertu d'elle-même tend à cela, mais nous agissons sur un faible fonds de vie intérieure, que l'exercice épuise promptement. J'en trouve la preuve dans les faits. Demandez aux missionnaires si la vie de zèle rend intérieur. Tous répondent que non.

Dans l'Évangile, une femme s'approche à la dérobée et touche le vêtement du Sauveur ; elle est guérie, mais Jésus dit : « Une vertu est sortie de moi ; je l'ai senti. » Cependant cette force Jésus ne l'avait pas perdue : elle ne diminuait pas son océan de puissance divine ; le soleil darde ses rayons et répand sa chaleur sans s'épuiser ; Dieu aussi donne sans s'appauvrir. Mais il n'en est pas ainsi de nous, et quand nous donnons du nôtre au prochain, dans les œuvres de zèle, nous appauvrissons notre fonds de vie surnaturelle. Cela, encore une fois, n'est pas dans la nature de la vertu ; mais notre état affaibli et dégradé, notre tendance à descendre toujours, fait que nous n'exerçons jamais la vertu au dehors sans perdre de nos forces intérieures, et sans avoir besoin ensuite de rentrer dans le repos et de nous refaire.

Et je ne parle pas seulement des œuvres éclatantes ou ardues, telles que la prédication, les confessions, les études, la direction des œuvres charitables ; non, les simples occupations journalières, auxquelles nous lient les obligations de notre état ou l'obéissance, usent notre vie intérieure, et si nous ne renouvelons souvent notre intention, elles nous perdront : nous deviendrons des machines, moins parfaites même que les machines à vapeur qui donnent toujours et régulièrement la force dont elles sont capables, tandis que nous, nous n'irons pas longtemps du même pas. Nous deviendrons une machine monstrueuse ! Nous portons le monde en nous, et, quelque retirée que soit notre vie, il se glisse en nos cœurs par quelque côté. Il est si facile de laisser entrer l'amour-propre là où l'amour de Dieu devrait seul exister !

Ce que je dis des emplois extérieurs et manuels, je le dis de l'étude. L'étude de Dieu même, de la sainte Écriture et de la Théologie, ces reines des sciences, vous enfleront et vous dessécheront le cœur, si vous ne pratiquez assidûment la vie intérieure. L'esprit prendra le dessus sur le cœur : il le desséchera, si vous ne l'arrosez avec soin ; d'aspirations, d'intentions, d'élans vers Dieu. La science aide la piété ; mais la piété sanctifie la science.

Mais c'est bien autre chose quand il s'agit d'œuvres de zèle qui exigent de grands soins, telles que la prédication, la confession, la direction d'œuvres charitables ! Vous dépensez alors davantage, vous avez un besoin plus grand de vous refaire. L'eau du baptême, disait saint Chrysostome, qui rend le chrétien si pur, est pourtant très sale quand elle sort de la piscine après que vous y avez été plongés. » Et moi je vous dirai : Voulez-vous vous perdre pour sauver les autres ? Quel malheur !

Plus on monte en dignité, plus on perd de sa vie intérieure, plus on perd de ses forces divines, parce que tout le monde vous en prend ; aussi y a-t-il alors nécessité de prier davantage. Les saints travaillaient le jour et priaient la nuit ! Le soldat victorieux doit rentrer dans ses campements pour se reposer ; sinon son drapeau de victoire sera son linceul. Plus vous travaillez, plus vous avez besoin de retraite.

On se trompe étrangement à ce sujet dans le monde. Voyez, dit-on, quelle belle vie ! Cette personne n'a pas un moment à elle : elle se dépense tout entière au service du prochain. — C'est bien, mais en examinant plus attentivement, je remarque au milieu de tout ce bien quelques défauts qui me rendent suspect ce grand zèle : il me semble que les feuilles de ce bel arbre commencent à jaunir avant le temps. Il doit y avoir un vice intérieur ; peu à peu vous le voyez dépérir : il lui manque la vraie sève, la vie intérieure. Il faut être autant uni intérieurement à Dieu qu'on l'est extérieurement aux bonnes œuvres que l'on exerce. Le démon sait bien profiter de l'ignorance ou de l'inattention à ce principe pour nous perdre. Il voit une âme généreuse et zélée. Il la lance, l'absorbe, l'empêche de

se voir, lui procure mille occasions de se dépenser, jusqu'à ce qu'elle soit épuisée ; pendant qu'elle est toute aux misères des autres, il mine la place et finit par s'en rendre maître.

Oh ! qu'on est vite desséché sous un soleil d'action brûlant, quand les racines ne trempent pas profondément dans une terre bien humide !

Mais, dit-on, il faut bien que je travaille : il y a tant à faire, les œuvres de Dieu m'appellent de toutes parts ! C'est vrai. Mais prenez le temps de manger et de dormir, sous peine de devenir fou ! Oui, il y a un grand danger à se trop livrer aux bonnes œuvres extérieures, à moins que comme le Prophète, nous ne tenions toujours notre âme dans nos mains pour voir si nous sommes toujours bien dans la loi, si nous marchons toujours dans la voie. Il est si facile de se laisser entraîner à droite ou à gauche, et c'est quelquefois si brillant ! Les tirailleurs, dans une armée, rendent des services ; mais ce ne sont pas eux qui remportent la victoire. Ainsi vous ne devez pas toujours courir en avant, mais vous replier souvent en vous-même pour demander des forces à Dieu, et méditer sur le meilleur moyen de vous en servir. Voici la règle pratique : Votre position vous domine-t-elle, au lieu que vous la dominiez ? Vous êtes perdu ! Qu'est-ce que devient un navire, malgré toute l'habileté du pilote, quand la tempête a emporté le gouvernail ? Votre gouvernail est le recueillement : c'est lui qui vous dirige et vous meut ; faites tout pour le conserver, sans lui vous irez à la dérive.

Qu'on ne dise donc plus : Oh ! que cette âme est sainte, voyez comme elle est zélée ! Est-elle intérieure ? Si oui, vous pouvez tout en attendre ; si non, elle n'aboutira à rien de saint ni de grand devant Dieu. Dominez donc votre vie extérieure : si elle vous domine, elle vous entraînera à votre perte. Si vos occupations vous laissent le moyen de considérer intérieurement Notre-Seigneur, vous êtes dans le bon chemin, continuez. Si vos pensées, au milieu de l'action, se portent vers Dieu, si vous savez empêcher la sécheresse, le vide du cœur, si vos travaux extérieurs vous laissent toujours fatigué, ennuyé, bien que vous sentiez au fond de vous une grande paix, oh ! c'est parfait, vous êtes libre, vous êtes le maître chez vous sous l'œil de Dieu.

Quand les Apôtres reviennent triomphants après avoir prêché, guéri, fait des miracles de tout genre, voyez quelle récompense leur donne JÉSUS-CHRIST : Venez et reposez-vous à l'écart : Venite et requiescite seorsum : » c'est-à-dire : « Vous avez beaucoup dépensé, venez réparer vos pertes. »

Et après la Pentecôte, les Apôtres, remplis de l'Esprit-Saint, ont un zèle immense ; ils veulent tout faire. C'est le signe des grandes âmes. Quand elles sont à la tête d'une œuvre, elles veulent tout embrasser et ne trouvent jamais qu'elles aient assez fait, parce qu'il y a encore à faire. Ainsi Moïse réunissait en lui les fonctions de chef d'Israël, de juge et de délégué du peuple vers Dieu. Le Seigneur lui donna l'ordre de partager ses occupations avec d'autres vieillards. Ainsi encore les Apôtres servaient les pauvres, jugeaient les différends, prêchaient et baptisaient les multitudes. L'idée ne leur venait pas que, donnant une partie de leur temps à la prédication et l'autre au service du prochain, il ne leur en restait plus pour prier. Cela nous arrive à tous : on est surchargé d'occupations, on pourrait bien se faire aider, mais on y pense à peine. On a besoin de faire par soi-même ! C'est imprudent, on se tue, et les choses ne vont pas mieux : mais le besoin d'agir, de se dévouer nous emporte !

Mais Pierre, qui avait par-dessus tous les Apôtres, une lumière spéciale, dit un jour : Il ne convient pas que nous fassions tout : il ne nous reste plus de temps pour prier. Choisissons des diacres qui servent les pauvres : pour nous, nous partagerons notre temps entre la prédication et la prière : Nos

autem orationi et ministerio verbi instantes erimus. » Eh bien, qui peut se dire plus saint et plus rempli de l'Esprit de Dieu que les Apôtres ? Pauvres pygmées en fait de vie spirituelle, nous devrions passer en prière les jours et les nuits.

La vertu qui ne va pas de l'intérieur à l'extérieur, n'est pas une vraie vertu. La vertu se commence dans les pensées, les affections, l'oraison. Où est l'épi pendant l'hiver ? Dans le grain de froment, sous terre. Les forces combinées de la chaleur et de l'humidité le feront germer et mûrir. Eh bien, la vertu est un grain semé en vous ; vous ne la ferez germer que par la prière, la vie intérieure et les sacrifices. Le royaume de Dieu est au dedans de vous. Vous n'aurez jamais une vraie vertu extérieure, solide, si elle n'est d'abord une vertu intérieure.

Mais ne voyez-vous pas que Dieu commence toujours son œuvre en vous par l'intérieur ? N'avez-vous pas des tentations intérieures ? c'est Dieu qui laboure votre cœur et y sème. Les tempêtes violentes agiteront la tige fragile de votre vertu naissante, afin de lui faire étendre ses racines. Voilà le travail de Dieu. Et quand quelque chose vous coûte à faire, ce n'est ni votre main ni votre corps qui regimbent, mais votre cœur et votre volonté qui sont trop faibles.

Ainsi vous n'aurez pas de vertus qui ne soient d'abord intérieures, qui ne reçoivent leur vie de l'intérieur. Et pour connaître le degré de la vertu d'une âme, connaissez le degré de sa vie intérieure.

Cette pensée devrait vous guider dans la pratique. Quand vous formerez la résolution de pratiquer une vertu, prenez la résolution de la pratiquer à l'intérieur. Qu'est-ce à dire ? Commencez à pratiquer cette vertu dans la prière, dans l'habitude de la pensée, dans l'oraison. Vous viendrez plus tard aux actes extérieurs.

C'est la marche que suit Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. Pourquoi par la Communion vient-il au dedans de nous ? Pour nous visiter, sans doute ; mais puisqu'il demeure en nous, il doit y faire encore autre chose. Il vient pour semer et cultiver ses vertus en notre âme, pour se former en nous, nous façonner en lui-même. Il vient faire notre éducation de vie divine en nous-mêmes, de sorte qu'il croît en nous en même temps que nous croissons en lui, jusqu'à ce que nous arrivions à la plénitude de l'homme parfait, qui est JÉSUS-CHRIST lui-même.

Considérez l'état de Jésus au très saint Sacrement. L'y voyez-vous ? Il y est cependant ; mais sa vie extérieure n'est vue que des Anges. Nous ne voyons rien, et cependant nous croyons qu'il y vit, comme nous croyons au soleil, même quand les nuages nous le dérobent, comme nous croyons au travail de la nature, qui nous échappe cependant entièrement. Tout cela nous prouve que la vie extérieure n'est pas tout, et qu'il y a aussi une vie invisible, tout intérieure, mais très réelle.

Quand vous communiez, demandez donc à Notre-Seigneur de vivre en lui, et qu'il vive en vous. Tout cela est intérieur. Ce n'est pas là ce que demandent la plupart des chrétiens. Ils communient ; mais leur esprit, leur intention, leur volonté, tout est dans les œuvres extérieures, et Jésus en eux ne trouve personne avec qui converser.

En résumé, la puissance de la vertu est dans la vie intérieure ; pas de vie intérieure, pas de vertu, à moins que Dieu ne fasse pour vous un miracle.

Mais, direz-vous, avec ce principe, le salut est bien difficile. Je ne parle pas à des gens qui ne suivent que strictement les préceptes : ceux-là connaissent leurs devoirs, et la droiture de leur conscience leur montre où est le bien, où est le mal ; et le petit nombre de leurs obligations les sauve.

Mais vous voulez mener la vie pieuse, vous voulez vivre dans les faveurs du divin Maître, et d'une vie supérieure au commun, vous aurez plus à faire. Vous montez en dignité, montez aussi en vertu : vos obligations sont plus nombreuses ; le Sauveur, qui vous aime davantage et vous fait plus de grâces, exige davantage de vous.

Prenez donc garde à la routine. Elle est si facile, quand le train de vie est régulier, quand les œuvres extérieures sont bonnes ; renouvelez souvent votre intention ; maintenez l'humidité à la racine de l'arbre, si vous voulez qu'il produise des fruits de salut.

Chapitre 40 : L'insensibilité du cœur

J'ai été frappé comme l'herbe des champs, et mon cœur s'est desséché en moi. PSALM., CI, 5

Saint Bernard, écrivant au Pape Eugène, lui disait : Je crains, Eugène, que la multiplicité des affaires ne vous fasse abandonner l'oraison, et qu'ainsi vous ne contractiez la dureté de cœur. »

Le saint Docteur parlait ainsi à un grand Pape, occupé des affaires les plus saintes du monde, celles de l'Église : à plus forte raison devons-nous les appliquer à nous-mêmes, que des affaires bien moins importantes éloignent cependant de l'oraison. Le monde nous environne ; il faut peu de chose pour nous distraire et nous détourner de la prière. Nos petites occupations extérieures y suffisent et peuvent nous faire tomber dans l'insensibilité spirituelle, le plus grand de tous les malheurs.

Craignez beaucoup l'insensibilité, la dureté du cœur ; car il est nécessaire d'avoir un cœur sensible, maniable, service de Dieu. Celui qui ne sent rien n'aura lui s'il vient à pécher. Il ne sentira pas ses blessures, quelque profondes qu'elles soient.

Quand je parle de sensibilité, je me sers de ce mot parce que je n'en connais pas de plus apte à rendre ma pensée. Mais cette sensibilité n'est autre chose qu'une affection à tout ce qu'on a à faire, et une répulsion au mal le plus léger. Je ne parle pas de la sensibilité nerveuse des faux dévots, comprenez-le bien.

Afin de ne rien exagérer, je ne parlerai pas non plus de l'insensibilité involontaire. Le roi David avouait se trouver quelquefois devant Dieu comme une bête de somme : aussi lourd, aussi insensible qu'elle. Mais il ajoutait : Ego autem semper tecum. Malgré cette insensibilité, je demeurerais toujours à vos pieds, avec vous. » Cet état de stupidité d'esprit n'est pas toujours une punition : nous passons par là pour arriver à une plus grande soumission et humilité envers Dieu. Que faut-il faire dans ces occasions ? — Rien : y rester patiemment, s'exercer à ce qu'on peut, et attendre. Cet état n'étant pas ordinairement coupable, ne nous rend pas responsables de nos sécheresses et de nos mauvaises prières : c'est une miséricorde de Dieu qui nous réduit là pour empêcher notre esprit de

s'amuser à des riens, pour enflammer notre cœur d'un amour plus ardent, et rendre notre volonté plus persévérante et plus ferme.

L'insensibilité involontaire du cœur est aussi très pénible, plus pénible même que la stupidité de l'esprit, parce que c'est par le cœur que nous aimons Dieu ; de plus, la volonté ne se dirigeant que par l'amour, elle semble alors comme paralysée. Dieu envoie ordinairement cette épreuve au cœur trop sensuel qui veut toujours jouir de Dieu : Notre-Seigneur le mène un peu avec lui à Gethsémani, pour lui faire goûter des jouissances plus amères.

Mais le plus souvent la dureté du cœur est une punition. Elle est une suite de nos péchés, et il faut l'éviter à tout prix. Les états d'épreuve ne durent pas longtemps : ils passent, nous préparant à de plus grandes grâces, payent quelques petites dettes, puis le soleil reparaît radieux. Le cœur ne peut pas demeurer de lui-même insensible à Dieu : il faut qu'un péché l'y force, ou un état de péché. Notre-Seigneur n'a pu supporter que trois heures l'épreuve de Gethsémani : et la tristesse de son cœur, l'abandon de son Père le mit aux portes de la mort !

Quand ces états durent, il faut voir s'il n'y aurait pas de notre faute ; car c'est un signe ordinaire que nous les avons attirés sur nous. Voilà en effet que, depuis longtemps, un an ou plus, vous êtes insensible aux grâces de Dieu, à son inspiration, à la prière. N'allez pas en rechercher la cause bien loin : la cause est en vous, c'est vous ; déterminez-le, et faites tout pour sortir de cet état. Il est clair que l'âme qui a commencé par goûter Dieu et qui en vient là, n'y arrive que par sa faute. Dieu n'est pas si dur : c'est un bon Père, qui ne saurait se cacher longtemps. Il nous ferait mourir s'il détournait trop longtemps sa face de nous. L'Écriture atteste que Dieu est bon, plein de tendresse et d'amour ; qu'il est un père, une mère pour ses élus : nous devons sentir, il le faut, sa douceur, sa bonté ; sinon nous sommes coupables. Il nous manque un sens, nous sommes paralysés, c'est notre faute ; cherchons-en les causes pour y remédier.

II

Une cause se trouve dans la légèreté de l'esprit, sa dissipation dans les choses extérieures. L'esprit léger n'est jamais chez lui, il ne sait pas réfléchir, agit par impression et par entraînement. Il demande à manger quand il a faim, et ne prend pas le temps ni la peine de chercher sa nourriture : ne la trouvant pas en Dieu, il se tourne vers les créatures. L'insensibilité, la dureté du cœur commence donc ordinairement par la légèreté de l'esprit. S'il méditait, il se nourrirait. Mais le temps de l'oraison il le passe à des riens ; est-il étonnant que le cœur en souffre ?

Prenez donc bien garde à la dissipation de l'esprit : portez toute votre attention sur votre réchauffez, où vous formez votre plan de combat spirituel. Une méditation qui ne vous arme pas pour le combat ne vaut rien : elle ne vous nourrit pas ; vous tomberez de faiblesse.

Mais, direz-vous, je fais tout ce que je peux à l'oraison, et mon oraison ne me nourrit pas. En ce cas, changez de sujet : cherchez-en un qui vous conviendra mieux. Si cette arme ne vous convient pas, prenez-en une autre : il faut être armé. Rappelez-vous qu'il y a dans la vie spirituelle des pratiques de simple dévotion, et des pratiques nécessaires, telles que la méditation, l'esprit de foi et de prière. Rien ne remplace ces dernières : si on les abandonne, la vie spirituelle s'éteint, parce qu'elles la

soutenaient. Il est certain que le cœur vit de l'esprit ; et que l'amour, l'affection ne se nourrissent que de l'oraison.

Une autre cause de la dureté du cœur vient de ce que nous sommes infidèles à la grâce. La grâce, l'illumination, l'inspiration de Dieu, ne nous font jamais défaut : Dieu nous fait sans cesse entendre sa voix. Nous l'étouffons, et nous paralysons par là notre cœur. Car il ne vit que de la grâce, notre cœur ; ne la recevant plus, il meurt d'inanition.

Nous avons, outre les grâces de salut, les grâces de sainteté et de vocation : il faut être fidèle à ces dernières aussi. Ce sont elles qui nous font vraiment ce que nous devons être : car, qu'est-ce qu'un homme qui n'est pas dans sa grâce d'état ? La grâce d'état d'un adorateur se trouve dans la prière, dans le sacrifice de lui-même sur le prie-Dieu, aux pieds du très saint Sacrement. Vous négligez cette grâce ? — Vous dépérez ! Il n'y a pas de chaleur où il n'y a pas de feu. Examinez- vous bien là-dessus. — Priez-vous ? — Tout va bien ! — Vous négligez-vous dans la prière ? — Vous courez à votre perte ! La grâce de Dieu, vous ne l'aurez que par la prière, le sacrifice et la méditation. Vous ne voulez pas poser la cause, vous n'obtiendrez pas les effets. Vous avez droit à des grâces : vous ne faites pas valoir ce droit, cela vous regarde ; mais il vous sera demandé compte du talent mué vous gardez inutilement. Tant que le corps suit son régime, tout va bien. Votre âme a un régime à suivre aussi, faites-vous autant de prières qu'il vous en est prescrit ?

Vous n'avez peut-être abandonné la prière que pour quelque temps : vous la reprendrez ensuite, dites-vous. C'est de la présomption. Vous voulez vivre sans Dieu et sans aliments, vous tomberez sur le chemin !

Mais je n'abandonne que des prières de dévotion. — Prenez-y garde ! vous les avez faites pendant longtemps, pourquoi les quitter aujourd'hui ? C'est de l'ingratitude, de la paresse ; et vous vous penchez vers le péché. Vous ne devez jamais changer votre régime de vous-même. Si vous voulez faire plus, passe encore ; moins, jamais ! Sans cela, votre dévotion deviendra languissante. Ne dites pas : Il n'y a pas de loi qui m'oblige à garder tel régime de dévotion. » Dans l'amour de Dieu on ne regarde pas ce que demande la loi, mais le cœur.

Une troisième cause vient de la sensualité de la vie. Dieu nous aime tant et veut tellement nous élever à lui, que toutes les fois que nous allons chercher notre satisfaction en nous ou dans les créatures, il nous punit ; ou du moins nous nous punissons nous-mêmes, en perdant la vigueur, la joie dans son service. Ce châtement ne se fait pas attendre ; il suit la faute de près : c'est une loi de la sainteté. Les autres péchés ne sont pas tous suivis de leur punition comme celui de la jouissance des créatures ou de soi-même : le péché mortel est à lui-même sa punition, en attendant que l'enfer venge la justice de Dieu. Mais la personne qui cherche sa consolation en elle ou dans les créatures gâte la grâce de Dieu ; elle amoindrit Dieu et le déshonore en elle-même. Elle en est aussitôt punie par la privation de la paix, du contentement que procure le service de Dieu : elle est punie par où elle a péché.

Cette classe d'âmes est très nombreuse. On veut toujours jouir. Dans tous les états on commence par chercher le côté sensible : on croit aimer davantage parce qu'on a plus de sensiblerie. Mais on est alors comme l'enfant auquel on donne une récompense qu'il n'a pas méritée, pour le calmer, lui faire plaisir : on n'aime pas : on est aimé bien plutôt. On jouit, et on devient ingrat envers Celui qui est seul la source de cette joie toute gratuite : on l'attribue à son mérite, à sa vertu, et c'est un don du

Sauveur. Si Dieu était obligé de nous traiter ainsi, malheur à nous ! Il nous flatterait comme on flatte les malades à l'extrémité, en leur cachant leur mal.

Donc, quand nous nous trouvons insensibles, cherchons si nous n'avons pas été trop sensuels dans notre vie. Je ne parle pas de la sensualité abominable, mais de la sensualité dans le bien, du plaisir que trouve l'amour-propre dans les bonnes œuvres ; sensualité qui fait le bien pour en jouir, s'en honorer, s'en glorifier, au lieu de le rapporter à Dieu son auteur. Sortez de cet état, et bénissez Dieu de vous traiter durement pour vous découvrir votre mal.

111

Il est donc nécessaire d'avoir un cœur sensible, maniable, impressionnable à la grâce, docile à la moindre touche de la grâce, capable de sentir l'opération de Dieu en soi.

Mais on dit : « Qui travaille, prie ; et, bien que je ne sente pas Dieu, mon travail me sanctifie. » — Oh ! si vous priez en travaillant, c'est très bien ! Mais le travail, si vous ne l'animez de bons désirs, d'aspirations et d'union à Dieu, n'est pas une prière. Les païens et les impies travaillent aussi. Si vous travaillez par amour de Dieu, vous priez ; autrement non.

Mais je fais la volonté de Dieu en travaillant, ce doit être suffisant. — Y pensez-vous à cette volonté divine ? est-ce bien pour vous y conformer que vous travaillez ?

Mais je fais mon devoir. — Ne vous abusez pas : les soldats et les galériens le font aussi. La vie extérieure n'est pas par elle-même une prière : il faut l'animer de l'esprit de prière et d'amour de Dieu pour qu'elle le devienne.

Il est de nécessité, je le répète, d'avoir un cœur sensible à Dieu. Pourquoi le Créateur nous aurait-il doués de sensibilité, sinon pour que nous la tournions à son service ? C'est la vie de l'esprit de foi. Le Seigneur disait aux Juifs : « Je vous enlèverai votre cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair. » Les Juifs avaient un cœur de pierre, parce qu'ils étaient tout extérieurs et trouvaient leur récompense dans le bonheur présent. Mais le Seigneur a donné aux chrétiens un cœur de chair capable de sentir la vie divine et de s'unir à Dieu, de s'unir au Verbe. Or le Verbe ne travaille que sur un cœur semblable au sien. Il est esprit, et ne parle que spirituellement et par la foi : il faut donc que notre âme, que notre cœur soit toujours dans nos mains, élevé vers Dieu, afin que ce divin artisan puisse le façonner sur le modèle du sien, lui en donner l'empreinte, la vie, le mouvement. Quand on veut faire un vase, on façonne de la terre molle et détremnée, et on l'expose ensuite au soleil. Il faut que notre cœur soit une terre molle.

Le Seigneur repousse et maudit la terre dans l'Écriture, en disant : « Tu seras aride, la pluie ne t'arrosera pas ; rien ne sortira de ton sein ; tu ne seras plus accessible au soc de la charrue. » Quand il la bénit, au contraire, il dit : La pluie et la rosée te féconderont. » Ainsi Dieu arrose notre cœur, le féconde de la rosée de sa grâce, et par la chaleur de son amour le dilate : il le rend ainsi capable de toutes les impressions de son amour.

IV

Le premier effet de la sensibilité du cœur est de nous faire mieux distinguer l'approche de Dieu, de nous faire entendre de plus loin et avec plus de bonheur sa voix, de nous tenir sous l'impression de sa présence amoureuse. Elle fait que le cœur se dirige plus facilement vers Dieu, plutôt par impression, par instinct, que par raisonnement. Plus on se donne à Dieu, plus on devient sensible et délicat. Il ne s'agit pas de verser des larmes avec plus ou moins d'abondance. La sensibilité et la délicatesse du cœur sont quelque chose de mystérieux ; on ne les définit pas, on les sent. Elles sont le signe même de la grâce.

Mais à mesure que l'on s'éloigne de Dieu la délicatesse diminue. On quitte la compagnie du Roi pour rentrer dans la plèbe. Au lieu du regard sur Dieu, on regarde sans cesse les créatures. Malheur à celui qui tombe ainsi !

Le second effet de la sensibilité est de nous pousser à la prière intérieure. Les prières vocales ne suffisent plus ; quelque saintes qu'elles soient, elles ne satisfont pas entièrement. Le cœur a besoin alors de se nourrir sans cesse de sentiments nouveaux. Il veut se dégager toujours davantage et monter plus haut : il sent le besoin de vivre avec Dieu par la méditation.

Il faut donc un cœur sensible au service de Dieu. Nous sommes faibles, nous en avons besoin. C'est une doctrine présomptueuse que celle qui rejette la sensibilité du cœur et enseigne à marcher sans jouir de Dieu. Sans doute nous ne devons pas rechercher la jouissance de Dieu comme notre fin ; du reste, si vous vous y arrêtez trop, Notre-Seigneur saura bien vous en retirer. Mais si vous vous voyez attiré ; s'il était vrai que vous montiez, que vous sentiez le cœur de JÉSUS sur le vôtre, oh ! que vous êtes heureux ! Demandez cette grâce, c'est un bâton solide et sûr pour vous aider à marcher.

Je n'aime pas ceux qui disent : Ma tente est plantée sur le Calvaire ! » — Si vous y pleurez, c'est bien ; mais si vous y demeurez froid, c'est l'orgueil qui vous y retient !

Vous voulez vous passer des moyens doux et faciles que le bon Dieu emploie dans sa miséricorde : Qui êtes-vous donc ? Maintenant, hélas ! qu'on instruit les enfants de telle sorte qu'à sept ans ils soient des philosophes, ils deviennent pédants et arrogants, parce que l'esprit finit par l'emporter sur leur cœur.

Au contraire, voyez dans l'Évangile : quand Madeleine et les femmes pleurent, JÉSUS, loin de les repousser, les console.

Dieu vous a donné un cœur sensible : sentez donc, goûtez donc Dieu !

Mais la tendresse du cœur est le plus souvent le fruit du sacrifice. Si le Seigneur vous fait passer par là, soumettez-vous : mais laissez-le faire comme il voudra.

Dieu veut notre cœur tout entier. On a peur de se donner tout entier ; on dit : « J'aime mieux souffrir ! »

Au fond de ce sentiment il y a de la paresse. On ne veut pas faire un abandon complet de soi ; on veut choisir sa souffrance ; on a peur de laisser choisir le bon Dieu !

Ayons donc toujours pour Dieu un cœur sensible et affectueux, surtout dans nos prières. Nous ne sommes pas assez heureux au service de Notre-Seigneur ! Dieu voudrait nous communiquer plus

abondamment les douceurs de sa grâce : acceptez- les avec confiance pour votre plus grand bonheur dans le temps et dans l'éternité.

Chapitre 41 : La pureté de la vie d'amour

O mon Dieu, créez en moi un cœur pur. PSALM. L, 12.

Entre toutes les vertus, il en est une sans laquelle toutes les autres ne sont rien : c'est la charité habituelle, l'habitude de l'état de grâce. Pour plaire à Dieu, pour vivre en lui, nous en avons absolument besoin. Pour avoir la puissance de la vie apostolique, comme de la vie contemplative, l'état de grâce est nécessaire, et sans lui, toutes les grâces sont des diamants perdus dans la boue. La nourriture prise par un estomac ma-lade étouffe au lieu de vivifier ; et celui qui pré-sente à Dieu un cadavre infect, croit-il lui offrir une hostie d'agréable odeur ? Et cependant, que sommes-nous autre chose sans l'état de grâce ?

Il nous faut l'état de grâce pour que Dieu puisse nous aimer et nous faire des grâces. Dieu, certes, ne nous aime pas parce que nous le méri-ton ; et il n'a pas lieu d'aimer nos œuvres autant qu'elles viennent de nous. Que sommes-nous à ses yeux, et que peut-il sortir de bon d'un corps et d'une âme souillés par le péché ? Un petit bien naturel tout au plus, mais rien de surnaturel. Ce que Dieu aime en nous, c'est sa grâce, sa sainteté qui se reflète dans un cœur pur. Il n'est besoin de rien autre pour satisfaire le regard de Dieu. L'enfant, après son baptême, n'est-il pas aimé de Dieu ? Il n'a pas de vertus acquises cependant ; mais il est pur, il est en état de grâce : Dieu se mire dans la grâce qui orne son cœur ; il savoure le parfum de cette fleur délicate, en attendant ses fruits.

Chez l'adulte, c'est encore l'état de grâce que Dieu aime par-dessus tout, cet état de pureté acquis dans le bain du sang de Jésus : l'état de grâce fait notre beauté. Il est le reflet de Jésus- CHRIST dans les saints. Jésus se voit dans leur âme comme le Père dans son Verbe. Mais si l'âme est pécheresse, il est impossible que Dieu s'y mire. Voulez-vous qu'il ait des regards de complaisance pour le bourreau de son divin Fils ? Le mal n'est jamais aimable. Et quand nous sommes pécheurs, Dieu ne peut aimer notre état : sa miséricordieuse bonté commence par nous purifier, et alors seulement il nous témoigne son amour, et nous pouvons soutenir son regard. La première raison de conserver l'état de grâce, c'est donc qu'il nous fait aimer de Dieu et nous rend agréables à ses yeux.

11

Qu'en sera-t-il alors pour des adorateurs qui viennent si souvent aux pieds de Jésus et sous ses yeux ? Voulez-vous que Jésus voie en vous ses ennemis ? Mettez donc en votre âme son image vivante, si vous voulez qu'il vous reçoive avec plaisir. Quand vous venez à l'adoration, la première chose à faire est de chasser le démon en prenant de l'eau bénite et en faisant un acte de contrition. Ce n'est là que le devoir de la propreté qui oblige le pauvre comme le riche. Quoi ! Si nous avons la foi, du moment

que nous aurions un péché sur la conscience, nous n'oserions pas entrer dans l'église, ou bien nous nous tiendrions dans le bas du temple comme le publicain. Mais alors nous n'y viendrions jamais ? Purifiez-vous, et entrez ! Je trouve que le pécheur qui dit : Je n'ose pas aller à l'église me présenter à Dieu, a le sentiment juste des convenances. Il a tort, sans doute, de ne pas recourir à la pénitence ; mais le fond de ce sentiment de crainte est vrai.

La charité habituelle devrait être notre vertu la plus chère. Voyez quel est à ce sujet l'esprit de l'Église. Son prêtre est censé un saint puisqu'il représente Jésus-Christ et va renouveler les merveilles que le Sauveur accomplit une fois. L'Église l'arrête cependant au bas de l'autel, l'oblige à se prosterner, à s'humilier et à confesser ses péchés ; à en recevoir, pour ainsi dire, le pardon

de son serviteur, la plupart du temps un pauvre petit enfant, qui lui dit : « Que le Seigneur tout-puissant ait pitié de toi ! Misereatur tui ! >>

Vous venez à l'adoration faire la fonction des Anges. Soyez donc purs comme eux. Il insulte, celui qui vient avec une conscience souillée à l'adoration. N'est-il pas dit dans l'Écriture : « Peccatori auctor dixit Deus Quare tu enarras justitias meas et assuras testamentum meum per os tuum ? Le Seigneur dit au pécheur : Comment oses-tu raconter mes louanges et redire mes promesses avec une bouche souillée ? » Soyez donc pur, si vous voulez adorer. L'âme qui exhale une odeur de cadavre osera se présenter à Jésus si pur ! Ah ! je vous supplie, ne soyez pas si méprisant pour Notre-Seigneur, que de venir l'adorer avec une conscience peccamineuse !

L'état de grâce ! — Oh ! le démon nous amuse ! nous courons à de petits actes de vertu et nous négligeons la pureté de notre conscience. Mais qu'est-ce qu'un acte de vertu ? C'est un fruit. Mais la racine fait l'arbre qui produit le fruit : veillez donc à ce que la racine soit saine. Le Seigneur aime la louange qui sort de la bouche des petits enfants, parce qu'elle vient d'un cœur pur.

Entrons dans ces idées-là. Maintenons bien l'état de grâce. Dites-vous souvent : « Je suis à l'adoration le représentant de l'Église, de toute la famille de JÉSUS-CHRIST ; l'avocat des pauvres et des pécheurs. Je suis là leur intercesseur : comment oserai-je demander leur pardon, si je suis pécheur moi-même ? » Après tout, le Seigneur n'exauce qu'une chose : la pureté, l'état de grâce. Vous connaissez la belle réponse de l'aveugle-né aux Pharisiens, qui s'efforçaient de lui démontrer que JÉSUS-CHRIST était un pécheur : « Je ne sais s'il est pécheur ; mais ce que je sais, c'est qu'il m'a guéri, et Dieu n'exauce pas les pécheurs ! »

Comment les saints apaisent-ils sa colère, sinon parce qu'ils sont à ses yeux de pures victimes, embellies de la pureté de son Fils, le pontife pur, innocent et sans tache ?

111

Cela étant posé, que nous reste-t-il à faire ? Nous devons aimer l'état de grâce par-dessus tout, et ne rien craindre tant que les occasions de pécher. Nous portons notre trésor dans des vases si fragiles ! Nous devons être sans cesse en défiance et sur nos gardes. Marie tremble devant un Ange ! Nous devons employer tous les moyens pour conserver la pureté de notre âme : nous devons être une sentinelle perpétuellement éveillée. Veillons bien sur nos sens. Quand nous nous trouvons au milieu des villes, si mauvaises aujourd'hui, nous devrions mettre nos deux mains sur nos yeux, de peur que

la mort ne monte par nos fenêtres. Nous devrions dire sans cesse : « Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains. » — L'air des villes est empesté : le péché y règne en maître, on s'y fait gloire de le servir ; on y respire un air asphyxiant ; nous sommes plus tentés ; il y a des brouillards de péché que l'on respire malgré soi. Soyons donc plus vigilants sur nous-mêmes.

Et que celui qui a reçu de plus grandes grâces veille davantage. Que celui qui a reçu quelque don d'oraison craigne plus que les autres. Personne n'est aussi impressionnable au froid que celui qui sort des pays chauds. De même celui qui vit de Dieu, en la compagnie des Anges et des Saints, a besoin d'une plus active vigilance quand il se trouve dans le monde. Aussi voit-on des âmes pieuses faire de si lourdes chutes. Elles ont communié, bien prié, et cependant elles sont tombées. — Eh! oui. Elles ne veillaient pas assez. Elles étaient des enfants chéris au sein de la famille, et ne pensaient pas qu'autour d'elles rôdaient des lions rugissants. Les saints étaient plus vigilants que qui que ce soit, parce qu'ils se sentaient plus riches, connaissaient mieux leur faiblesse. Oui, plus on a de grâces, plus on est exposé ; plus on est aimé, plus il faut craindre.

Vous portez un grand trésor : il vaut la peine d'être enlevé par le démon, qui en connaît le prix ; c'est l'affaire d'un instant bien souvent.

Comment cela peut-il se faire ? L'homme qui était si saint a eu trop de confiance en lui-même : il s'est enorgueilli de ses grâces ; il a trop présumé de l'élévation de son état, il est tombé.

Vous vous imaginez que parce que Dieu vous aime d'un amour privilégié et vous comble de ses grâces, vous l'aimez autant et méritez son amour : vous croyez y avoir droit ? Non, non ; et souvent les enfants les plus aimés sont ceux qui aiment le moins. Ne vous confiez donc pas dans la sainteté de vos habitudes, de votre état. Les Anges sont tombés dans le ciel !

Nous sommes portés à ne regarder que l'honneur du service de Dieu, l'éclat qui nous en revient, et ceux qui sont au-dessous de nous. Regardons un peu notre misère ; de grandes grâces supposent une grande faiblesse : puisque Dieu vous entoure de tant de soins, de tant de barrières, il faut que vous soyez bien fragile : voilà la pensée qui vous tiendra en garde contre vous-même.

Veillons donc, ne nous fions pas à notre sainteté : faites donc attention que le blanc est la plus salissante des couleurs : la moindre tache y paraît et le ternit. Le blanc n'est pour nous qu'une couleur d'emprunt ; nous l'empruntons à Jésus-Christ : veillons à ne pas le laisser ternir.

Vous êtes plus favorisé de Dieu, craignez donc davantage. Croyez-vous que Satan vous aime, parce que Dieu vous aime ? Il vous voit tra-vailer à reprendre la place des Chérubins et des Séraphins : il en est jaloux.

De plus, il vous attaque pour faire pièce à Notre-Seigneur. — Je ne puis pas vous renverser, semble-t-il dire à JÉSUS ; je briserai au moins ces ciboires vivants ! Il se venge sur nous de son impuissance contre le Sauveur qui l'a terrassé. Ne savez-vous pas que celui qui veut arriver à la sainteté se prépare des tentations et des tempêtes horribles ? Et vous dites au milieu de ces fureurs déchaînées contre vous : Mais, auparavant, je n'étais pas tenté comme cela ! » — C'est vrai. Le démon dans ce temps-là n'avait pas peur de vous. Ne vous effrayez donc pas de voir vos tentations redoubler quand vous êtes plus fervent au service de Dieu ; si nous pouvions nous glorifier de quelque chose, ce serait de cela ; puisque le démon vous attaque, vous en valez la peine.

Soyons donc purs : JÉSUS-CHRIST le veut. Travaillons à blanchir toujours davantage notre robe céleste. Oh ! ayons la foi : sachons qui nous servons ! Une preuve que nous manquons de foi, c'est que nous sommes indéliçats vis-à-vis de Notre-Seigneur. Reprochons-le-nous souvent. Devenons purs, et que la délicatesse, cette fine fleur de la foi et de l'amour, s'épanouisse en notre cœur et nous guide en souveraine dans tous nos rapports avec JÉSUS-CHRIST : il aime les cœurs purs ; il ne se plaît que parmi les lis ; et le secret de sa royale amitié est la pureté de cœur fidèlement gardée : Qui diligit munditiam cordis, habebit regern amicum.

Chapitre 42 : La virginité de cœur

L'âme que j'aime entre toutes, doit être comme un lis parmi les épines. CANT., II, 2.

Le règne de l'amour est dans la virginité du cœur : il est figuré par le lis qui s'élève au milieu des fleurs de la vallée comme leur reine. L'amour est un : divisé, partagé, il est infidèle.

Les vraies unions sont l'échange des cœurs : c'est au cœur que l'on s'unit, et pour symboliser la pureté de cette union, l'épouse est parée de blanc. Jésus-Christ aussi nous demande notre cœur d'une manière absolue : il veut y régner seul ; il ne peut souffrir que nous le partagions entre Lui et les créatures.

Il est le Dieu de toute pureté ; il aime les vierges par-dessus tout ; aux vierges ses faveurs, le cantique de l'Agneau ; les vierges forment sa cour privilégiée et le suivent partout où il va.

Jésus ne s'unit qu'à un cœur pur : le propre de son union est d'engendrer, de conserver et de perfectionner la pureté ; car l'amour, de sa nature, produit entre les amants l'identité de vie, la sympathie des affections.

L'amour évite de déplaire et s'étudie à plaire : or, ce qui déplaît à JÉSUS-CHRIST, c'est le péché ; l'amour évite avec horreur le péché, le combat avec force, meurt avec joie plutôt que de commettre le péché.

C'est l'histoire de tous les saints, des martyrs, des vierges. C'est le sentiment requis de tout chrétien : nous devons tous être dans la disposition de mourir plutôt que d'offenser Dieu :

Rien n'est délicat comme la blancheur du lis : la moindre poussière, un petit souffle ternit son éclat ; il en est de même de la pureté de l'amour. L'amour est jaloux de sa nature.

Le titre que Dieu aime par-dessus tous les autres, et celui qui nous est le plus cher à dire, est : Deus tordis mei : Le Dieu du cœur. Ah ! le cœur, c'est le roi en nous ; il dirige la vie, il est la clef de la position. Aussi toutes les tentations du monde sont contre le cœur, tendent à le gagner ; le cœur étant gagné, tout est gagné ; aussi la sagesse divine nous dit-elle : Mon fils, gardez avec toutes les précautions imaginables votre cœur ; car de lui dépend toute la vie : Fili, omni custodia custodi cor tuum, ab ipso enim vita procedit. »

JÉSUS ne règne en maître dans une âme que par la pureté de l'amour.

Mais il y a deux sortes de pureté en l'amour de JÉSUS-CHRIST.

La première est la pureté virginale, qui germe comme le fruit naturel de l'amour de Jésus.

L'âme éprise de cet amour, prévenue de cet attrait, veut consacrer son cœur à son époux, tout est pour lui : Ut sit sancta corpore et spiritu. Elle est un lis, et Jésus se plaît au milieu des lis.

Il règne dans son esprit calme et pur, où brille sa vérité seule.

Il règne dans son cœur, où il est comme un roi sur son trône.

Il règne dans son corps, dont tous les membres lui sont consacrés et offerts comme une hostie vivante, sainte et d'agréable odeur : Ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem.

Cette pureté fait la force d'une âme. Le démon tremble devant une vierge, et le monde a été vaincu par une Vierge !

Y a-t-il beaucoup de cœurs vierges qui n'aient jamais aimé que Notre-Seigneur ?

Il devrait y en avoir beaucoup, si l'on considère ce qu'est JÉSUS-CHRIST.

Quel homme, quel roi peut lui être comparé ? Qui est plus grand, plus saint, plus aimant ? Certes, la royauté de ce monde ne vaut pas la royauté virginale de Jésus-Christ !

Il y en avait beaucoup 'aux siècles de persécution, beaucoup aux siècles de foi : on savait apprécier l'honneur de ne donner son cœur, de n'appartenir qu'au Roi des cieux. Il y en a encore beaucoup aujourd'hui, malgré la guerre que leur font le monde et le sang. Ce sont des anges au milieu du monde, et des martyrs de leur fidélité les combats que leur livrent le monde et les parents sont terribles et perfides ; il n'est pas de trait qu'on ne leur lance pour leur arracher cette royale couronne qu'elles ont reçue des mains de Jésus leur Époux !

Notre-Seigneur récompense leur fidélité en s'unissant à ces âmes d'une manière toujours plus intime : étant la pureté par essence, il les purifie sans cesse et en fait un or très pur.

Elles auront une récompense unique au ciel. « Et j'ai vu, dit saint Jean, l'apôtre vierge, j'ai vu l'Agneau sur la montagne de Sion, et avec lui les cent quarante-mille vierges qui avaient son nom et le nom de son Père écrits sur le front ; et elles chantaient comme un cantique nouveau devant le trône de l'Agneau, et personne ne pouvait chanter ce cantique que les vierges. » Elles sont vierges, et suivent l'Agneau partout où il va ; car elles sont sans tache devant le trône de Dieu.

A ceux qui n'ont pas cette couronne de la pureté virginale, il reste la pureté de pénitence. Elle est noble, belle et forte cette pureté reconquise et gardée par les combats les plus violents et les sacrifices les plus durs à la nature. Elle rend l'âme forte, maîtresse d'elle-même. Elle est aussi le fruit de l'amour de JÉSUS.

Le premier effet de l'amour divin qui prend possession d'un cœur repentant est de le réhabiliter, de le purifier, de l'ennoblir : de le rendre honorable. Ensuite, l'amour le soutient dans les combats qu'il

lui faut livrer contre ses anciens maîtres, ses habitudes vicieuses. L'amour pénitent donne un exemple magnifique : c'est une vertu publique par ses combats, par les liens qu'il brise.

Ses victoires sont sublimes : son triomphe complet est de rendre l'homme modeste.

Achetons donc, fût-ce au prix des plus grands sacrifices, cet or éprouvé au feu de la pureté, afin de nous enrichir et de nous revêtir des vêtements blancs sans lesquels on n'entre pas au ciel. C'est l'avertissement de saint Jean à l'évêque de Laodicée : *Suadeo tibi emere a me aurum ignitum probatum, ut locupler fias et vestimentis albis induaris.*

Qui montera jusqu'à la montagne du Seigneur ? Celui qui est innocent dans ses œuvres et qui a le cœur pur.

Nous purifier, voilà donc la grande tâche de la vie présente. Rien de souillé n'entrera dans le royaume de la sainteté de Dieu : et pour le voir, contempler la splendeur de sa gloire, il faut que l'œil de notre cœur soit entièrement pur. N'eussions-nous sur notre tunique qu'un atome de poussière, nous n'entrerons au ciel qu'après l'avoir purifiée dans le Sang de l'Agneau. La parole que le Seigneur en a donnée ne passera pas : « Je vous dis, en vérité, que toute parole oiseuse qu'auront dite les hommes, ils en rendront compte au jour du Jugement. »

Il faut donc se purifier sans cesse. Plutôt que de perdre le trésor de la pureté, il vaudrait mieux fuir dans un désert, se condamner à une vie de sacrifices ; il vaudrait mieux laisser là toutes les œuvres, quelque belles et bonnes qu'elles fussent. Toutes les âmes à sauver ne valent pas le salut de votre propre âme. Ce que Dieu veut de vous avant tout, par-dessus tout, ce sans quoi tout n'est rien, c'est vous !

Ah ! si nous n'avons pas toutes les vertus héroïques et sublimes des saints, soyons au moins purs ; et si nous avons eu le malheur de perdre notre innocence baptismale, revêtons-nous de l'innocence laborieuse de la pénitence !

Il n'y a pas de vie d'amour sans pureté.

Chapitre 43 : L'Esprit de Jésus-Christ

Celui qui est uni au Seigneur, n'a qu'un même esprit avec lui. I COR., VI, 17.

En s'examinant attentivement, on reconnaît que le naturel revient et essaye de nous dominer à la moindre occasion : que l'esprit cherche sans cesse à se livrer à sa légèreté, à son activité, à sa curiosité naturelles ; le cœur, à ses préférences, à ses applications au prochain ; la volonté, si tenace à ce qu'elle fait par goût, par liberté, est faible à suivre l'inspiration de Dieu ; l'âme tout entière, naguère calme et recueillie en l'oraison, perd en un instant son recueillement et ne pense plus à Dieu. Dans les rapports avec le prochain on oublie Dieu ; voilà ce naturel qui n'est pas mort, ni même dompté, ni assez bien lié, et qui s'échappe à tout instant.

Pauvre arbre spirituel qui n'a pas de racines ! Nous sommes, hélas ! comme ces plantes de serre chaude qu'on ne peut mettre au grand air de peur qu'elles ne se fanent ou ne gèlent. Cela prouve

que nous n'avons qu'une vie intérieure factice, artificielle ; vivante devant le feu de la prière, glacée dès que nous sommes laissés à nous-mêmes ou que nous vaquons à nos occupations extérieures.

D'où cela vient-il ?

11

De deux causes. La première est que, hors de l'oraison, nous ne nous nourrissons pas spirituellement de ce que nous faisons. Si nous étudions, nous ne le faisons pas avec dévotion, mais par zèle, par activité naturelle ; avec le prochain, nous nous dissipons au lieu de trouver là une occasion de travailler pour Dieu. Nos diverses occupations sont dès lors comme une fièvre qui nous affaiblit et nous consume.

Il faut sans doute travailler, mais en se nourrissant de la vertu qui est en notre travail ; le faire par esprit de recueillement en Dieu, y voir l'accomplissement de l'ordre de Dieu, se posséder dans sa sainte volonté et dire avant chaque action : Je vais honorer Dieu en ceci. »

La deuxième cause est que nous n'avons pas de centre où nous nous retirions pour réparer nos forces, où nous les renouvelions au fur et à mesure que nous les dépensons. Nous nous écoulons comme un torrent ; notre vie n'est que le mouvement et le bruit de la poudre.

Il nous faudrait le sentiment habituel de la présence de Dieu ou de sa volonté, ou de sa gloire, ou d'un mystère, ou d'une vertu ; en un mot, il nous faudrait le sentiment de JÉSUS-CHRIST ; vivre sous ses yeux, sous son inspiration, comme il vivait de l'union à son Père : Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.

111

Or cette union de Jésus à son Père se manifeste dans ses paroles et dans ses actes.

Dans ses paroles. Je ne parle pas de moi-même : A meipso non loquor. Tout ce que j'ai appris de mon Père je vous l'ai fait connaître : Queecumque audivi a Patre meo, nota feci vobis. Ainsi Notre-Seigneur ne dit aucune parole de lui-même : il écoute le Père, il le consulte, puis il répète sa divine réponse avec fidélité, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher. Il n'est que la Parole du Père, Verbum Patris : il la répète avec respect, parce qu'elle est sainte ; avec amour, parce qu'elle est une grâce de sa bonté ; avec puissance, parce qu'elle doit sanctifier le monde, le recréer en la lumière de la vérité, le réchauffer dans le feu de l'amour, et un jour le juger. La parole de Jésus, à cause de cela, était esprit de vie. Elle échauffait d'un feu mystérieux : Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur ? Elle était toute-puissante : Si verba mea in vobis manserint, quidquid volueritis petitis, et fiet vobis : Si mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et il vous sera accordé. » Les paroles de Jésus sortaient de lui comme les rayons sortent du soleil, pour éclairer les ténèbres intérieures : Erat lux mundi.

Or voilà ce que nous devons être pour le prochain, verbum Christi, la parole de JÉSUS-CHRIST. Les Apôtres le furent, les premiers chrétiens aussi : le Saint-Esprit parlait par leur bouche devant les

païens, saint Paul le recommandait aux fidèles : Que la parole de JÉSUS-CHRIST habite en vos cœurs : Verbum Christi habitare in cordibus vestris. »

Il faut donc écouter Jésus nous parlant au dedans de nous ; comprendre, répéter la parole intérieure de JÉSUS-CHRIST ; il faut l'écouter avec foi, la recevoir avec respect et amour, la transmettre avec fidélité et confiance, avec douceur et force. Hélas! que nous sommes, jusqu'ici, peu souvent inspirés de la parole de JÉSUS-CHRIST, mais bien de notre amour-propre ou de l'affection naturelle du prochain ! Ainsi nos paroles sont stériles, inconsidérées et souvent coupables.

1V

Le Père inspirait à Notre-Seigneur toutes ses actions et en réglait jusqu'aux moindres détails : « A meipso non factio quidquam : De moi-même, dit le Sauveur, je ne fais quoi que ce soit. »

Notre-Seigneur accomplissait jusqu'à l'iota, jusqu'au plus petit point, la volonté de son Père, Eh bien ! voilà le devoir d'un vrai serviteur de JÉSUS-CHRIST, d'une âme qui se nourrit de lui et le reçoit si souvent. N'est-ce pas déjà un bien grand honneur que d'avoir Jésus pour maître, de le voir s'assujettir à me diriger en tout, à m'inspirer les moindres détails de mes actions ? Pourquoi ne pas faire ce qu'il fait et comme il le fait, dans l'intention où il le fait, moi qui suis son apprenti ? Ah ! si nous agissions ainsi, nous aurions la liberté, la paix, l'union à Dieu ; nous ne nous concentrerions pas en ce que nous faisons, mais nous resterions en Jésus, tout en travaillant au dehors ; nous ne tendrions à rien qu'à ce que veut Notre-Seigneur, et aussi longtemps qu'il le veut, comme le serviteur à qui l'on dit : Va, » et il va ; Viens, » et il vient.

Mais cela demande un changement de gouvernement, de chef, de principe. Il faut une révolution dans notre vie, révolution complète qui enchaîne et crucifie le vieil homme ; il faut, en un mot, que nous laissions la direction de notre vie à Notre-Seigneur, et que nous nous contentions de lui obéir.

Il vient en nous pour cela. Sans cet abandon de nos facultés, de notre volonté, de notre activité, Jésus ne vit pas en nous d'une vie actuelle. Nos actions restent nôtres, avec un petit mérite ; nous lui sommes unis par la grâce habituelle, et non par l'amour actuel, vivant et efficace ; nous ne pouvons pas dire en vérité, et dans tout ce qu'elle a de profond, cette parole : Je ne vis plus, c'est Jésus qui vit en moi : Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus. »

Chapitre 44 : Les signes de l'Esprit de Jésus

Mon fils, étudiez avec soin les différents mouvements de la nature et de la grâce, car ils sont très opposés et très subtils; aussi à peine peuvent-ils être discernés, si ce n'est par un homme spirituel et éclairé intérieurement. Imitation, 1. III, C. LIV.

Il y a deux vies en nous : la vie naturelle et la vie surnaturelle. L'une des deux doit nous dominer nécessairement. Si c'est la première, nous sommes coupables ; si c'est la seconde, tout est réglé, sanctifié par elle : elle corrige tout, arrange tout selon l'ordre, rend tout pur. Notre vertu consiste à l'entretenir vivante et forte. Il faut savoir par quel esprit on agit : si c'est par l'esprit de la grâce, ou par celui de la nature. Il est des moments où ce discernement est très difficile à faire. C'est la lutte alors en nous : l'issue dira par quel esprit nous agissons, quelle vie règne en nous.

Dans le monde, tout sert la vie naturelle, tout la nourrit, l'exalte, la glorifie ; quand on veut vivre de Dieu, il faut entretenir et augmenter par toutes ses actions, par tous ses moyens, la vie surnaturelle.

Je vous conseillerais bien, si vous voulez distinguer les mouvements différents de ces deux vies, de recourir au chapitre cinquante-quatrième de l'Imitation : seulement l'humilité et la délicatesse nous font prendre pour nous tous les défauts qui y sont énumérés. Mais il faut être sage en tout. Nous avons en germe toutes les mauvaises inclinations, c'est vrai ; mais en pratique nous n'avons pas tous les défauts. Demandons à Dieu de connaître les nôtres et de les corriger, travaillons-y sans empressement et sans trouble : la grâce de Dieu nous conduira et fera triompher, si nous lui sommes fidèles, la vie de JÉSUS en nous.

Voici quelques signes que l'on a la vie surnaturelle, qu'elle est établie solidement et dirige notre conduite :

1° — La vie de JÉSUS-CHRIST domine d'abord la conscience, la purifie, la sépare du péché. Elle ne s'unit pas aux consciences douteuses ou coupables. Examinons si Jésus vit en nous par la délicatesse de la conscience. Si nous n'avons pas de haine pour le péché, l'esprit de JÉSUS n'est pas en nous. Il faut que la conscience soit libre et nette ; que l'ennemi soit tellement enchaîné, qu'il ne puisse même pas troubler la limpidité de la conscience. Pour cela, il faut employer la force, d'abord la force, contre soi et contre le péché ; la douceur viendra après. Nous indiquerons tout à l'heure les caractères de cette force. Voyons donc si nous sommes peïnés du péché. Si non, nous ne sommes que des étrangers, et non des enfants de la famille. Si nous ne sommes pas affligés d'avoir péché, d'avoir causé de la tristesse à Notre-Seigneur, d'avoir mis entre lui et nous une barrière qui l'empêche de nous parler, notre cœur est mort.

2° — Notre-Seigneur vit en nous quand notre volonté est en lui non pas seulement pour éviter le péché, ce qui suffit au salut mais pour accomplir tout ce qu'il nous demandera.

Cependant, dans ce second état même, il est des cas où le combat est dans la volonté contre le péché, des cas où la volonté est douteuse et inclinée au mal par la tentation : elle est obscurcie, bouleversée. Il ne s'agit plus alors de ressentir de bons sentiments, mais d'affermir la volonté contre le péché, et les plus graves péchés. Dieu veut cet état : les saints sont quelquefois avec les chérubins, d'autres fois avec les démons. Le bon Dieu veut que nous n'oublions pas tout à fait la conscience ; et les douceurs du service de Dieu portent à perdre de vue la conscience : le cœur fait oublier le combat. C'est pourquoi Dieu envoie ces tentations qui attaquent la volonté elle-même. Plus d'orgueil alors : l'âme doute de tout ce qu'elle a fait jusqu'ici ; elle se sent si faible, qu'elle tomberait si Dieu ne la tenait comme par la main. Cela humilie, et c'est bon : il faut qu'on voie sa poussière, et un peu de crainte est nécessaire pour éviter la familiarité de la paresse. — Ces états sont plus pénibles que l'appréhension positive de l'enfer. L'âme pleure Dieu, et elle souffre d'autant plus qu'elle a plus aimé jusqu'ici et qu'elle a été plus aimée. Le bon Dieu nous y laisse jusqu'à ce que nous soyons revenus à

notre pauvreté. Hélas ! dit l'âme, où, suis-je allée ? Si Dieu m'avait abandonnée ! Et jusqu'où ne serais-je pas descendue s'il ne m'avait pas retenue ! » Ce bon acte d'humilité nous remet sur pied : Dieu est content, tout est dans l'ordre.

Il faut vous attendre à ces états ; vous y passerez. Est-ce que vous montez toujours ? — Alors vous avez besoin d'être purifié. Cela viendra à l'heure de Dieu. Dans ces moments, que faire ? Saisissez la croix, recourez à la prière : il n'est plus temps de fuir. Il y a des âmes qui y passent souvent, dès qu'un péché de cœur, d'affection, leur arrive : Dieu les purifie ainsi.

Vous direz peut-être : Mais alors elles sont coupables, et c'est leur faute si elles passent par ces épreuves. » — Eh ! mon Dieu, nous ne sommes pas encore en paradis ! Il peut y avoir de leur faute ; mais, d'un autre côté, Dieu en profite et les pique pour les faire aller plus vite, pour faire sortir du sang et des larmes, pour faire de la place.

Revenons à ce que nous cherchions plus haut : à savoir quel est le second signe que Notre-Seigneur vit en nous. A part ces états de tentation dont nous venons de parler, c'est quand notre volonté est attachée à la sienne sans partage. Dans nos adorations et dans nos prières fortifions sans cesse cette volonté d'être à Dieu, en la lui redonnant continuellement. — A quoi ? — A tout ce qu'il voudra ; à tout pour maintenant et pour plus tard.

Car c'est un grand défaut de la piété de s'attacher à vouloir un détail : le détail manque ; un autre se présente, on n'est pas prêt. Donnez-vous donc à tout. Dieu ne dit rien maintenant : peu importe ! vous êtes à lui, attendant qu'il parle. Voilà le vrai signe de la vie de JÉSUS-CHRIST dans la volonté. Si vous en êtes là, vous vivez de sa vie : la vie surnaturelle, la vie en Dieu est une vie de volonté. Ce que l'homme accepte dans sa volonté est fait devant Dieu : il a le mérite de tout ce qu'il a voulu. Être à la disposition de Dieu, c'est agir.

Le jour où le Seigneur manifeste sa volonté particulière on est prêt, on l'accomplit. La nature s'y prête ou y répugne, n'importe ! l'on voit l'ordre divin, et l'on part. L'homme spirituel sera toujours content, quelque chose que lui demande le bon Dieu. Le naturel on le dompte sous l'éperon. Il faut qu'il aille ; s'il refuse, enfoncez-lui l'éperon dans les flancs. S'il vous sent faible, il vous jettera par terre ; s'il vous sent fort, il ira malgré lui. Évitez donc ce défaut de vouloir toujours savoir ce que l'on aura à faire à telle heure ou à telle autre. — Non, non ! Soyez toujours et pour toujours à Dieu. Pas de temps libre : il n'y en a pas au ciel ! Les règlements, sans doute, vous prescrivent différents exercices à heures fixes ; mais dans l'intervalle, soyez à la disposition de Dieu.

Il est même imprudent de vouloir, à l'avance, prévoir des sacrifices que le bon Dieu n'exige pas pour le moment : c'est vouloir combattre sans armes. Attendez que Dieu vous les demande, il vous en donnera alors la grâce. Laissez-lui vous fixer ce que vous avez à faire : tenez-vous dans le centre de sa divine volonté, et toutes les bonnes œuvres qui se présenteraient en dehors de ce divin vouloir, laissez-les. Si le bon Dieu ne vous demande rien, ne faites rien ; il veut que vous vous reposiez, dormez à ses pieds.

3° — Quand est-ce que Notre-Seigneur vit dans notre cœur ? Quand notre cœur ne trouve de bonheur et de jouissance qu'en Dieu. Cette jouissance n'est pas toujours sentie ; elle est souvent crucifiée : c'est la jouissance d'aimer Dieu par-dessus tout, car le cœur, dans la vie divine, en vient à

vivre plus de souffrance que de joie. On finit par aimer sa souffrance et sa croix pour Dieu. Le bonheur du cœur c'est, même dans la souffrance, d'être à Dieu ; il ne vit pas en lui, mais en Dieu.

Le signe que le cœur vit de Dieu n'est pas toujours facile à reconnaître. Afin qu'il aime toujours davantage, Dieu permet que le cœur soit souvent nébuleux, qu'il ne croie pas aimer assez. Il se porte alors et s'excite à aimer encore plus ; il ne se croit pas arrivé, et il s'efforce de redoubler d'amour.

4° — Mais pour l'esprit, c'est plus facile : on peut même être certain quand l'esprit vit en Dieu. La certitude de sa vie surnaturelle est même la preuve que la volonté et le cœur vivent de Notre-Seigneur. Car c'est l'esprit qui leur fournit les motifs et les pensées qui les entretiennent dans la vie divine, il est le bois du foyer.

Or avoir l'esprit en Dieu c'est avoir la pensée de Notre-Seigneur fixe, dominante, nourrissante et fécondante. — Pensez-vous à lui habituellement ? Si oui, Notre-Seigneur est en votre esprit et y vit ; il y vit, puisqu'il y est comme législateur et maître.

Si l'esprit ne vit pas en Dieu et ne nourrit pas la vie surnaturelle, le cœur n'aura que des bonds, la volonté que des élans ; s'il les soutient, la vie est solide et suivie. Aussi les âmes pieuses doivent lire, méditer, faire provision de lumière et de force. Et plus on est intérieur, plus on doit être instruit, ou par les livres, ou par la méditation, ou par Dieu lui-même. De là vient qu'une foule de gens qui sont chrétiens, et qui ne pensent jamais, sont honnêtes ; mais, aimants, oh ! non. Il y a une piété puérile qui ne pense jamais à Notre-Seigneur, si ce n'est par des imaginations passagères : ces âmes-là, il les faut occuper par une foule d'exercices et de petits sacrifices personnels. Elles ne savent pas réfléchir, mais ne pensent qu'à demander des grâces de détail et de passage. Jamais elles ne pensent à Notre-Seigneur lui-même, ne savent pas demander son amour, ni la grâce de la vie intérieure : elles ne pensent qu'aux bonnes œuvres ; à Dieu en lui-même, au principe de son amour, à ses perfections, jamais ! Elles ne volent pas bien haut ; elles sont en dehors de la vie surnaturelle de l'esprit. De là, des jeunes filles qui étaient des anges de piété dans leur famille, une fois mariées sont tout juste chrétiennes. D'où cela vient-il ? — Leur piété était toute dans les pratiques extérieures de dévotion : ces pratiques sont devenues impossibles dans leur nouvel état, leur piété est tombée.

Pour changer tout cela, il faut aimer et connaître Notre-Seigneur en lui-même. Alors, qu'on fasse ceci ou cela, on l'aime toujours : on change l'extérieur, la couleur de sa vie : on garde le fond de sa vie intime et vraie.

Pourquoi n'entre-t-on pas dans cet amour sérieux de Notre-Seigneur, en lui-même ? — Ah ! c'est que Notre-Seigneur est sévère ! Il demande toujours davantage ; il est un feu qui veut toujours un aliment pour se nourrir. On a peur de Notre-Seigneur, et c'est pourquoi il y a si peu de vocations adoratrices. Quand la piété ne consiste que dans les pratiques, une fois ces devoirs remplis, on est en règle et parfait ; avec Notre-Seigneur, on n'a jamais fait assez : il demande toujours davantage, et l'on n'a pas le droit de s'arrêter. On le voit si parfait, et on se sent si loin de lui ressembler !

Donc, la balance de la vie surnaturelle se fait ainsi : Où en est la vie de Notre-Seigneur en vous ? Notre-Seigneur se retire-t-il de vous, ou bien y entre-t-il davantage ? Vous le sentirez à la chaleur ou à la glace de votre âme. Arrivons donc à la vie d'anéantissement, qui doit être la nôtre, parce qu'elle est celle de JÉSUS-CHRIST au Très Saint-Sacrement, qui s'y donne, s'y dépouille, s'y anéantit sans cesse. Que Notre-Seigneur vive seul en nous !

En analysant le premier signe de la vie surnaturelle, j'ai dit qu'il fallait être fort contre le péché, fort contre soi-même. La piété n'est que du lait : il nous faut de la force, c'est ce qui assure la victoire. Le repos prolongé énerve, l'exercice aguerrit et rend fort. Toute piété qui ne veut pas employer la force, qui n'arrive pas à la force, est une piété fausse.

1° — Il y a une force brutale à employer contre les passions. Ce n'est pas la force raisonnée ; celui qui raisonne avec son séducteur est déjà perdu : il a pour lui quelque estime, puisqu'il consent à discuter avec lui. Cette force brutale, il faut l'employer contre soi et contre le monde : elle doit être cruelle, intolérante comme la vie religieuse elle-même, qui brise tout rapport avec la chair et le sang. Loin de nous la tolérance, pas de tolérance avec l'ennemi ! Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive, dit le Sauveur ; glaive de séparation qui séparera le fils de son père, la fille de sa mère, l'homme d'avec lui-même. » JÉSUS-CHRIST a tiré l'épée le premier contre les Pharisiens, les sensuels, les hypocrites : il l'a lancée dans le monde, les chrétiens doivent la saisir ; un tronçon suffit, saisissez-le. C'est une épée bien trempée, trempée dans le sang de JÉSUS-CHRIST et dans le feu d'en haut.

Le royaume des cieux souffre violence ; les violents seuls l'emportent : Rapiunt illud. JÉSUS-CHRIST veut pour le ciel des hommes violents, sans miséricorde, escaladeurs, capables de tout ; qui engagent et soutiennent pour son nom une guerre à mort ; qui haïssent leur père, leur mère, tous leurs proches. J'entends le péché, non les personnes. Guerre contre soi, contre les sept péchés capitaux en soi ; ou contre les trois concupiscences, ce qui est tout un. Il faut couper jusqu'au cœur, jusqu'à la racine, et ce n'est jamais fini.

Oh ! c'est violent ce combat ! Il faut toujours recommencer, et la victoire de la veille n'assure pas celle du lendemain. Un jour vainqueur, le lendemain sous la chaîne. On s'est reposé, c'est assez pour se préparer une défaite : ceux-là sont vainqueurs qui ne cessent jamais de combattre. Il faut escalader le ciel, le prendre d'assaut. C'est parce que beaucoup voient le bien, mais n'ont pas le courage d'accepter ce combat, qu'ils sont dans leur vie en continuelle contradiction avec leurs paroles : leurs passions les dominent. Voyez Hérode écoutant saint Jean avec plaisir tant qu'il lui parle du royaume de Dieu en général : dès que le Précurseur attaque sa passion impure, Hérode agit en furieux, oublie tout, et va jusqu'à faire mourir saint Jean. Il y a bien des vocations religieuses dans le monde, mais il y a un grand coup à donner ; on n'en a pas le courage : c'est que ce premier coup est plus pénible que celui même qui remportera la victoire. Le fond de notre nature est lâcheté ; tous les vices ne sont que lâcheté. L'orgueilleux lui-même, qui va tout pourfendre, est plus lâche que qui que ce soit : il est sous des chaînes ; et il veut paraître libre sans les secouer ! Il s'enorgueillit de son esclavage même !

La piété, dans le monde, a ce combat à soutenir : il est si rude, les occasions de mérite et de victoire sont si nombreuses, que si on avait le courage de combattre généreusement et sans faiblir, le monde serait peuplé de saints. Mais le courage !

Dans la vie religieuse, le combat est contre les passions. Le monde mauvais y pénètre plus qu'on ne croit : l'air vous l'apporte ; vos yeux, vos sens vous le font sentir. Les mauvais sentent d'instinct les mauvais, dit-on ; les bons aussi sentent les mauvais, mais selon leur faiblesse. Le courant est vite établi.

2° — Outre cette force brutale, il nous faut une force de patience. Soit que vous vous soyez donné à une vie pieuse dans le monde, soit que vous ayez embrassé la vie religieuse, vous avez donné le grand coup : vous avez tranché le nœud gordien avec l'épée de JÉSUS-CHRIST. La mer Rouge est passée, chantez un cantique de victoire : mais il faut de la patience pour traverser le désert. Les juifs manquèrent de cette force de patience ; ils se révoltèrent contre Dieu lui-même.

Eh bien, souvenez-vous que la vraie force n'est pas celle qui donne un grand coup et se repose ensuite, mais celle qui continue à combattre et à se défendre chaque jour. Cette force est l'humilité même, qui ne se décourage pas, qui ne se rend pas. Elle est faible, elle tombe ; elle regarde le ciel, demande à Dieu son secours : elle devient forte alors de la puissance de Dieu lui-même. La tortue de la fable arriva avant le lièvre. L'homme généreux qui travaille chaque jour, sans repos, arrive plus vite, même accablé de plus de passions et de défauts, que celui qui a plus de vertus et moins de vices à vaincre, mais qui veut se reposer en travaillant. Ainsi ces gens qui dorment tranquilles, méprisant les petits combats de chaque jour et attendant, pour entrer en lice, les grandes occasions, seront défaits. De même encore, une jeune vocation qui ne se met pas dans la patience s'épuise dès les premiers jours. On voudrait en finir au plus tôt : c'est de l'impatience, et l'impatience gâte tout ce qu'elle entreprend. Elle veut se débarrasser avant tout ; elle ne l'avoue pas, mais ce beau zèle n'est que cela au fond. C'est de la paresse : on veut en finir, pour se reposer. C'est la tentation ordinaire de ceux qui commandent : elle a sa source dans l'orgueil et dans la paresse. On veut se débar-rasser d'une chose qu'on a déjà traitée et résolue dans son esprit : on vous consulte, on vous inter-roge ; vous répondez avec impatience : vous savez déjà ce que l'on veut vous dire. Celui qui vous consulte a besoin de lumière : peu vous importe ! c'est vous que vous voyez, et non pas son besoin. C'est de l'impatience. L'homme patient, au contraire, écoute, voit l'ennemi, le considère, et répond avec précision. Il ne témoigne pas qu'il est pressé. Il sait où il doit frapper : il attend la grâce, et lui laisse le temps d'entrer.

Il nous faut à tous cette force de patience pour batailler toute notre vie. Sans elle, que deviennent l'espérance et la douceur du service de Dieu ? Vous avez reçu beaucoup de grâces ; mais elles ne donneront beaucoup de fruit que par votre patience. Un acte de patience, c'est encore assez facile ; mais être toujours fort et patient dans un combat incessant et qui doit durer autant que la vie, oh ! c'est difficile !

Ce que Notre-Seigneur nous demande, c'est notre fidélité et nos sacrifices, pas autre chose. Le bon Dieu nous remet toujours au commencement, défait toujours notre travail : il faut chaque jour recommencer ; ce n'est jamais assez parfait pour lui ! L'important, c'est que la patience nous reste ; elle nous conduira au terme. Le saint homme Job se voit tout enlever ; sa patience lui demeure, et c'est le gage de sa couronne, au témoignage du Seigneur qui l'admire :

Il ne s'est pas impatienté. » In omnibus bis non peccavit Job labiis suis, neque stultum quid contra Deum locutus est.

Dans ce combat de chaque instant, dans ces défaites, l'âme dit : Cela ne vas pas, cela n'ira jamais ! » On s'impatiente et on se décourage. Le démon ne veut que nos impatiences, elles lui suffisent. Examinez-vous : presque tous vos péchés ne viennent que de là ; j'entends les péchés intérieurs. On trouve dur de ne pas réussir : on laisserait tout là si on pouvait. La patience, c'est l'humilité de l'amour de Dieu. Je ne puis rien, mais je puis tout en Celui qui me fortifie : moi rien, ma grâce tout ! Il

faut savoir prendre le temps et s'enfoncer sous terre pour grandir. Prenez donc bien garde au découragement, source de presque toutes vos fautes.

Il faut envers Dieu être patient aussi, et plus patient envers lui qu'envers soi. Dans l'Évangile, on lit que l'arbre qui porte du fruit sera taillé pour qu'il en donne encore plus : on le dépare, on l'abîme en apparence lorsqu'on le taille ainsi. Le religieux, le saint, Dieu le taille par les tentations. Si l'on trouve que l'on va bien, on s'arrête : et c'est logique. Mais le bon Dieu veut que nous disions sans cesse : Encore, en avant, toujours ! » On aime tant s'entendre dire que l'on aime le bon Dieu ! On aime surtout que Dieu nous le dise et nous le fasse sentir : il ne veut pas !

Quand on est satisfait, quand on croit avoir l'approbation du bon Dieu, on ne craint plus rien ; mais quand il se cache, quand on croit qu'il ne nous aime plus, qu'il nous abandonne et nous est contraire, oh ! alors on laisse tout ! Il n'y a plus de dévotion : on se croit damné, on s'effraie. Dieu agit ainsi parce que nous gâtons tout ce que nous touchons. S'il nous donne une bonne parole, nous croyons aussitôt l'avoir méritée, nous nous en couronnons : ce n'était qu'un encouragement à notre faiblesse, nous avons cru que c'était la juste expression de notre mérite : nous nous regardons alors nous-mêmes ; nous nous perdons en nous faisant notre propre fin. Dieu, qui nous aime d'un amour éclairé, ne peut pas nous aider à nous perdre : il nous ôte la paix, nous met dans la guerre pour nous faire travailler. C'est le moment de la force et de la patience ; car les épreuves que le bon Dieu fait subir directement sont plus douloureuses que celles qui nous viennent des créatures. Il faut s'armer de patience contre Dieu : Je ne puis rien, ô mon Dieu ! mais j'espérerai en vous, quand même vous me tueriez ! » Etiamsi occiderit me, in ipsosperabo ! Et il faut bien que Dieu nous tue quant au vieil homme, pour que l'homme spirituel puisse vivre et communiquer librement avec Dieu.

Allons, prenons ceci en considération, car les épreuves nous arriveront. Sachez attendre le moment de Dieu ; laissez mûrir les grâces, ayez de la patience : c'est elle qui fait les saints.

Chapitre 45 : La mortification, signe de l'Esprit de Jésus

Portons toujours la mortification de Jésus en notre corps, afin que sa vie se manifeste dans notre mortalité. II COR., PI, 10.

Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali.

Notre-Seigneur est venu pour nous guérir et pour nous communiquer une vie plus abondante. Nous sommes malades par nature ; nous avons en nous le germe de toutes les maladies spirituelles ; et pour tomber dans le péché nous n'avons pas besoin du démon ; nous avons de par nous la puissance de nous damner. Le démon nous tente, je le sais ; mais le plus souvent il nous tente par nous-mêmes : il a une connivence avec nos ennemis intérieurs ; il a des intelligences dans la place ; il y trouve un écho. Le péché originel nous laisse ses tendances mauvaises, et elles s'exercent avec plus ou moins de puissance selon que nous sommes plus purs et plus forts ; mais les tentations ne dépendent pas toujours absolument de nous.

À ces tentations dont nous fournissons les moyens, s'ajoutent celles qui viennent des circonstances dans lesquelles nous nous trouvons, du démon, de la permission positive de Dieu quelquefois. Il ne dépend pas de nous de ne pas être tentés. D'où ce principe, qu'il faut se guérir et se remplir d'une vie surabondante qui puisse résister et combattre sans s'épuiser ; et le plus grand mal consiste à être tranquille et sûr de soi. Au moment où l'on dit : Je suis pardonné, je vis, on retombe.

Or pour se guérir et vivre véritablement, il faut prendre l'esprit de Notre-Seigneur et vivre de son amour ; l'amour fait la vie, l'esprit devient la loi des actions et des sentiments. Or cet esprit est la mortification, mortification de pénitence ou mortification d'amour. Tout le reste est mensonge ou flatterie. Compulsez la vie de Notre-Seigneur ; à chaque page vous rencontrez la mortification ; mortification des membres, dépouillement, peines intérieures, délaissement, contradictions ; la mortification est l'essence de la vie de Notre-Seigneur, et par suite, du christianisme. Aimer est bien ; mais l'amour se prouve par le sacrifice et la souffrance.

1

La mortification guérira mon corps malade, qui charrie toutes les maladies. Le corps est profondément blessé, il n'a plus sa force première ; chacun de ses mouvements est un pas vers la mort et la décomposition : le sang lui-même n'est que corruption.

Comment rendre la santé et la force à cette pourriture ? — Les anciens disaient : par la sobriété ; l'Évangile dit : par la mortification ; et la vie du corps est là. Ceux qui n'ont pas la foi, mais veulent prolonger leur vie, se raisonnent et sont sobres. Si nous n'avions pas la force de faire par la foi et la grâce ce qu'ils font par amour de la vie, que nous serions lâches !

Pour ceux-mêmes qui mènent une vie sobre par état, comme les religieux, il leur est encore très facile de mêler l'esprit de pénitence à leurs pauvres mets. Et c'est nécessaire à tous ; nous ne sommes pas exempts de fautes journalières, et puis nous avons à faire réparation pour les autres. Mortifions-nous donc, pas tant sur la quantité que sur la qualité, sur le goût. Nous ne sommes pas à l'abri des tentations de gourmandise. Si nous ne savions pas trouver les occasions de nous mortifier, nous n'aurions pas l'esprit de pénitence, partant, celui de Notre-Seigneur non plus.

Notre corps est enfiévré ; ce n'est pas un ennemi si faible ; il communique la fièvre à notre âme : il faut couper cette fièvre par les contraires ; et la vraie quinine, c'est la mortification, qui rend le calme à nos humeurs et régularise leurs mouvements. Le corps ne se dompte que par la chaîne ; il grogne pour se laisser attacher, mais on y arrive. L'âme, hélas ! est livrée au corps qui l'attire par les appétits sensuels : le mal de l'âme vient surtout des objets extérieurs avec lesquels elle n'est en contact que par le corps ; ces distractions ennemies de toute paix et de toute réflexion ne viennent que de ce que l'on a vu ; et l'imagination, organe corporel, n'est qu'un peintre misérable et félon. Plus vous êtes dans une action sainte, plus ce traître vendu à Satan vous peint des choses abominables. Chez soi on est moins tenté par son imagination que devant Dieu : c'est que l'esprit n'y est pas si recueilli et n'y torture pas tant les sens pour les dominer. Aussi en est-il qui se plaignent, et non sans quelque raison, qu'il suffit de se mettre en prière pour être tenté : il est bien évident que la nature mauvaise combat dans ces moments solennels avec plus d'acharnement pour conserver son empire.

Il faut donc veiller sur nos sens extérieurs : la pensée ou l'image mauvaise qui ne s'appuient pas sur la vue précédente d'un objet déshonnête dureront peu ; mais si l'œil s'est plu à considérer cet objet, l'imagination le produira sans cesse jusqu'à ce que le souvenir en soit entièrement perdu ; il y en a pour des mois, peut-être pour des années : témoin saint Jérôme, que le souvenir des fêtes de Rome païenne venait troubler après des années passées dans les pénitences les plus austères.

Rappelons-nous que n'étant pas maîtres de nos yeux, nous ne le serons pas de nos pensées. L'âme toute seule n'est guère tentée par elle-même ; elle a bien le foyer du péché originel en elle, mais les moyens du mal sont dans les sens ; le corps est son artisan docile pour le mal : la preuve en est dans le petit enfant, qui n'éprouve pas encore nos tentations, parce que ses sens ne sont pas encore ouverts au mal. Que faut-il donc faire ? Voir sans voir ; regarder sans regarder, et si l'on a gravé un portrait dans son imagination, il le faut effacer par un oubli complet. Le cœur peut être bon ; mais les sens le font tourner où ils veulent : l'enfant lui-même qui voit sans comprendre, s'il fixe une image mauvaise, sentira plus tard tous ses souvenirs se réveiller et tous ses regards mauvais d'autrefois reparaître dans son imagination pour le tourmenter. Bouchons donc nos yeux et nos oreilles avec des épines qui nous fassent sentir leur pointe aiguë, et nous empêchent de sentir les flammes de l'impure fournaise ; s'il en est ainsi, les tentations ne feront que nous rendre plus purs. Le cœur de l'homme suit sa pensée ; si l'on est à Dieu ou au monde par l'esprit, lequel puise la matière de tous ses concepts dans l'imagination, le cœur aimera Dieu ou le monde

Cette mortification pour éviter le péché est quelque chose : la justice et le salut nous la demandent ; mais s'y reposer avec sécurité, c'est se préparer une défaite ; nous avons promis plus, c'est d'atteindre à la mortification de Notre-Seigneur. Nous devons nous mortifier pour lui plaire, alors même que toute raison de justice nous manquerait : nous mortifier, parce que lui-même l'a fait pour plaire à son Père. C'est la mortification positive, qui doit inspirer toute une vie, devenir une loi de vie. Cherchez en Notre-Seigneur telle vertu que vous voudrez, elle est empreinte de pénitence ; et si vous ne voulez pas arriver jusque-là, vous laissez le cœur même de la vertu, ce qui fait toute sa force. Essayez d'être humble, ou recueilli ou pieux sans la mortification, vous perdez votre temps. Dieu permet que toute vertu nous coûte. Aujourd'hui vous en sentez peut-être peu le sacrifice ; le bon Dieu veut vous attirer par la douceur, comme les enfants ; mais attendez le lendemain ! C'est la nature même de la grâce de crucifier. Vous ne souffrez point ? vous ne prenez donc pas vos grâces au Calvaire, leur vraie et unique source ? L'amour de Dieu n'est que sacrifice. Oh ! que cela va loin !

Mortifier ses sens est quelque chose ; mais se mortifier intérieurement est le couronnement de l'esprit de pénitence de Jésus en nous.

II

Si notre couronne ne devait se composer que de nos sacrifices extérieurs, elle serait bien pauvre ; la vie est si courte ! Mais l'âme travaille bien plus activement que le corps, et le bon Dieu, qui veut nous faire acquérir des sommes immenses de mérites pour nous couronner plus glorieusement, nous donne le moyen de nous sacrifier dans chacune de nos pensées, de nos affections : c'est un mouvement perpétuel vers Dieu, et si nous étions bien fidèles à son inspiration et à son appel, nous verrions que les sacrifices qu'il nous demande sont infiniment nombreux et changent à chaque instant du jour. Il ne demande pas que toutes les inspirations qu'il nous fait de nous sacrifier soient traduites en actes extérieurs, mais que nous les acceptions dans notre volonté, et que nous soyons prêts à les mettre en pratique, s'il l'exigeait. Pour cela, il ne faut s'attacher à aucun état d'âme particulier plutôt qu'à tel autre, mais placer sa volonté dans celle de Dieu, et ne vouloir que ce qu'il veut et tout ce qu'il veut.

Celui qui jouit voudrait toujours jouir : ce n'est pas le plan du bon Dieu ; il faut alors savoir abandonner la jouissance et prendre sa croix : souvenez-vous de la leçon du Thabor. Il en est beaucoup qui voudraient uniquement servir Dieu pour jouir du bonheur attaché à son service ; s'ils ne passent pas le temps de leur adoration dans la jouissance, ils se plaignent et disent : Je ne sais pas prier ! — C'est faux, vous êtes sensuel, et voilà tout ! Et c'est le grand défaut des âmes pieuses d'être sensuelles en Dieu. Quand il vous donne la joie, profitez-en, rien de mieux, mais ne vous y attachez pas ; s'il se montre dur, humiliez-vous, ne vous découragez pas ; il faut aimer Dieu plus que ses dons : il faut prendre cette maxime pour votre règle et votre principe de conduite. Quand saint Paul, fatigué de la vie à cause des tentations infernales qui l'assaillent, demande à Dieu de l'en délivrer : « Non, répond le Seigneur, ma grâce te suffit, et la vertu se perfectionne dans la faiblesse. » Cette parole console et fortifie l'Apôtre, et elle lui fera dire plus tard : « Je surabonde de joie dans les tribulations qui m'environnent de toutes parts. »

C'est donc dans la tribulation et dans la mortification intérieure, qu'est la joie durable, et non dans les consolations même spirituelles. La loi est que l'âme pénitente seule jouisse de Dieu ; car l'âme soumise en tout à Dieu se soumet le corps, seul moyen pour elle d'avoir la paix. A peine a-t-on fait un acte de pénitence, un sacrifice, qu'on sent la paix en son cœur : Dieu la mesure à notre mortification. La mortification de pénitence, de justice pour le péché, rend la paix à la conscience : c'est l'effet de la justice divine apaisée : la mortification de pénitence et d'amour donne la joie, la paix divine, la suavité, l'onction, un je ne sais quoi qui transporte et entraîne l'âme hors d'elle-même, qui spiritualise même le corps au point que l'âme va à Dieu par l'extase, sans se souvenir qu'elle est renfermée dans un corps, comme on le voit par les saints. Faites l'expérience de ce que je vous dis, à savoir : que la paix de l'âme est en raison de la mortification ; et si vous arrivez à pratiquer la vertu dans la jouissance et par la jouissance, vous pourrez dire que j'ai menti ! Voyez donc les martyrs qui jubilaient et chantaient des cantiques de joie au milieu des tourments les plus atroces. Ne sentaient-ils pas la souffrance ? Si, certes ; mais le feu de leur amour intérieur surpassait les flammes qui consumaient leur corps.

Rappelez-vous que le vrai chemin de la sainteté est la mortification. Dieu ne demande autre chose, sinon que nous fassions le vide en nous ; il se réserve de le remplir : Dilata cor tuum et implebo illud ; or l'amour-propre n'est que la concentration sur nous, le plein de nous-mêmes. La sainteté n'est qu'une affaire de mortification.

Mais cela coûte ? — Oui, sans doute ; la paix est le prix de cette guerre à la nature. Dieu ne peut nous donner sa paix sans cela ; il nous jetterait dans l'illusion ; il nous la donnera quand l'esprit de pénitence nous aura rendus un peu plus forts et que nous l'aimerons plus pour lui-même que pour ses dons.

Acceptez donc la voie de Dieu : Notre-Seigneur voudrait entrer en nous par son véritable esprit qui est la mortification ; il se présente sans cesse et attend avec une patience divine ; il trouve tout plein chez nous ; toutes nos portes lui sont fermées ; il nous abandonne, ne pouvant rien faire avec nous si pleins de nous-mêmes, et si sensuels dans notre vie extérieure et spirituelle.

Chapitre 46 : La vie de nature et la vie de grâce

Ayez les mêmes sentiments que le CHRIST JÉSUS. PHILIP., 11, 5.

La vie d'amour n'est autre chose que la vie de Jésus en nous. Son grand ennemi, c'est l'amour-propre. De sorte que nous avons en nous deux vies, l'une naturelle, l'autre surnaturelle. Si nous voulons être à Notre-Seigneur, il faut que celle-ci triomphe et que la première soit vaincue, changée, transformée en une vie divine, cette vie de foi qui anime le juste : Justus meus ex fide vivit. Voyons ce qu'est la vie naturelle. Nous la comparerons ensuite à la vie de Jésus en nous, et nous verrons la nécessité où nous sommes de vivre avec Jésus pour vivre de lui.

I

La loi de la vie naturelle, c'est l'esprit propre, l'esprit personnel : sa devise est : « Tout pour moi ; » ses moyens sont ceux que lui fournit la sagesse humaine ; ses lumières, celles de la raison naturelle ; sa fin, tout pour moi, tout pour le présent.

La loi de la vie surnaturelle, au contraire, est l'esprit de foi : ses moyens, la grâce de JÉSUS- CHRIST et sa loi ; sa fin, la gloire de Dieu. C'est ce que disait saint Augustin : La cité du monde commence par l'amour de soi et va jusqu'à la haine de Dieu ; la cité de Dieu commence par l'amour de Dieu et va jusqu'à la haine de soi. »

La vie naturelle se glisse dans la piété, dans le cloître : elle est partout. Voici les caractères auxquels on la reconnaît :

1° Elle naturalise autant qu'elle peut les actions surnaturelles. Commencées pour Dieu, nous les finissons pour nous ; nous avons laissé fléchir notre regard et vicier notre intention, et nos actions ne

sont pas pleines, pas achevées aux yeux de Dieu : Non invenio opera tua plena. De sorte que la différence entre deux actions est dans l'intention : faite pour Dieu, cette action est sainte, divine ; faite pour nous, elle est inutile pour le ciel et finit avec nous.

2° Naturalisation des vertus chrétiennes et religieuses. — On peut faire des actes de toutes les vertus morales et n'en avoir aucune qui nous compte devant Dieu. C'est une vérité d'expérience. Quel malheur ! Le manque de surnaturel vicie nos vertus et les rend stériles : il leur a manqué d'être unies à la vigne divine, sans la sève de laquelle nous ne pouvons rien faire pour le ciel.

3° Nous sommes naturels dans nos grâces de piété, de vocation, si nous n'en cherchons que l'honneur, que la douceur, que la gloire, en refusant le sacrifice qu'elles nous présentent et nous demandent.

4° Nous naturalisons l'amour de JÉSUS-CHRIST, si nous l'aimons pour nous ; dans ce qui nous flatte, nous glorifie, et non dans ce qui nous humilie et nous tient dans l'ombre ; si nous nous aimons nous-mêmes en JÉSUS-CHRIST.

5° Nous glissons le naturel jusque dans la Communion, si au lieu de chercher dans ce Pain céleste la force, la vertu qu'il contient, nous n'en voulons goûter que la douceur, le repos, la jouissance.

« Natura callida semper se pro fine habet : La nature rusée n'a toujours pour fin qu'elle-même. »

Quelle épouvantable puissance est la nôtre, de diminuer, de rabaisser ainsi les dons de Dieu ! de rendre naturelles et inutiles, ou de peu de fruit, ses grâces naturelles et divines !

Comment reconnaître en soi cette vie naturelle ? A ses principes, à ses motifs déterminants. — Pour qui, pourquoi agissez-vous ?

Mais j'avoue que c'est difficile : Natura callida est : la nature ou l'amour-propre est rusé et cache son jeu : il se voile, se déguise sous de bonnes apparences, ne nous montre que le bon côté de son action, car dans tout ce que nous faisons, il y a ordinairement du bon et du mauvais, un bon et un mauvais côté : Zelum putamus, et passione movemur : Nous croyons agir par un zèle pur et désintéressé, et c'est la passion de l'amour-propre qui nous pousse.

Dans la pratique, c'est la règle de la nature de se rechercher en tout, de tendre à la jouissance. Vous la reconnaîtrez à cette marque. Vous la reconnaîtrez aussi dans sa fin : elle veut se reposer, ne dépendre de personne ; elle fait vite, pour se débarrasser ; elle ne fait avec goût que ce qui lui plaît.

Un saint, un homme surnaturel est austère dans le devoir, pas toujours sympathique : la lutte qu'il se fait sans cesse le rend dur pour lui-même et quelquefois pour les autres.

Un chrétien naturel est aimable, honnête, empressé : il a naturalisé ses vertus ; il en jouit ; il n'en prend que ce qui le rend aimable aux autres.

Le naturel, voilà donc notre ennemi : c'est un voleur, une Dalila, le démon ; il trouve le moyen de rendre humaine une vie divine, naturelle une vie de foi ; de substituer l'amour-propre à l'amour de Dieu, de remplacer le ciel par la terre !

II

Il faut donc nous revêtir de la vie surnaturelle de Jésus, dans le jugement, dans l'action, dans l'affection, dans tous les états de l'âme.

1° Les pensées de l'homme naturel sont inspirées par le moi, ordonnées pour le moi; car toute pensée naturelle procède de l'amour propre, qui ne se meut que dans l'intérêt de ses passions.

L'homme surnaturel, au contraire, pense en Dieu : que pense JÉSUS-CHRIST de ceci ou de cela ? Et il conforme sa pensée à celle de son Maître. Il pense selon la grâce de Dieu : il a un instinct divin qui lui fait discerner les pensées naturelles et terrestres ; il les pénètre et les déjoue ; s'il les suit un instant, il en éprouve une peine et un désordre intérieurs qui l'avertissent de relever son cœur, en haut : *Qua sursum sunt sapite.*

2° L'homme naturel juge sous l'impression de ses intérêts, de l'amour-propre, du bien-être et de la sensualité ; il rejette ou combat tout ce qui lui coûterait, ou s'y montre indifférent.

L'homme spirituel prend son jugement en JÉSUS-CHRIST, en sa parole quand elle est exprimée, ou dans les exemples qu'il nous a laissés et quand ces deux voix se taisent, il consulte la grâce du moment : *Sicut audio judico : Comme me le dicte mon Père, ainsi je juge, »* disait Notre-Seigneur ; c'est la règle des jugements de l'homme surnaturel. Or il juge bien : JÉSUS-CHRIST est sa lumière ; et il ne veut que la gloire de Dieu et son service en toutes choses : *Et judicium meum justum est, quia non quæro voluntatem meam, sed ejus qui misit me.*

3° Dans sa conduite, l'homme naturel ne se prête qu'à ce qui lui est sympathique. Qu'ai-je à gagner en ceci ou en cela ? Il veut jouir du présent. Il veut jouir même en travaillant.

L'homme surnaturel fait ses actions non pour soi, mais pour Dieu. Il ne se renferme pas dans l'acte même, mais regarde Dieu, s'attache seulement à la fin supérieure et divine qui le fait agir. Il ne demeure pas dans l'action, mais dans la fin de l'action qui est Dieu. Aussi est-il toujours libre dans ses actions. Il les prend, il les laisse ; seule la volonté divine du moment décide de ce qu'il doit faire. Il ne tient qu'à Dieu, et il le trouve en tout, aussi bien en ceci qu'en cela.

De plus, il a l'instinct de ce qui plaît davantage à Dieu. Si deux actions se présentent à faire, et qu'il soit libre de choisir l'une ou l'autre, oh ! il a vite discerné la meilleure, la plus agréable à Dieu.

4° Enfin l'homme naturel s'attache servilement aux états intérieurs qui lui sont sympathiques : s'il trouve de la paix dans la prière, il ne la voudra pas quitter même pour satisfaire à l'obéissance ou à la charité ; ainsi pour les autres états d'âme ou de vie dans lesquels il se rencontre : il repousse, pour rester en repos, les états contraires à son bien naturel. Mais, quoi qu'il fasse, et malgré lui, il est toujours en guerre, parce que Dieu ne permet pas qu'il puisse jouir paisiblement de sa fin naturelle.

L'homme surnaturel aime tous les états dans lesquels Dieu le met : il tire le bien de tous les états ; il sait y trouver la grâce de Dieu, sa vertu, et sa gloire. En un mot, il vit de JÉSUS-CHRIST : JÉSUS-CHRIST est son moyen divin.

III

De plus, et c'est mieux, il vit avec JÉSUS- CHRIST, en JÉSUS-CHRIST : il est en société de vie avec lui. Société parfaite où se retrouvent les conditions de toute société honorable.

1° L'honorabilité des sociétaires. — JÉSUS- CHRIST, certes, est honorable, disons mieux, adorable. — Mais nous, oh ! quel titre avons-nous ? JÉSUS-CHRIST se contentera de l'état de grâce ; pourvu que nous soyons purs et délicats, il nous tiendra lieu de tout le reste, car cet état de grâce, en nous faisant enfants de Dieu, en nous rendant les temples de l'Esprit-Saint, nous unit à JÉSUS-CHRIST comme ses membres, et lui permet de travailler en nous et de nous employer à sa grande œuvre, comme ses propres membres. Mais si le péché mortel nous souillait, quel malheur ! La société est brisée ; il nous manque l'honorabilité : JÉSUS ne peut faire société avec nous !

Le péché véniel rend cette société imparfaite et languissante, sans la briser entièrement : il gêne JÉSUS-CHRIST, affaiblit le lien de l'union mutuelle. Oh ! soyons donc toujours purs, même des fautes vénielles ; et c'est facile, puisque nous pouvons nous-mêmes nous en purifier par des actes d'amour ou l'usage des sacramentaux. Plus on est pur, plus l'honorabilité est grande, et plus sont étroits nos rapports de société avec JÉSUS : c'est le degré de pureté qui fait le degré d'union à Notre-Seigneur.

2° La seconde condition d'une société est l'apport de fonds de chacun de ses membres pour constituer un fonds commun. JÉSUS-CHRIST apporte tout ce qu'il a et tout ce qu'il est : tous les trésors de la grâce et de la gloire : Dieu, en un mot.

Nous devons apporter tout ce que nous avons reçu par le Baptême, toutes les richesses de la grâce sanctifiante et les dons gratuits et magnifiques que nous fait le Saint-Esprit en prenant possession de notre âme ; de plus, tout ce que nous avons acquis de science, de vertus, de mérites : tout !

Mais la garantie de la durée de notre société est que nous ne toucherons jamais au capital ni aux profits jusqu'à la dissolution de la société, à la mort ; que nous n'en reprendrons jamais rien. Examinons-nous souvent là-dessus. Il y en a qui donnent plus, d'autres moins : le religieux donne sa liberté, il renonce à posséder aucun bien temporel, il renonce à aimer finalement aucune créature, même pour Dieu ; il y trouve aussi une plus grande part de gain ; quoi que nous ayons apporté, soyons fidèles à ne pas le reprendre, même en petit.

3° Enfin chaque sociétaire doit son concours personnel à l'œuvre commune : un concours dévoué et désintéressé. Nous donnons donc notre travail, notre peine. JÉSUS-CHRIST travaille aussi en nous et par nous : c'est lui qui nous soutient, nous dirige ; sans lui nous ne pourrions rien faire ; soyons aussi fidèles et aussi empressés que lui à travailler à l'œuvre commune, la gloire de son Père ; ne lui faisons jamais défaut, lui ne nous manquera jamais. Voyez comment il décrit son action en nous : il se dit la sève de la vigne : il donne à chacun de nous, qui sommes les branches, la vigueur et la fécondité.

Bien plus, il nous assure que si nous voulons faire société avec lui, tout ce que nous voudrions, tout ce que nous demanderons à son Père, lui JÉSUS, le fera : Si manseritis in me, quodcumque petieritis, hoc faciam, ut glorificetur Pater in Filio.

Enfin, il nous conjure de demeurer dans son amour comme il demeure dans l'amour de son Père, où il opère toutes les œuvres qu'il lui voit faire : demeurer dans son amour, c'est donc participer à sa puissance d'opération, agir par lui et en lui, et dès lors, que ne ferons-nous pas ? Omnia possum in eo qui me confortat : Nous pourrions tout en ce centre divin qui nous communiquera sa puissance infinie.

Chapitre 47 : Règle pratique de la vie surnaturelle

Dans le chemin de la vie, ne pas avancer, c'est reculer.

C'est une loi, dans l'ordre de la nature, que la vie se manifeste par le mouvement : c'est devenu un axiome. Et pour définir la matière inerte et sans vie, le règne minéral, par exemple, on dit : c'est ce qui n'a point de mouvement. Tout ce qui a vie se meut : les plantes, les arbres, se meuvent dans un continuel mouvement d'ascension et d'expansion ; les eaux elles-mêmes, qui pourtant ne sont pas vivantes, sans le mouvement, deviennent d'inferts marais ; et le feu ne saurait durer sans le courant d'air qui fait monter ses flammes vers les cieux.

Il en est de même dans l'ordre intellectuel. Celui qui n'apprend plus, qui ne fait pas chaque jour comme un flux et reflux de son intelligence aux connaissances à acquérir et de ces connaissances à son intelligence, celui-là deviendra un ignorant : la mémoire ne se fortifie que par l'exercice ; il y a longtemps qu'on l'a dit très véritablement.

N'en sera-t-il pas de même dans l'ordre surnaturel ? Assurément, si : Dieu est un, et toutes les lois générales qu'il a établies suivent une même marche, présentent les mêmes caractères ; il les modifie seulement selon l'ordre dans lequel elles ont à agir. Le signe de notre vie surnaturelle sera donc le mouvement en avant, le progrès.

Ce progrès doit tendre à la perfection ; et comme nous n'y serons jamais arrivés, il ne doit jamais cesser. Les instructions que donne JÉSUS-CHRIST sur la perfection prouvent que le progrès, le mouvement en avant est nécessaire ; ses expressions l'attestent : « Venez, suivez-moi ; marchez tant que vous avez la lumière. » Et, dans l'ancienne loi, Dieu disait à Abraham : « Marche devant moi, et sois parfait. »

Notre marche spirituelle se dirigera donc vers la perfection de JÉSUS-CHRIST, qui n'est que la copie parfaite et achevée de la perfection de Dieu lui-même : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » — Comme il est impossible d'atteindre jamais la consommation de cette perfection, nous sommes obligés de marcher toujours : nous ne pouvons jamais nous croire arrivés et cesser le travail.

Or les moyens de la perfection que JÉSUS-CHRIST nous propose consistent dans l'observance de la loi et des conseils.

Tous sont tenus à la loi ; les religieux sont de plus, par obligation de vocation, tenus aux conseils.

Les personnes pieuses du monde ne doivent donc pas s'y appliquer ? Il n'y a pas pour elles nécessité absolue de le faire, non sans doute ; mais voici le danger qu'il y a pour ces personnes à ne pas les pratiquer et à vouloir s'en tenir à la loi : Si vous vous contentez de la loi, leur dirai-je, on n'a rien à vous reprocher : le péché ne vient que de l'infraction à cette loi, et non d'ailleurs ; les conseils n'étant

pas une loi, comme leur nom l'indique, ne sauraient vous obliger sous peine de péché. C'est très bien. Mais voici venir une violente tempête : le démon lance contre vous ses armées, les tentations deviennent plus fréquentes et plus impérieuses. Combien de temps votre âme, entourée du seul rempart de la loi, soutiendra-t-elle le siège ? Pas longtemps assurément. La première brèche ouverte sera décisive et livrera la place ; au lieu que si vous étiez entouré du triple rempart de la dévotion, de la prière habituelle et de la loi, avant que l'ennemi les ait renversés tous les trois vous auriez le temps de recourir à Notre-Seigneur et de l'appeler à votre secours : Domine, .calva nos, perimus !

Pour le religieux, il est tenu aux conseils évangéliques par ses vœux et sa règle, qui en sont l'expression. Mais sa règle elle-même ne prescrit pas explicitement toute la perfection possible. S'il s'en tient à la lettre et ne se pénètre pas de son esprit ; s'il ne cherche pas sans cesse à l'étendre à toute la perfection qu'elle renferme implicitement, c'est-à-dire à la perfection même de Notre-Seigneur, il lui arrivera un malheur analogue à celui que j'ai annoncé aux personnes pieuses du monde qui veulent s'en tenir juste à la loi : il ne sera qu'un cadavre de religieux !

Il faut donc ne jamais se contenter de ce que l'on a, dans quelque condition que l'on se trouve, et toujours progresser ; la cessation de progrès serait la marque d'une décadence certaine et le signe d'une mort prochaine, comme le trait qui ne monte plus descend infailliblement et tombe dans la poussière.

Vous direz peut-être : « Mais cette doctrine est effrayante ! Si je ne marche pas, je suis mort ! Mais je ne sais pas si je marche. A quels signes le reconnaître ? » — En voici quelques-uns :

11

1° Avez-vous à défricher quelque portion bien déterminée du champ de la perfection ? Vous êtes-vous fixé d'une manière bien précise le défaut que vous voulez combattre, ou la vertu à acquérir ? Si oui, vous progressez ; si, dès que vous avez fini d'un côté, vous reprenez d'un autre, je suis tranquille sur votre sort : c'est le signe certain que vous avancez. La preuve de ceci, c'est que quand vous êtes fervent vous savez bien dire : « Ah ! C'est évident, telle vertu me manque ; c'est ce vice qui me dépare comme une ronce dépare un champ. » Et aussitôt vous vous mettez en devoir de l'extirper, et vous ne cessez de travailler que quand vous avez triomphé. C'est certain et d'expérience : consultez votre propre vie.

Mais, au contraire, si vous dites : « Je ne cherche à pratiquer aucune vertu en particulier, j'aime mieux me tenir dans une bonne disposition d'union générale à Notre-Seigneur ; je ne sens pas le besoin de fixer tel ou tel acte de vertu à faire, je me contenterai de les pratiquer toutes à mesure que l'occasion s'en présentera, » oh ! C'est le langage de la paresse ! Jamais vous ne voudrez voir l'occasion. C'est le langage que l'on tient quand, la tiédeur nous dominant, on n'a pas le courage d'employer la hache et la cognée.

« J'aime bien le bon Dieu. » Si vous en restez là, vous n'êtes que paresseux ; et vos bons sentiments, ces désirs vagues vous perdront. Ce sont les désirs qui damnent le paresseux, et l'enfer est pavé de bons désirs restés inefficaces par lâcheté : fleurs d'automne qui ne portent pas de fruit, parce que la chaleur vivifiante du soleil d'amour leur manque. Outre que cette conduite est lâche, elle est, au fond, une moquerie. La perfection ne se prend pas dans un coup de filet : c'est une mine qui ne

montre que de loin en loin un petit filon, et cela après qu'on a longtemps et profondément creusé. Que diriez-vous d'un enfant qui assurerait sa mère de son amour, tout en refusant de lui en donner des preuves par sa conduite et son empressement à prévenir ses désirs ? Vous trouveriez qu'il n'aime pas véritablement sa mère, ou bien qu'il ne l'aime que pour son avantage personnel, que c'est un égoïste ; et vous auriez raison. — Oh ! Que d'âmes sont dans l'illusion sur ce point ! « J'aime le bon Dieu, je veux faire tout ce qu'il me dira. » — Oui, à condition qu'il ne vous demandera rien, pensez-vous au fond du cœur sans vous l'avouer. Quand une âme qui avait autrefois de bonnes résolutions bien suivies tombe dans la tiédeur, elle se trouve précisément dans cet état vague et indéfinissable. Comptant sur la force de ses anciennes résolutions, elle ne se donne plus la peine de les renouveler ou d'en former de nouvelles pour ses nouveaux besoins, et elle se tient dans cette vague disposition de tout faire suivant les occasions, sans cependant jamais se mettre à l'œuvre. Regardez-vous intérieurement, rappelez-vous du doigt la vérité de ce que je viens de dire.

Saint Bernard disait à ses religieux : « Non est perfectum nisi particulare : On n'arrive à la perfection qu'en particularisant, et détail par détail. » Et cependant ils étaient dans toute la ferveur d'une réforme récente. Ce grand saint savait bien que, après que la ferveur nous a fait combattre un ennemi précis et particulier, la tiédeur, sous prétexte de nous les faire tous combattre à la fois, nous fait en définitive, et à notre insu, pactiser avec tous.

Pour échapper à ce piège, le seul moyen est de revenir à notre première résolution particulière. Le Seigneur, après avoir reproché à l'un des sept évêques de l'Apocalypse qu'il commençait à se relâcher, lui dit : « Reprends tes premières œuvres, reviens à ce que tu faisais d'abord, prima opera fac ; car, bien que tu paraisses encore bon aux yeux du monde, tu n'es plus dans ta première ferveur : sinon, je viendrai et je te renverserai. » Oui, j'aime mieux vous voir essayer des défaites, mais combattre un vice particulier et précis, que de vous voir combattre tout à la fois, c'est-à-dire au fond rien du tout, et ne jamais être vaincu.

2° Le second signe n'exclut pas le précédent, bien qu'il s'étende davantage : c'est un désir sincère et efficace de toujours mieux faire, une crainte efficace d'offenser Dieu qui nous porte véritablement à éviter les moindres fautes avec le plus grand soin. C'est ce que Notre-Seigneur exprimait par ces paroles : « Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam : Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice. » Cette seconde marque indique un progrès plus rapide que la première ; nous devons tendre à cette faim divine. — Nous n'y sommes pas tenus, me direz-vous peut-être. Mais si vous croyez avoir assez fait, ou faire assez, vous êtes indigne des faveurs de Dieu, indigne de vous agenouiller sur ce prie-Dieu à ses pieds. Quoi ! Vous croyez avoir rempli la mesure en face d'un Dieu qui a poussé pour vous l'amour jusqu'à la folie ! Mais peut-être que ce que vous faites ne suffit pas même à payer vos dettes de justice : qu'en sera-t-il de vos dettes d'amour ?

Oh ! Malheur à celui qui croirait avoir fait assez Celui-là est arrêté ; il ne marche plus, donc il recule !

Remarquez la différence de cette faim de la justice, de ce désir vif de la sainteté, avec le désir dont nous parlions plus haut : le premier est une espèce de satisfaction, de contentement, de confiance en soi qui dédaigne de prendre des moyens particuliers et attend les occasions, espérant y correspondre ; celui-ci les recherche et les fait naître : les industries de l'amour sont innombrables.

3° Enfin, ces deux signes ne seront peut-être pas toujours visibles au premier coup d'œil ; quelquefois le ciel est si chargé, la tempête si violente, qu'il est difficile de rien distinguer clairement en son âme. Comment savoir alors si l'on est en progrès ?

Je réponds d'abord que ces états ne sont que passagers : ils ne viennent que pour nous purifier. Il est bon de temps en temps de croire que l'on ne fait rien : cette pensée est un aiguillon qui nous fait doubler le pas. En tout cas, même dans ces ténèbres, quelque sombre qu'il fasse sur notre conscience, il reste toujours au fond une certaine assurance qu'on n'a pas reculé ; et cette assurance, qui nous tient en paix dans le fond de notre âme, est le troisième signe qu'on est en progrès : car il est facile de concevoir que si, tout attaqué, tout bouleversé que vous soyez, vous avez encore la certitude intime que vous n'avez pas reculé, cette certitude est solidement appuyée. Soyez alors sans inquiétude sur l'issue de ces tentations et sur l'état de votre progrès ; car ce troisième signe est le plus assuré et presque infaillible.

Ainsi ne pas avancer, c'est reculer ; reculer, c'est déjà être mort et avoir perdu tout ce qu'auparavant on avait eu tant de peine à acquérir.

Examinons donc si nous avançons ou si nous restons stationnaires : appliquons-nous à rechercher si notre vie présente un des signes indiqués plus haut. Prenons des résolutions bien précises, bien déterminées de correction de nos défauts ou d'acquisition des vertus qui nous manquent ; ajoutons à ce premier fondement un désir ardent d'aimer toujours davantage, d'éviter jusqu'aux moindres apparences du péché : nous progresserons alors, sans nous arrêter jamais, jusqu'au seuil de la céleste Patrie, où le progrès cessera, parce que nous serons absorbés en Dieu, au-delà duquel on ne saurait avancer davantage.

Table des chapitres

- 1 - [L'esprit de la Communion](#)
- 2 - [Directoire pour la préparation](#)
- 3 - [L'état de grâce pour la Communion](#)
- 4 - [Le désir de la Communion](#)
- 5 - [La préparation de l'Esprit-Saint](#)
- 6 - [Le Saint-Sacrifice](#)
- 7 - [Méthode pour entendre la Messe par la méditation de la Passion](#)
- 8 - [Méthode pour entendre la Messe en s'unissant à l'esprit du Saint-Sacrifice](#)
- 9 - [Méthode pour entendre la Messe par la méditation des 7 paroles de Jésus-Christ sur la Croix](#)
- 10 - [Directoire pour l'action de grâces](#)
- 11 - [L'Extension de l'Incarnation](#)
- 12 - [Le Pain de vie](#)
- 13 - [La Communion, manne des élus](#)
- 14 - [La Communion, joie de l'esprit](#)
- 15 - [La Communion et la loi d'amour](#)
- 16 - [Le Sacrement de la bonté de Dieu](#)
- 17 - [Le Sacrement de vie](#)
- 18 - [La réhabilitation par la Communion](#)
- 19 - [La Communion, sacrement de paix avec Dieu](#)
- 20 - [La Communion, source de confiance en Dieu](#)
- 21 - [La Communion, remède à notre tristesse](#)
- 22 - [La Communion, éducation divine](#)
- 23 - [Les noces mystiques](#)
- 24 - [Il est à moi ; je suis à Lui !](#)
- 25 - [La Communion, sacrement d'unité](#)
- 26 - [La vie d'amour](#)
- 27 - [La perfection de l'amour](#)
- 28 - [La grâce de vie](#)
- 29 - [La vie de Jésus en nous](#)
- 30 - [Le don de la personnalité](#)
- 31 - [La vie d'union au Saint-Esprit](#)
- 32 - [La vie du vrai serviteur](#)
- 33 - [Le recueillement, voie des œuvres divines](#)
- 34 - [Le recueillement, loi de la sainteté](#)
- 35 - [Le recueillement, âme de la vie d'adoration](#)
- 36 - [La vie de prière](#)
- 37 - [L'esprit de prière](#)
- 38 - [Le sens de Jésus-Christ](#)
- 39 - [La rosée de la grâce](#)
- 40 - [L'insensibilité du cœur](#)
- 41 - [La pureté de la vie d'amour](#)
- 42 - [La virginité du cœur](#)
- 43 - [L'esprit de Jésus-Christ](#)
- 44 - [Les signes de l'esprit de Jésus](#)
- 45 - [La mortification, signe de l'esprit de Jésus](#)
- 46 - [La vie de nature et la vie de grâce](#)
- 47 - [Règle pratique de la vie surnaturelle](#)